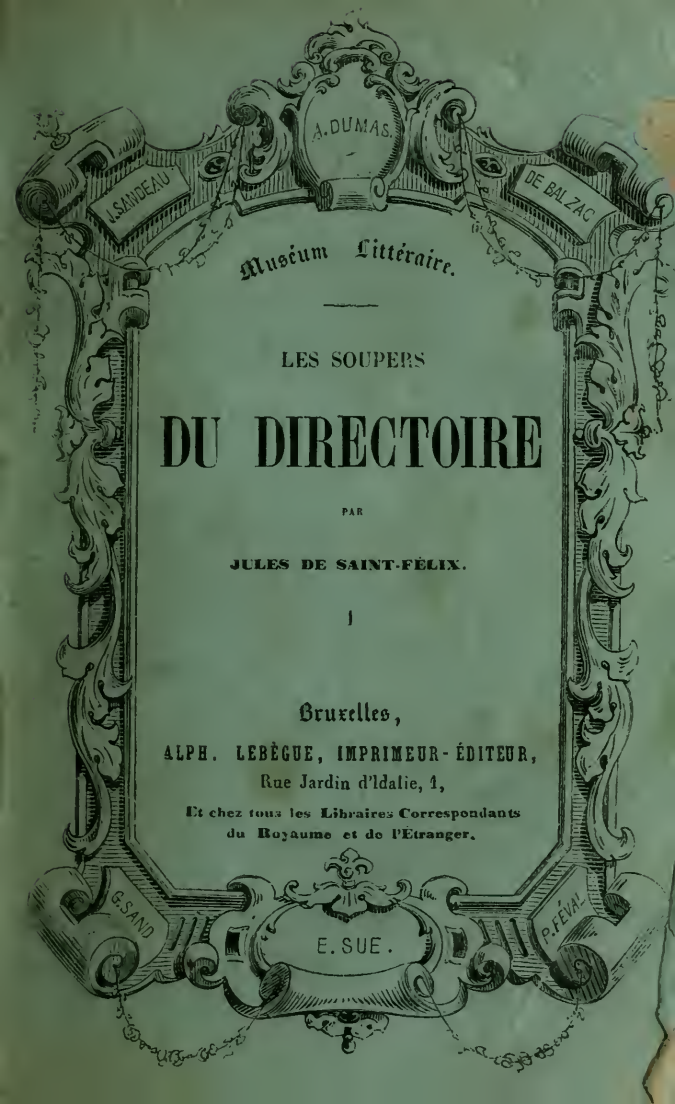


Muséum Littéraire.

LES SOUPERS
DU DIRECTOIRE

PAR

JULES DE SAINT-FÉLIX.

1

Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie, 1,

Et chez tous les Libraires Correspondants
du Royaume et de l'Étranger.

LES

SOUPERS DU DIRECTOIRE.

LES SOUPERS

DU DIRECTOIRE,

PAR

Jules de Saint-Félix.

1



Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 4,

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

1850

LES SOUPERS

DU DIRECTOIRE

INTRODUCTION.

Dans la soirée du deux juillet de l'année mil sept cent quatre-vingt-dix-neuf, un officier descendait de cheval dans la cour d'un de ces beaux hôtels situés rue du Faubourg-Saint-Honoré. Le concierge, fort étonné de l'arrivée de ce cavalier, qui lui avait demandé assez brusquement de lui ouvrir la porte cochère, attendait, une lanterne à la main, que l'inconnu voulût bien lui expliquer le motif de sa visite. L'officier était vêtu d'un uniforme vert; il portait des bottes fortes, une culotte de peau blanche et un chapeau de

feutre dont les deux cornes étaient tellement couvertes de poussière, qu'à peine distinguait-on la ganse et la cocarde. La chabraque du cheval était bordée d'un galon d'or flétri; le portemanteau était de petite dimension; mais, en revanche, des fontes énormes paraissaient contenir de longs pistolets. Nous ajouterons qu'un sabre à la turque pendait au ceinturon du cavalier.

— Capitaine, dit le concierge en jetant un coup d'œil sur les épaulettes de l'officier, citoyen capitaine, cette maison n'est point habitée... elle est même à vendre...

— A vendre! répondit l'officier en décrochant la gourmette de la bride de son cheval et en dessanglant de deux crans la selle à la hussarde; et depuis quand, s'il vous plaît, citoyen?

Le concierge hésitait. Le son de voix de l'officier paraissait l'avoir ému.

— Ah! je comprends, reprit celui-ci tout en continuant à donner des soins à son cheval. Cette maison devait appartenir à quelque chien d'émigré, et la nation, qui n'émigre jamais, s'est approprié la maison. C'est bien fait, citoyen. En attendant, voici mon cheval, un arabe pur sang, comme vous voyez. Vos écuries sont vides, mais vos greniers sont pleins peut-être. Emmenez-moi ce gaillard-là et donnez-lui une place d'honneur, de la litière jusqu'au jarret et triple picotin d'avoine. Il arrive tout droit du Caire, en Égypte, par terre et par mer bien entendu... Mais que diable faites-vous là, planté comme un ibis sur une corniche? Dépêchons, citoyen, dépêchons.

Et, prenant son cheval par une des branches du mors, l'officier se dirigea vers la porte de l'écurie,

comme s'il connaissait la maison depuis dix ans. Le concierge le suivait, de plus en plus troublé. La porte céda sous la main de l'étranger, qui, après avoir enlevé la bride à son arabe pur sang, comme il l'appelait, passa un licou au merveilleux cheval et l'installa sans façon dans une des meilleures cases de l'écurie. Puis, tournant à droite, il monta résolûment un escalier de bois et revint bientôt du grenier à fourrage, portant entre ses bras une énorme bottelée de paille. Le concierge le vit avec ébahissement recommencer la même opération jusqu'à trois fois. Quand le cheval eut de la paille presque jusqu'au ventre, l'officier enleva la selle et se mit à *bouchonner* les reins et les flancs de son arabe, avec une dextérité et une vigueur toute juvénile.

— Là! dit-il, enfin. Maintenant, citoyen, nous allons couvrir cet *aristocrate* d'une bonne couverture de laine. Nous le laisserons souffler et suer à son aise pendant une demi-heure, et ensuite nous aurons l'honneur de lui offrir triple picotin. J'ajouterai que si quelqu'un a le malheur de faire boire ce cheval sans ma permission, je lui brûle la cervelle... non pas au cheval, citoyen. Vous me comprenez?

— Parfaitement, dit le concierge.

— Voilà qui est bien pour le moment, reprit l'officier; songeons au cavalier maintenant.

Après avoir embrassé le cheval sur la lèvre supérieure et lui avoir passé la main sur la couverture au garrot et à la croupe, l'inconnu sortit de l'écurie, le sabre sous le bras, et ses fontes à la main. Le concierge s'était hâté de prendre le portemanteau.

— Citoyen officier, lui dit-il dans la cour, vous avez un billet de logement?

— Tiens! reprit celui-ci. Vous y pensez seulement après avoir logé mon cheval? C'est bien, citoyen concierge, je me souviendrai du procédé. Il me va au cœur tout droit. Eh bien, oui, j'ai un excellent billet de logement pour cette maison-ci. Seulement, je vous déclare...

— Mon capitaine ne peut loger dans l'hôtel, reprit le concierge. Tout est fermé depuis sept ou huit ans; il ne reste pas un lit, pas un matelas. Mais si mon capitaine veut bien se contenter d'une chambre, fort propre du reste, dans l'avant-corps de logis...

— Près de vous, mon brave, dit l'officier. J'accepte, pardieu!... Tenez, voici d'abord pour mon souper... j'ai une faim canine; j'arrive du Caire!

— Du grand Caire! exclama le concierge que la surprise saisissait aux flancs.

—Du plus grand Caire que possède la haute Égypte. Allons souper chez vous.

Et il mit dans la main du concierge un bel écu de six francs. L'honnête portier voulait refuser; mais un autre écu fut glissé dans sa main comme pour tenir compagnie au premier.

— Celui-ci, ajouta l'officier, est de cinq francs et à l'effigie de la république. Ma foi, tant pis s'il se bat avec son aristocrate de voisin; ces joufflus de rois auraient bien dû se conformer un peu au système décimal. Allons souper, citoyen.

Le concierge n'ajouta plus un mot, craignant sans doute de sentir un troisième écu se glisser dans sa main. Il précéda son convive, et tous deux arrivèrent dans une grande pièce du rez-de-chaussée assez mal éclairée, mais meublée avec un certain goût d'ancien régime qui parut ne pas échapper au regard de l'officier.

-- C'est ici votre loge? dit-il. Diable! en Égypte on appellerait cela la salle du divan.

— Mon capitaine veut-il me faire l'honneur de me suivre? L'appartement que je lui destine est au-dessus.

— Un moment! reprit l'officier. Soupons ici, mon brave; je ne descends pas de cheval pour monter un escalier. Depuis Toulon jusqu'à Paris, je n'ai pas quitté mes bottes.

— Ah! pauvre jeune homme! dit une voix qui partait de l'angle de l'appartement.

— Eh! mais... nous ne sommes pas seuls? demanda l'officier.

— Mon capitaine! c'est ma femme, répondit le concierge un peu déconcerté.

Alors s'avança vers le milieu de la loge une vieille femme vêtue de noir et s'appuyant sur une canne à béquille.

— Voyons! voyons! dit-elle. Vous arrivez de l'armée d'Égypte, *monsieur* l'officier?...

Le capitaine s'était installé sans façon dans un fauteuil, près d'une table sur laquelle le digne concierge étendait une nappe toute blanche et posait des verres, deux bouteilles, des assiettes et du pain.

— Ma femme est infirme, ce qui ne lui enlève pas un grain de curiosité. Que mon capitaine veuille bien prendre patience et m'attendre un moment; je vais lui chercher à souper à deux pas d'ici; rue Saint-Honoré, au Cerf... national!

— C'est-à-dire ex-royal, n'est-ce pas? ajouta l'officier en riant. Cela leur apprendra à vivre aux citoyens cerfs avec leurs prétentions à l'aristocratie. C'est bien dit. Au reste, ajouta-t-il, je vous préviens

qu'en fait de cerf, j'aime le chevreuil, comme en fait de volaille, j'aime les perdreaux. Allez, mon brave, allez.

Le concierge sortit en toute hâte pour gagner la rue Saint-Honoré. Restée seule avec l'officier, la petite vieille devint silencieuse. Elle alluma une belle chandelle toute neuve qu'elle posa sur la table. L'inconnu lui tournait le dos, longuement étendu dans le fauteuil et s'étirant de son mieux comme un homme qui n'avait vraiment pas quitté ses bottes éperonnées depuis Toulon jusqu'à Paris.

— Citoyenne, dit l'officier après quelques minutes de réflexion à qui appartient cet hôtel?

— A qui? reprit la vieille presque irritée. Parbleu! à madame la Nation; c'est un bien national... Voulez-vous l'acheter, M. le capitaine? On vous donnera l'hôtel pour cent cinquante mille francs, mais en écus, entendez-vous? car aujourd'hui les galants assignats sont mis à la porte. Pauvre peuple! il en était pourtant réduit, il y a encore six mois, à payer trois mille francs une livre de veau.

— En papier! ce n'était pas cher, et aujourd'hui?...

— Grâce à M. Barras, à M. Sieyès et à ces autres messieurs, nous ne payons plus le veau que seize sous. Cuivre vaut encore mieux que chiffon, mon officier. Eh bien! achèterez-vous l'hôtel? C'est beau, c'est doré, c'est parqueté. Ah! il faut voir... Et puis, il y a un grand jardin qui va jusqu'aux Champs-Élysées...

L'officier pencha la tête et devint rêveur.

— Vous avez servi les anciens maîtres de cette maison? reprit-il en hésitant un peu.

— Mais dame! oui, monsieur; ce n'est pas un crime, je pense?

— Non, certes, citoyenne. Oh! vous pouvez parler devant moi; je ne me suis jamais mêlé de politique. Un soldat ne connaît que son épée.

— Je vous crois des *bons*. Tenez, monsieur, j'ai confiance en vous. Eh bien! oui, je regrette mes pauvres anciens maîtres...

La concierge essuyait une larme furtivement. L'officier la regardait du coin de l'œil, et comme elle paraissait vouloir garder le silence, il ajouta :

— Le dernier propriétaire de cette maison se nommait donc?...

— M. de Vitry, comme on disait autrefois, le... comte de Vitry, reprit-elle en baissant la voix.

L'officier eut un petit mouvement nerveux que la concierge ne remarqua point. Il dit presque aussitôt :

— Cet ex-comte n'a point eu d'autre héritier que la nation?

— Il mourut sur la place de la Révolution, reprit la vieille femme en étouffant un sanglot.

Le capitaine se leva brusquement et se mit à marcher d'un bout à l'autre de l'appartement, la tête penchée et les mains croisées derrière le dos, comme un homme fort préoccupé.

Le concierge arrivait suivi d'un marmiton portant une énorme corbeille. La vue du souper sembla ranimer l'officier; sa physionomie reprit cette sérénité joviale dont elle paraissait avoir l'habitude. Vraie ou étudiée, la gaieté du capitaine provoquait la bonne humeur chez les autres. Aussi, la pauvre concierge elle-même parut revenir à des idées plus riantes.

— Mordieu! s'écria l'officier en contemplant le souper qu'on lui servait. Mais, c'est un festin! est-ce que vous attendez le Directoire ce soir?

Le marmiton venait de poser sur la table un filet de chevreuil piqué, un pâté de jambon, croustillant et doré, un levraut à la broche, une belle salade de laitue, blanche et couronnée de fleurs de capucines, des fraises, des oranges et deux bouteilles de vin.

— Veuillez vous asseoir, mon capitaine, reprit l'honnête concierge. Je ne vous donne à souper que pour votre argent ce soir. Mais demain, j'aurai mon tour.

L'officier exigea que l'on plaçât deux couverts de plus en ajoutant :

— Mes bons amis, si je suis l'amphitryon ici, égalité et fraternité! Soupons ensemble.

Le concierge et sa femme acceptèrent, mais non sans avoir porté auparavant le triple picotin d'avoine promis au cheval arabe de M. le capitaine, ce qui réjouit fort celui-ci.

Bonne chère et belle humeur vont de compagnie surtout quand on arrive de loin, et certes, l'officier qui ne s'était point débotté depuis son départ de Toulon éprouvait toutes les sollicitations engageantes du plus énergique appétit.

— Deux cents lieues à cheval, mon capitaine! s'écriait le concierge.

— Deux cent cinquante, mon brave! et presque toujours au trot quand je n'allais pas au petit galop; car, voyez-vous, le cheval arabe pur sang est le phénomène de la création; il s'anime par l'espace et retrempe ses forces dans l'action. Il y a des chevaux en Égypte qui vont d'une traite de la porte du Caire à la grande pyramide, trente lieues sans débrider. Celui que j'ai là, dans cette écurie, est venu de Toulon en douze jours. Si je l'eusse laissé faire, il serait à

Paris depuis avant-hier. Je le pris dans un combat de cavalerie à un de ces brigands de beys d'Égypte qui commandaient les mameluks, près du Nil, à l'affaire de Rahmaniéh. La chose fut faite en un tour de main. Après avoir cassé la tête d'un coup de pistolet à un grand coquin de bey mulâtre, je le désarçonnai d'un coup de genou et je saisis son cheval par la bride; il était temps, car celui que je montais reçut presque au même instant un coup de feu en pleine poitrine, une décharge de petites balles, telles que ces voleurs d'Arabes en mettent dans leurs pistolets de combat. Depuis lors, je n'ai pas eu d'autre cheval que celui-là soit en Égypte, soit en Syrie... Murat enviait mon cheval, Lannes m'en a offert un prix fou; je ne l'aurais donné qu'au général en chef s'il eût manqué de bons coureurs Mais j'aime autant l'avoir gardé. Nous nous proposons de faire ensemble une belle campagne en Italie... car il paraît que l'horizon se couvre de ce côté-là. Patience!

Pendant que l'officier parlait de la sorte, ses deux convives le considéraient avec une vive anxiété. Le capitaine, en se mettant à table, avait quitté son chapeau militaire: son visage se montrait en pleine lumière; cette figure était maigre, brûlée par le soleil d'Égypte, mais d'une finesse et en même temps d'une énergie remarquables. Le capitaine avait une cicatrice peu profonde, mais fort allongée, au-dessus du sourcil droit. Ses traits étaient fiers et réguliers. Il portait une longue moustache brune, de grosses cadenettes lui encadraient le visage et retombaient presque sur l'épaule; un énorme catogan bien ficelé emprisonnait ses cheveux et se dodelinait sur le collet de l'habit. Mais ce qui fixait surtout l'attention de ses convives, c'é-

taient l'expression de son regard, le son de sa voix et une grosse bague en or qu'il portait à l'annulaire de la main gauche.

— Mon capitaine, dit tout à coup le concierge, pardon pour ma curiosité... J'ai déjà vu votre visage quelque part.

— Vraiment? reprit l'officier.

Et il se mit à boire lentement un verre de vin.

La vieille femme ne cessait de fixer sur lui deux yeux ardents. Elle ne mangeait plus.

— Mon capitaine avait-il quitté la France depuis longtemps? ajouta le portier.

L'officier hésitait, lorsque la vieille femme se levant tout à coup et prenant sa canne-béquille avec vivacité se dirigea vers une crédence et ouvrit un tiroir. Elle revint aussitôt, et montrant un médaillon à son mari :

— Regarde, Bernard! dit-elle.

Le concierge jetait des regards alternativement sur le portrait du médaillon et sur le visage de l'étranger. Bientôt une larme brilla dans les yeux de ce brave homme. Quant à sa femme, elle se prenait la tête dans les mains et poussait de gros soupirs. L'officier n'osait les regarder; il penchait la tête et paraissait absorbé dans une immense rêverie. Tout à coup on vit le concierge se lever; sa femme l'imita, et deux vieux serviteurs, se reculant d'un pas, s'inclinèrent devant le capitaine.

— M. le comte! dit le digne concierge.

— Providence du ciel! s'écria la vieille femme.

— Ah! Bernard! ah! Marguerite, mes pauvres vieux amis, reprit l'officier en leur tendant les bras, comment ne m'aviez-vous pas encore reconnu?

Ce fut une scène attendrissante. L'officier de l'armée d'Égypte, le ci-devant comte Raymond de Vitry, pressait contre sa poitrine les deux serviteurs de son père, deux pauvres concierges restés fidèlement les gardiens de l'hôtel de Vitry à travers la tourmente révolutionnaire.

— Mes amis, dit le capitaine, reprenons du calme et de la sérénité, surtout de la présence d'esprit, du sang-froid. Vous, ma bonne Marguerite, cessez de me baiser les mains, et vous, Bernard, gardez-vous bien de m'appeler encore *monsieur le comte;* je suis le capitaine Raymond, entendez-vous bien? soldat au service de la république française, et, si vous le permettez, votre neveu...

— Jésus-Marie! s'écria Marguerite.

— Mes amis, reprit l'officier, il y va de ma sûreté. Votre neveu était mon frère de lait, il portait mon prénom. Il partit pour l'armée de Sambre-et-Meuse en 1792, vous n'avez jamais eu de ses nouvelles depuis. Il a été tué ou il est prisonnier. Je le remplace; je deviens lui-même.

— C'est entendu, c'est compris, ajouta Bernard en s'essuyant les yeux, vous êtes notre neveu Raymond, capitaine...

— Et officier d'ordonnance du général en chef Bonaparte.

Bernard porta la main à la hauteur du sourcil droit. Ce salut militaire fut du goût de l'officier qui reprit aussitôt :

— Raymond Bernard, au service de la république depuis six ans, ayant fait la campagne d'Italie sous les ordres des généraux Lannes, Murat, Bertier, Andréossy, Masséna et autres braves généraux de bri-

gade et de division, en tête desquels nous plaçons le grand homme appelé Bonaparte; Raymond, vous dis-je, qui partit pour l'Égypte avec l'armée divisionnaire, n'étant encore que sous-lieutenant et qui revient en France avec le grade de capitaine, grâce aux vigoureux coups de sabre qu'il s'est plu à distribuer aux combats de Rahmaniéh, des Pyramides, dans la plaine du Caire, aux siéges de Jaffa, de Saint-Jean d'Acre et autres lieux témoins de notre valeur et de notre dévouement pour la république. Inutile de vous dire ce soir, mes bons amis, pourquoi et comment me voici de retour à Paris aujourd'hui; vous me dispenserez de vous jurer, cependant, que je n'ai point déserté le drapeau.

En ce moment on frappa trois coups redoublés à la porte cochère de l'hôtel. Bernard se hâta d'aller ouvrir, une lanterne à la main. Trois minutes après, deux dragons entraient dans l'appartement du concierge, où l'officier avait repris sa place à table.

Les deux dragons saluèrent militairement, et, se tenant debout au milieu de la chambre :

— Capitaine, dit l'un d'eux, nous avons trouvé la maison que vous nous aviez indiquée comme étant votre logement de route. Nous venons prendre vos ordres...

— On vous les donnera demain à dix heures du matin à l'état-major de la place, répondit l'officier; j'y serai.

— Capitaine, reprit l'autre dragon, voici une dépêche venant du palais du Luxembourg; j'ajouterai que l'étendard à trois queues présenté ce matin par mon capitaine et nous aux citoyens directeurs a été placé dans la salle du conseil du Directoire à côté des autres drapeaux pris sur l'ennemi.

—C'est bon! reprit l'officier en parcourant des yeux la dépêche. Voici un récépissé de votre dépêche... Allons, Bernard, deux verres à ces braves camarades qui m'ont escorté depuis le Caire jusqu'au Luxembourg, où nous avons remis ce matin entre les mains du citoyen Barras les trois queues de Mourad-Bey, un coquin fini, mais une fière lame.

Bernard mit deux verres de plus sur la table et déboucha une bouteille de vin. Tous les verres furent remplis, même celui de Marguerite.

— Debout! dit le capitaine, et à la santé de notre général en chef.

On but rasade après le *vivat;* Marguerite toucha son verre du bout des lèvres.

—Au capitaine Raymond, le brave des braves! s'écria un dragon.

— Tais-toi, vieux lapin! dit l'officier; je joins ta santé à la mienne.

—Aux épaulettes de colonel de mon capitaine! exclama l'autre dragon.

— Soit! dit l'officier, et à tes galons de maréchal des logis, camarade.

— Fameuse piquette! ajoutèrent les dragons à la troisième rasade.

— Un peu! reprit Bernard piqué au vif; c'est du xérès de vingt ans, débouché en l'honneur de notre neveu le capitaine Raymond.

— Le capitaine est votre neveu! dit le vieux dragon. Eh bien! citoyen, vous pouvez vous vanter d'être l'oncle d'un...

— D'un quoi? répliqua Bernard.

— Te tairas-tu, satané bavard? dit l'officier.

— Impossible, mon capitaine.

— L'oncle de quoi?... demandait Bernard fort ému et intrigué.

— Eh parbleu! l'oncle d'un héros, dit le dragon.

— Allons, reprit l'officier, assez comme cela. Demain matin à dix heures, à l'état-major.

— Salut et fraternité, capitaine.

Les deux dragons se retirèrent, très-émerveillés de la piquette de l'oncle de Raymond. Quant à celui-ci, après avoir donné quelques ordres à Bernard et à Marguerite, il demanda à monter dans la chambre. Là, le digne concierge lui aida à quitter ses bottes, qui tenaient aux jambes de toute la longueur de deux cent cinquante lieues.

Un quart d'heure après, le capitaine dormait du sommeil des braves dans un lit excellent.

La rue Chantereine.

Le lendemain du jour dont il a été question, après avoir rempli à l'état-major de la place les formalités nécessaires à son séjour à Paris, le capitaine Raymond s'acheminait à pied vers le quartier de la Chaussée-d'Antin. Il était en petite tenue de campagne, mais ce jour-là il avait donné à sa toilette militaire certains soins minutieux qui tenaient beaucoup de l'élégance. Un tailleur était venu le trouver de grand matin à son logement, et, aidé d'un excellent perruquier et d'un bottier en renom, il avait fait de notre officier d'Égypte un fort joli militaire de Paris.

Raymond avait à peine vingt-six ans. Il était d'une

taille moyenne, mais svelte et juvénile. C'était un homme fort bien bâti, selon le style du temps, et un fort galant homme, d'une physionomie charmante, d'un esprit ardent, d'un caractère facile, mais très-ferme, d'une instruction acquise à travers les agitations de la guerre, mais qui ne manquait pour cela ni de richesse ni de profondeur. Du reste, le capitaine Raymond avait pris l'habitude, par ses rapports avec les hommes de guerre les plus éminents, d'une simplicité de mœurs et d'un sans façon de manières qui dénotent presque toujours une grande supériorité. Ajoutons à ces qualités une insouciance complète des préoccupations de la vie, une gaieté qui puisait sa source dans le fond du caractère, des goûts passionnés pour le beau et la gloire, et nous pourrons nous former une idée à peu près complète du moral et des avantages physiques de notre officier.

Revenons à lui, car il arrive déjà à l'entrée de la rue de la Chaussée-d'Antin, ayant fort à cœur de se trouver avant midi rue Chantereine.

Le capitaine ne paraissait pas se préoccuper beaucoup ce jour-là des changements qui avaient pu renouveler l'extérieur de Paris, cette ville qu'il avait quittée depuis plus de sept ans. Il marchait droit son chemin, levant la tête de temps en temps comme pour consulter la longitude de la grande rue qu'il parcourait. Arrivé enfin au point désiré, il tourna brusquement le coin de rue et ne s'occupa plus que des numéros des portes cochères. Tout à coup il s'arrêta.

— Numéro 30! dit-il, c'est donc ici! je vais la voir...

Et comme s'il éprouvait un violent battement de

cœur, il aspira un moment quelques bouffées d'air, que rafraîchissaient en cet endroit de grands arbres dominant les murs.

Le capitaine frappa à une porte cochère peinte en vert, et se trouva bientôt dans une longue allée de tilleuls qui aboutissait à un rond-point au milieu duquel s'élevait un petit hôtel d'une grande simplicité d'architecture, mais dont la propreté élégante à l'extérieur, et le perron chargé de beaux vases de fleurs annonçaient que la grâce et la distinction habitaient cette demeure.

Un domestique sans livrée vint à lui.

— Monsieur est le capitaine Raymond? demanda cet homme.

— Oui, citoyen, dit l'officier fort embarrassé de la qualification à lui donner.

Le domestique sourit et ajouta :

— Madame, ayant reçu le billet de monsieur, m'a donné l'ordre d'introduire monsieur.

— Diable! pensait Raymond en suivant le domestique, où donc allais-je me fourrer avec mes citoyens et mes citoyennes rapportés d'Égypte? Il paraît qu'en France la bonne compagnie fait déjà peau neuve.

On traversa un vestibule orné de quelques bustes de marbre, et l'on arriva dans un salon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur un *parterre émaillé* de fleurs. Nous ne cherchons pas à rajeunir le pittoresque du Dictionnaire de 1799.

Le capitaine se trouva seul un moment. Sa première remarque fut une sensation ; une douce odeur de verveine parfumait l'air dans ce salon. Raymond se rappela en ce moment ces enivrantes senteurs que

la brise du soir apporte des rives du fleuve sous le beau ciel de l'Égypte. Rien ne ramène les souvenirs, même les plus éloignés, comme les odeurs. Si notre lecteur a l'odorat fin et l'âme délicate, comme nous n'en doutons pas du reste, il conviendra avec nous que, cent fois pour une, il lui est arrivé de bien loin quelque beau souvenir, bien frais, en respirant un parfum inattendu.

Mais une porte s'ouvrit dans le fond du salon, et l'officier vit entrer une femme de taille moyenne, vêtue d'un élégant peignoir de basin blanc, tête nue et tenant à la main une lettre ouverte et probablement lue et relue.

Cette femme avait trente ans; mais sa grâce, sa tournure, et surtout son sourire étaient certainement restés à leur vingtième année. Le peignoir de basin blanc, un peu serré à la taille, laissait deviner un buste souple et charmant et d'une finesse de forme incomparable.

— M. le capitaine, dit cette femme, que de remercîments j'ai à vous adresser! A peine arrivé hier, vous m'avez fait parvenir cette lettre... Ah! je l'attendais depuis longtemps!

Le capitaine s'inclina, et, comme on l'invitait à s'asseoir d'un geste digne et familier, il prit un fauteuil qu'il avança jusqu'à trois pas de distance de la maîtresse de la maison.

Notre lecteur nous a deviné peut-être : cette femme d'une élégante simplicité de ton et de manières, d'une distinction suprême et d'une expression de regard et de sourire qui pouvait enivrer, cette femme était madame Bonaparte.

Le capitaine Raymond éprouvait devant elle une

émotion dont il est facile de se rendre compte, quand on se rappelle à quel point cette femme était aimée alors du général en chef de l'armée d'Égypte, et les sympathiques admirations dont elle était l'objet à Paris. Mais retrouvant bientôt sa présence d'esprit et se souvenant du but de sa visite :

— Madame, dit-il, a reçu hier au soir une lettre du général par un de mes dragons. On m'aurait ôté la vie avant de m'enlever cette lettre que j'apportais du Caire, mais il aurait fallu me tuer deux fois pour me voler celle-ci, que je ne devais remettre qu'en mains propres à madame Bonaparte.

Joséphine tressaillit, et son regard clair et pénétrant s'attachait sur un portefeuille que le capitaine venait de sortir de la poche de son habit.

— Voici cette lettre, madame. Le général l'a écrite deux heures avant mon départ.

Madame Bonaparte rompit le cachet de la lettre qu'elle lut avec avidité. Le capitaine ne perdit pas de vue une seule de ses émotions. Personne plus que Joséphine n'était douée, nous allions dire affligée, de cette sensibilité exquise et ardente qui est à l'âme humaine ce que la vibration musicale est aux organisations nerveuses. Joséphine, en lisant la lettre du général, pâlissait et rougissait tour à tour; et ses beaux yeux, si doux et si expressifs, se remplissaient de larmes. Plusieurs fois elle interrompit sa lecture pour consulter du regard le visage de l'officier d'ordonnance, comme si celui-ci connaissait le contenu de cette lettre.

— Madame, reprit-il, je ne suis vraiment qu'un courrier... J'ignore ce que renferment mes dépêches.

— Ah! monsieur, dit Joséphine, il est impossible

que le général ne vous ait pas mis dans les confidences de ses projets... Comment! il pense à revenir en Europe sans attendre l'autorisation du Directoire... Mais songe-t-il donc qu'il rend sa position des plus dangereuses? La lettre me dit, monsieur, que vous avez plusieurs explications à me donner verbalement.

Le capitaine Raymond voyait sa position devenir nette et précise; il parut soulagé d'un grand embarras.

— Eh bien! madame, dit-il, puisque mon général en chef m'honore de tant de confiance, je ne puis vous cacher qu'il a jugé les affaires de la France dans une situation telle qu'il est bien déterminé à revenir pour sauver la république de la mauvaise voie où on l'a engagée. Notre conquête en Italie est à peu près perdue; la trahison et l'impéritie nous ont fait reculer de tout le chemin que nous avions fait; l'Autriche reprend peu à peu toutes nos positions; la Lombardie est perdue, et le Piémont va nous échapper. Bientôt Wurmser passera les Alpes maritimes, et dans quelques semaines le territoire français sera entamé. « Ah! nos belles conquêtes d'Italie! s'écrie souvent le général, qu'en ont-ils fait depuis mon départ, les misérables? » Ensuite, madame, il paraît qu'à l'intérieur les affaires publiques ne sont pas en meilleur état. Le désordre est partout; la dilapidation, la concussion sont à l'ordre du jour. C'est un pillage organisé; le gouvernement abandonne décidément l'armée expéditionnaire. Figurez-vous qu'en Égypte depuis six mois on manque de tout approvisionnement venant de France; le soldat ne touche plus de solde, et sans nos victoires sur les Turcs, les beys et les mameluks,

l'armée périrait de misère. La discipline s'est conservée admirable, cela est vrai; mais à qui le doit-on? A l'héroïque énergie, au génie, disons le mot, du général en chef. Sans lui, tout était perdu... Eh! bon Dieu! les envieux ne l'ont même pas épargné au milieu de ses triomphes dans le Levant.

— Oui, oui, reprit Joséphine, ils ont même trouvé le moyen de lui faire un ennemi du général Kléber... un noble cœur cependant.

— Madame, Kléber est un rival peut-être, mais un ennemi, je ne le crois pas, reprit le capitaine, surtout depuis l'admirable lettre que lui écrivit le général en chef : c'est moi qui eus l'honneur de l'écrire sous sa dictée.

— Vous, monsieur! dit Joséphine avec un accent charmant d'animation et presque de joie, et vous rappelez-vous cette lettre?

— La voici, madame, j'en ai gardé copie; madame Bonaparte seule doit la posséder.

L'officier d'ordonnance tira un papier de son portefeuille et le remit à l'admirable femme avec qui il causait. Joséphine lut à demi-voix cette lettre que personne ne connaissait en France encore dans ce moment là, et qui depuis est devenue si justement célèbre :

« Croyez au prix que j'attache à votre estime et à votre amitié; je crains que nous ne soyons un peu brouillés, vous seriez injuste si vous doutiez de la peine que j'en éprouverais. Sur le sol de l'Égypte, les nuages, quand il y en a, passent dans six heures; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés dans trois.»

— Madame, reprit l'officier, il est impossible que Kleber résiste longtemps à l'entraînement du général

Bonaparte. Eh! ne savez-vous pas qu'à la fin de la journée des Pyramides, Kléber arriva au galop sur le terrain où se trouvait le général en chef, sauta de cheval, et dans un mouvement électrique saisit entre ses bras le héros de la journée en s'écriant : « Général, vous êtes aussi grand que le monde! »

— Je savais cela parfaitement, reprit Joséphine en essuyant ses beaux yeux; espérons donc, M. le capitaine.

Après quelques questions pleines de sollicitude maternelle au sujet d'Eugène Beauharnais qui avait suivi son père adoptif en Égypte, madame Bonaparte tira un cordon de sonnette, et presque aussitôt une jeune et fort belle négresse entra dans le salon.

— Mon déjeuner, lui dit sa maîtresse, mais ici, sur cette petite table.

Le capitaine s'était levé, et allait se retirer lorsqu'on lui dit de la plus belle grâce du monde :

— Vous ne voulez pas assister à mon déjeuner, monsieur? J'ai cependant encore bien des choses à vous demander.

L'officier resta et reprit son fauteuil. La négresse revint, apportant un plateau qu'elle posa sur un guéridon devant sa maîtresse. Le déjeuner de madame Bonaparte se composait d'une tasse de chocolat et de quelques oranges. La belle négresse, vêtue d'une robe blanche à raies bleues et coiffée d'un madras jaune clair, se tenait debout, près du guéridon, une chocolatière d'argent à la main. On eût dit une svelte cariatide égyptienne descendue du palais d'un Pharaon. Le capitaine la regardait avec admiration.

— Vous voyez, lui dit madame Bonaparte, une de mes fidèles négresses de la Martinique. Zoé n'a jamais

voulu me quitter; elle est née à l'habitation de mon père. Ce qui vous étonnera, M. le capitaine, c'est que Zoé ne veut pas de sa liberté dans un pays qui a fait toute une révolution pour devenir libre. Cependant, je vous assure qu'elle n'est point esclave ici; elle tient à me servir, voilà tout...

— Je comprends très-bien cela, reprit l'officier; cependant, je crois, moi, que mademoiselle Zoé ne sert pas...

— Comment cela? demanda Joséphine.

— Madame, mademoiselle Zoé obéit à madame Bonaparte; l'obéissance, en pareil cas, est la soumission volontaire du cœur.

Zoé comprit-elle les paroles du capitaine? On peut le penser, car on la vit sourire et montrer, en souriant, des dents blanches et belles comme un écrin de perles. Quant à madame Bonaparte, elle remercia Raymond par un de ces regards dont l'expression restera toujours intraduisible pour nous, pauvres peintres, qui n'avons que des syllabes sur notre palette à couleurs.

Il y avait dans le salon un grand portrait en pied du général en chef de l'armée d'Italie; le capitaine portait souvent de ce côté des regards avides, et son visage s'animait singulièrement.

— Est-ce bien lui? demanda Joséphine.

— C'est lui, madame, reprit l'officier, tel que nous le vîmes à Mantoue après la bataille de Rivoli. Aujourd'hui le teint du général s'est bruni de ces tons fauves que donnent les rayons du soleil d'Égypte. Le climat, en Italie, brunit et colore; en Égypte, il estompe le visage de reflets noirs et ardents...

— Oh! mon Dieu! dit Joséphine, mais il nous reviendra brûlé...

— Rassurez-vous, madame; le général est de tous les officiers de l'armée le plus énergique contre le climat et l'ennemi.

— Et Jaffa, monsieur?

— Oui, madame, le général voulut toucher un pestiféré. Je le vois encore ôter son gant et poser les deux doigts sur la poitrine d'un malheureux malade qui souffrait comme un damné. Le chirurgien en chef Larrey pâlit... Il offrit au général un linge imbibé de vinaigre. Le général se frotta à peine la main. Mais ce qu'il y eut de merveilleux, c'est que le pestiféré, touché par le doigt de Bonaparte, guérit quelques jours après. Si nous étions restés à Jaffa, je crois que le général en chef eût renouvelé les miracles des anciens rois de France, à leur sacre, quand ils guérissaient de la lèpre, je crois, par l'imposition des mains.

Puis jetant encore les yeux sur le portrait :

— Par exemple, madame, reprit l'officier, le général, aujourd'hui, est moins bien coiffé que ne l'est ce portrait. Ses cheveux longs et sans poudre retombent jusqu'à l'épaule, et donnent au visage qu'ils encadrent une expression étrange. C'est quelque chose de fauve, très en harmonie avec le désert.

Joséphine écoutait ces détails avec une curiosité passionnée. Elle remerciait l'officier du regard et du sourire. Celui-ci lui demanda la permission de se retirer. Il avait huit ou dix visites à faire, et dans le nombre, il cita l'ordre qu'il avait reçu de Barras de se rendre au Luxembourg.

— Monsieur, lui dit madame Bonaparte, en quittant cette maison vous allez vous trouver au milieu des plus grands ennemis du général. Je n'ai rien à vous recommander puisque vous êtes de *nos* amis véritables.

Le capitaine Raymond porta la main sur son cœur, s'inclina et sortit du salon avec la résolution bien prise de revenir le plus souvent possible chez cette noble et charmante femme. Joséphine avait, en effet, autour d'elle un aimant attracteur auquel on cédait malgré soi : la grâce; mais elle était douée aussi de cette qualité sublime qui subjugue et enchante le cœur : la bonté.

Coraly.

Que deviennent à Paris les célébrités de la mode et même, ce qui est un peu plus sérieux, les célébrités à la mode? Hélas! que deviennent la feuille de rose et la feuille de laurier?... Si vous avez un art, une distinction quelconque, et si vous tenez à respirer la fumée de cet encens qu'on nomme réputation, ne quittez jamais Paris. Il n'est pas de pays plus enthousiaste et plus bienveillant que celui-ci, mais il n'en est pas de plus oublieux. L'oubli, selon moi, est pire que l'ingratitude; il ne donne aucun droit à la vengeance, cette bonne petite passion *des dieux,* selon Homère. Vous accablez un ingrat de votre mépris; que voulez-vous répondre à un public qui vous dit : « Qui êtes-vous? Je vous ai oublié probablement? »

Célébrités de la mode et à la mode, ne quittez point Paris! Si vous allez à trente lieues d'ici respirer l'air des champs et les fleurs des bois; si vous passez un an, une seule année dans votre maison de campagne pour échapper un peu au bruit et à l'agitation,

vous êtes perdues. Quand vous reviendrez, on vous trouvera des rides, un esprit commun et de la gaucherie; vous aurez eu du talent peut-être, de la beauté, c'est possible, de la réputation, je n'en disconviens pas; mais vous aurez vieilli dix ans dans douze mois, et, depuis votre départ, la mode et la vogue auront fait plus de chemin que le globe de la terre autour de l'écliptique.

Il est donc bien inutile de dire que le capitaine Raymond, revenant à Paris en 1799, après l'avoir quitté en 1792, ne retrouvait plus de la même ville que les monuments et les maisons, et encore... Les théâtres avaient renouvelé leur répertoire et leur personnel comme la scène politique avait changé ses drames, ses comédies et ses acteurs. Les modes s'étaient tellement transformées que les noms même des vêtements avaient fait place à d'autres dénominations. Qui aurait prédit, avant la révolution, l'apparition du claque, de la redingote, du châle même, de la robe grecque, du chapeau à la Paméla et autres jolies conquêtes des incroyables muscadins et muscadines? Ah! la mode! n'est-ce pas, en France, une éternelle et élégante girouette tournant au vent de la fantaisie?

A l'Opéra, Vestris *le Grand* avait été remplacé par Vestris II. Laïs et madame Saint-Aubin enchantaient les forêts, les vallons et les palais magiques de la scène; au Théâtre-Français, Molé, Fleury reparaissaient dans la comédie étoffée et brodée de paillettes, mais mademoiselle Mars débutait sous une couronne de bluets et en robe de mousseline blanche, tandis que Talma, comme une statue antique descendue de son piédestal, *parlait* la langue tragique pour

la première fois. A Feydeau, Martin, Elleviou, madame Boulanger, mêlaient au chant de l'opéra-comique la vivacité du dialogue et le jeu coloré de la comédie. Garat, avec une romance, portait le délire dans les salons. Quant à la peinture, elle s'était incarnée tout entière dans David. Greuze, lui-même, le peintre du drame intime, était oublié; à plus forte raison Watteau, Boucher et leurs bergères en paniers et leurs bergers en pourpoint rose. Enfin, c'était à ne plus s'y reconnaître, du moins pour un infortuné jeune homme qui revenait à Paris après sept ou huit ans de campagnes et de bivacs sur le sol étranger.

Ces réflexions venaient peut-être assaillir l'esprit du capitaine Raymond reprenant vers les cinq heures du soir le chemin de son logis. Mais, en route, il voulut s'arrêter un moment au Palais ci-devant Royal. M. l'officier avait à rendre une visite fort intéressée aux citoyens Lesage et Saint-George, artistes tailleurs fort en renom. Les magasins de ces directeurs de la mode étaient situés à l'angle de cette historique galerie de bois qui fut démolie depuis et remplacée par les grands péristyles que nous voyons aujourd'hui, mais dont le nom éveillera longtemps encore d'excentriques émotions. On peut fort aisément raser au niveau du sol un monument; on peut, à plus forte raison jeter bas un bazar de baraques; le Parthénon n'est qu'une ruine et un grand souvenir; des galeries de bois du Palais-Royal il ne reste plus planche sur planche, mais leur renommée se reproduit vivante, colorée et merveilleuse, à quiconque les a vues et passe aujourd'hui sous les portiques du porche Montpensier. Là vécurent jadis Lesage et Saint-George, et leurs successeurs, Laffite et Berchu, Colman, de chevaleresque

mémoire, et dont plus d'un grand capitaine chaussa les bottes éperonnées, et ce merveilleux Chevet qui n'eut d'égal que son vieux rival Corcelet : heureux Lucullus des temps modernes, dont les deux mondes sont encore, grâce au ciel, et seront longtemps les pourvoyeurs.

Or, les magasins de MM. Lesage et Saint-George formaient en effet un élégant et riche vis-à-vis aux opulentes et succulentes étagères de Chevet, à l'angle sud-ouest des galeries de bois. Nous tenions à bien préciser le point géographique de cet heureux coin du monde.

Le capitaine Raymond fut reçu avec enthousiasme par M. Saint-George, et avec amour par M. Lesage. Il revenait d'Égypte, il était officier d'ordonnance du *grand homme,* il devenait, par conséquent, pour ces messieurs, le personnage du jour le plus à la mode et le plus important comme exhibition artistique.

On lui fit traverser tout un musée d'habits brodés, une galerie de panoplies, et on l'introduisit par un escalier d'acajou dans un fort joli salon de l'entre-sol. C'était un grand *boudoir* dont les murs, revêtus de glaces du haut en bas, multipliaient à l'infini les grâces de la tournure et la pureté des formes des clients de MM. Saint-George et Lesage, car tout client, dans ce petit palais enchanté, devenait un Adonis, ou tout au moins un Médor pour qui plus d'une Angélique devait soupirer.

—Citoyens, dit Raymond, ma toilette est-elle prête pour ce soir? J'ai rendez-vous chez le directeur Barras entre neuf et dix heures. Botto, son secrétaire, a ajouté au bas de l'invitation que je ferai bien de me présenter en habit de ville... J'ai pensé qu'il serait

mieux de m'habiller ici; Colman est prévenu, et j'attends le coiffeur Alcibiade. Vous me donnerez une chambre... C'est à merveille; cela vous dérange-t-il, citoyens?

— M. le capitaine, répondit Saint-George en souriant, cela nous honore beaucoup.

M. Lesage s'inclina comme approbation.

— Pardieu! pensait l'officier en passant dans la chambre voisine, j'ai une bien grande prédestination à me fourvoyer avec mon expression de *citoyen* dans la capitale de la république française. Si, ce soir, je prononce une fois seulement ce mot de citoyen au centre du Directoire, je crois que je suis un homme perdu.

Bottier, coiffeur et chapelier furent exacts au rendez-vous. L'aréopage du goût et de la mode se trouvait au complet. Nous laisserons notre officier d'Égypte entre les mains des enchanteurs qui devaient le transformer en merveilleux muscadin, et nous nous permettrons de le devancer au palais du Luxembourg, quand cela n'aurait d'autre but que de surveiller son entrée.

Dans le grand appartement du rez-de-chaussée du palais dit le Petit-Luxembourg, quelques officiers généraux, plusieurs membres du conseil des *Anciens* et de l'assemblée des *Cinq-Cents*, avaient été reçus par le citoyen Barras, président du Directoire. L'audience avait été collective; chacun dans ce cercle d'illustrations avait pu parler au directeur des affaires générales ou privées qui pouvaient être de quelque importance. Il était environ neuf heures du soir; le directeur Barras, un peu souffrant ce jour-là et devant d'ailleurs expédier quelques notes diploma-

tiques, venait de prendre congé de son audience et s'était retiré dans un grand cabinet voisin, où Botto, son secrétaire, l'attendait pour lui demander plusieurs signatures. Chacun se retirait pour reprendre le cours de ses affaires ou de ses plaisirs. A neuf heures et demie, le Petit-Luxembourg était devenu un palais solitaire, tout en conservant sa luxueuse et brillante illumination.

En entrant dans le grand cabinet qui faisait suite au salon de réception, le directeur Barras n'eut rien de plus pressé que de décacheter quelques lettres que lui présentait son secrétaire. S'asseyant devant une table ronde couverte d'un tapis de velours vert frangé d'or, il lut avec rapidité deux dépêches qu'il passa à Botto, après avoir crayonné un mot sur chacune d'elles. Ouvrant ensuite un élégant billet dont le parfum ambré lui était fort connu, le ci-devant vicomte de Barras jeta les yeux sur la dernière ligne et dit en souriant :

— C'est à merveille, Botto; on sera ici à dix heures. Emportez ces dépêches, ajouta-t-il; vous écrirez à Fouché pour le remercier et l'inviter à continuer à faire surveiller notre Égyptien. Vous enverrez à Cambacérès la caisse de vin de Madère que je lui ai promise... du vrai *madeira*, qui m'est arrivé malgré la croisière anglaise. Vous écrirez à Talleyrand que je l'attends demain à midi pour causer ensemble, et seul à seul, de la note relative au duc de Brunswick. Allez, Botto, donnez des ordres à l'huissier de service pour qu'il introduise les deux seules personnes que vous savez... Avant tout, appelez l'*agent* qui attend dans l'antichambre et laissez-nous.

Botto réunit des papiers dans un portefeuille, salua son *maître* et sortit. Un instant après l'huissier introduisait le personnage désigné déjà par la dénomination de l'*agent*. Barras, qui écrivait un mot, ne releva pas la tête, fit un signe du bout de la plume, et l'agent alla se placer debout de l'autre côté de la table en face de Barras.

— Voyons! dit celui-ci en éloignant un peu la grosse lampe qui éblouissait ses yeux par le reflet du chapeau vert sur le papier de la table; voyons... votre rapport.

— Citoyen directeur, dit l'homme mystérieux et portant une longue redingote boutonnée jusqu'à la cravate, mes agents subalternes ont suivi l'officier en question depuis sa sortie, à huit heures du matin, jusqu'au moment où il est entré à l'hôtel de madame Bonaparte, rue Chantereine. Là, j'ai rejoint mes agents et je les ai renvoyés, me chargeant seul du *sujet* pour le reste de la journée.

— Après? Vous ne m'avez encore rien dit. Combien de temps chez madame Bonaparte?

— Une heure moins cinq minutes. Il était entré à midi, et il est sorti de l'hôtel le visage rayonnant, fort ému et prononçant même quelques mots à demivoix.

— Et ces mots?...

— Je n'ai pu les distinguer.

— Vous êtes donc sourd? Poursuivez.

— De la rue Chantereine il s'est dirigé vers la place de la Révolution; il est entré chez le citoyen Talleyrand. La visite a duré une heure et demie...

— Diable!

— En sortant, il paraissait fort préoccupé; il mar-

chait lentement, regardait tantôt le pavé, tantôt le ciel, quelquefois même il frappait du talon avec impatience et jurait entre ses dents.

— C'est bon, cela! je me doute de l'entretien avec... Après?

— Il a gagné les Feuillants et je l'ai vu entrer au jardin des Tuileries par la petite porte du mur qui longe la terrasse. Je l'ai suivi à distance. Arrivé devant le restaurant de Legacq qui donne sur la terrasse même, il s'est arrêté un moment, a consulté sa montre et est entré résolûment chez le traiteur.

— Pauvre petit! il avait faim; mais il choisit bien son cuisinier. Quelle heure était-il?

— Trois heures et quelques minutes.

— Il se trompe. Pour bien souper, il faut dîner à deux heures et commencer à six heures à boire du thé mêlé de rhum; mais cela ne vous regarde pas. Poursuivez...

— Je suis entré chez Legacq. Il y avait beaucoup de monde. J'ai été assez heureux pour avoir une table assez rapprochée de celle de mon officier.

— Ah! ah! mon gaillard; le métier a des revenants-bons, hein?

— Et *vice versâ*, citoyen directeur.

— Vous avez donc dîné chez Legacq? Et lui?...

— Très-sobre, citoyen directeur. Cependant il a bu une vieille bouteille de Chambertin. Puis il a pris des notes au crayon...

— Vous les avez lues?...

— Pas précisément!

— Or çà, mais vous êtes donc aveugle!

— Cependant il est arrivé un moment où j'ai entr'ouvert la fenêtre espérant que le vent emporterait

quelques papiers de notre officier et que je pourrais ramasser par politesse. C'est ce qui a eu lieu.

— Bravo!

— Je lui en ai rendu plusieurs en lui offrant mille excuses au sujet de la fenêtre, et j'ai cru devoir garder dans ma manche le petit carré de papier que voici.

— C'est charmant! Donnez.

Le citoyen directeur prit le papier et lut des yeux ces lignes, dont le sens brisé et vague parut le préoccuper beaucoup :

« D'Alex... à Tou..., quatorze ou quinze jours de traversée. De Tou... à Paris, cinq jours en poste. J'ai le temps d'aller à X***; H*** voudrait-elle me voir? Dans le cas contraire, je me ferai tuer. Personne à voir avant mon départ pour X***, Sieyès, Talleyrand, Rewbell, Récamier, Ouvrard, surtout Lucien. Savoir des nouvelles de Carnot par X***. »

— Ah! ah! dit le directeur en mettant le papier dans sa poche, de l'amour et de la politique! le drôle ira loin. Savoir des nouvelles de Carnot qui est encore proscrit? Voir *souvent* Lucien qui est... ah! ah! et Sieyès donc qui me déteste! Mais qui diable est cette H (aspirée ou non) pour laquelle il veut se faire tuer? Henriette, Héloïse, Hortense, Honorine .. je n'en connais pas une, le diable m'emporte, pour qui je voulusse donner seulement un jour de ma vie.

Et reprenant à haute voix :

— Après? Voyons!

— Le dîner très-frugal n'a pas moins été long. En sortant, notre officier (il était près de cinq heures) s'est rendu chez Lesage et Saint-George, tailleurs au Palais-Royal; il y est resté dix minutes, promettant

de revenir à sept heures. Un *quidam* assez mal vêtu l'attendait à la porte et lui remit un rouleau. C'était de l'argent ou plutôt de l'or...

— Voyez-le cas que l'on fait du papier-monnaie! Et ce *quidam*? et l'officier?

— Ils se sont séparés.

— Et vous ne les avez pas suivis?...

— Dame! à moins de me dédoubler...

— C'est bon! allez toujours.

— A cinq heures et demie, l'officier est entré au café de la ci-devant Régence où il s'est mis à boire copieusement, non pas du thé au rhum, mais du café très-acidulé de citron.

— De la limonade!... On n'en fera jamais rien.

— Puis il a écrit deux lettres.

— Vous les avez lues?...

— J'étais en dehors du café, mais j'avais envoyé un agent près de notre homme. En sortant, l'agent m'a dit que l'une des lettres était adressée au citoyen Monfort, bijoutier à Marseille, l'autre au citoyen Bonifacio à Gênes.

— Bon! deux lettres pour être envoyées par *occasion* au Caire. On les arrêtera à la poste. Après?

— A huit heures et demie l'officier est retourné chez le tailleur du Palais-Royal. Là, il s'habille en ce moment pour se rendre ici, il a demandé une voiture. Voilà, citoyen directeur.

— C'est bien! Restez au Luxembourg et continuez à suivre.

L'agent s'inclina profondément et sortit du grand cabinet.

Paul-François-Jean-Nicolas, vicomte de Barras, de la noble famille de ce nom, était né aux environs de

Bouc, en Provence, dans un château situé près du golfe de Foy, le 21 juin 1755. L'origine de cette famille était illustre; on disait proverbialement dans le Midi en parlant des Barras : « Anciens comme les rochers de Provence. » Le vicomte avait fait ses premières armes dans la marine royale; il avait servi fort honorablement sous les ordres du bailli de Suffren.

Il passa dans l'armée de terre, et la révolution le fit général de division. Par son esprit transcendant, son instruction, son caractère audacieux et persévérant à la fois, Barras était parvenu à se donner une importance considérable au milieu des agitations politiques de la grande époque. Il fut bientôt de l'intimité des hommes à qui le pouvoir était échu après le despotisme conventionnel. Il avait mangé une fort belle fortune en compagnie de personnages éminents qui devinrent naturellement ses amis et ses adversaires, mais aussi ses collègues. Certainement, c'était un homme d'un grand esprit, de haute capacité, et dont la mission eût été magnifique s'il l'eût mieux comprise, ou plutôt si des passions fougueuses ne fussent venues se jeter à la traverse de ses idées et de ses projets. Aux pieds de Barras, au pouvoir dictatorial expirait le pouvoir terrible des dictateurs de la Convention. La France, respirant enfin plus à l'aise après le 9 thermidor, avait salué avec enthousiasme l'élévation d'un homme dont elle croyait connaître et la modération et la haute capacité. On sait comment le nouveau *Périclès* (l'adulation l'appelait ainsi) se posa habilement à ses débuts aux yeux d'une république qui venait de traverser tant de journées de sang. Mais on n'ignore pas non plus comment le pouvoir se

corrompit bientôt entre les mains du directeur suprême, comment il en usa au 18 fructidor, et avec quelle déplorable habileté il ne cessa de l'avilir jusqu'à l'époque dont il est ici question.

Or le directeur Barras, à l'âge de quarante-quatre ans, était encore un homme dont les habitudes et les goûts se ravivaient journellement aux fleuves des passions. Il fallait à Barras, pour mener sa vie, de l'or à flots et de l'or à tout prix. Il n'avait donc pas peu contribué pour sa part à précipiter l'état financier et moral du pays dans ces terribles et mortels embarras dont un génie austère, un génie militaire et absolu, pouvait seul le sauver.

Mais revenons; nous n'écrivons pas ici l'histoire philosophique du régime directorial.

Dans la soirée dont il est question, le citoyen Barras était livré à une assez vive préoccupation. Son instinct et sa police (chaque homme important avait la sienne alors) l'avertissaient qu'une influence dangereuse pour le Directoire commençait à gagner l'esprit public. Une puissance nouvelle paraissait se lever comme une jeune étoile dont le pays attendait l'arrivée à l'horizon politique. Cette étoile d'un heureux présage était bien celle du jeune vainqueur de l'Italie et du conquérant de l'Égypte. Bonaparte, après avoir châtié les beys des mameluks, après avoir rendu à la France son influence dans le Levant au détriment de l'Angleterre, Bonaparte déjà si grand à l'âge de trente ans, déjà si populaire, déjà si admiré, n'était-il pas l'homme le plus à craindre pour le Directoire, sinon pour la république et la liberté? Et ce jeune général au milieu de ses triomphes, ce *sultan du feu,* comme le nommaient les Arabes et les Turcs eux-mêmes, ne

songeait-il pas en secret à partir du Caire pour arriver à l'improviste à Paris et enlever la suprême autorité, dans un moment d'enthousiasme populaire, pour s'en revêtir à jamais?

Pour un ambitieux et un amoureux du pouvoir comme l'était Barras, il y avait bien là en effet matière à réflexion.

Or, la police avait découvert quelques manœuvres secrètes; elle avait cru découvrir quelques traînées de poudre... une mine pouvait éclater.

Déjà plusieurs officiers de l'armée d'Égypte étaient revenus à Paris sous le manteau officiel de plusieurs missions. Tous manifestaient un enthousiasme électrique pour le général en chef de l'armée du Levant. Mais le dernier arrivé, le capitaine Raymond, apparaissait à Paris dans un moment plus critique que jamais. D'ailleurs, l'œil de Barras ne s'y était pas trompé : ce jeune homme, qui n'affectait que l'extérieur d'un soldat de fortune, cachait des distinctions suspectes : distinctions d'esprit et de position sociale peut-être. Raymond était un nom très-démocratique sans doute, mais ne servait-il pas de fourreau, pour ainsi dire, à un nom doré et d'une origine illustre? Qui assurait Barras (le vicomte de Barras, fort bon connaisseur en aristocratie) que cet officier n'était pas le ministre accrédité du grand capitaine auprès du parti réactionnaire et toujours puissant, le parti de la noblesse française?

Donc, le citoyen directeur, après avoir mûrement réfléchi, s'était déterminé à rechercher *l'inconnu* du mystère qu'il soupçonnait devoir exister, et, pour cela, il avait avisé à un moyen qui lui paraissait souverain, infaillible dans son résultat.

Seul dans le grand cabinet où nous l'avons laissé, après avoir congédié tous ses *courtisans* sous prétexte d'un malaise sérieux, Barras écrivait devant sa table de travail; sa toilette, ce soir-là, était du meilleur goût comme toujours, c'est-à-dire d'une noble simplicité : il était vêtu d'un large habit bleu à boutons dorés, croisé sur la poitrine, de manière à ne gêner en rien le jabot de dentelle qui montrait son angle brodé, et une belle cravate blanche, haute, gaufrée, formant la coupe autour de l'ovale des joues et du menton; des manchettes d'Angleterre venaient flotter sur les mains, tandis que les jambes, belles et fines, étaient chaussées de bottes à revers dont le brillant tranchait heureusement sur le fond mat et blanc d'une culotte de casimir qui collait sur les formes. Quant à la coiffure de M. le vicomte de Barras, elle n'avait pas varié : c'était, ce soir-là, comme toujours, cette chevelure légèrement poudrée d'iris, peignée avec art et allant perdre ses flots ambrés dans une spirale de ruban moiré; une queue aristocratique par excellence.

Cependant la porte du grand cabinet s'ouvrit, et l'huissier de service, en bas de soie et chaîne au cou, se montra sur le seuil.

— C'est elle? demanda le directeur.

L'huissier fit un signe de tête affirmatif.

— Faites entrer. Vous n'introduirez ensuite que la personne dont vous avez le nom.

L'huissier se retira. Une minute après, une grande et belle jeune fille entrait dans le cabinet du président du Directoire. Barras se leva et la prenant par la main :

— Venez, belle Aspasie, dit-il en souriant, venez

vous asseoir sur ce canapé. Nous avons à causer beaucoup ; mais, bon Dieu ! que vous êtes divinement jolie, ce soir ! Voilà un costume... Est-ce que vous jouez ce soir ?

— Moi ? reprit la beauté, pas du tout. Je me suis habillée à la dernière mode, voilà tout. Je comptais bien ce soir paraître à l'Opéra, mais dans ma loge.

— Et vous me sacrifiez votre soirée, charmante Aspasie ?

— Oui, grand Périclès, répliqua la jeune fille en montrant par un sourire enivrant les plus belles dents du monde.

— Ah ! oui, Périclès, ajouta Barras. Au fait, pourquoi non ?

Celle qui venait de s'asseoir sur le canapé n'était point l'Athénienne Aspasie, mais, en vérité, elle devait lui ressembler beaucoup ce soir-là par son profil grec, par le velouté ardent de son regard, et par la couronne de verveines naturelles qui entourait sa riche et noire chevelure, et par sa robe à la grecque, attachée sur l'épaule au moyen d'un camée ; robe aux plis abondants, tombant jusqu'aux pieds, mais fendue jusqu'au genou du côté gauche, et d'une étoffe tellement transparente, que l'œil devinait la couleur blanche et rose et les contours du beau modèle. Cette femme était bien Française, et se nommait Coraly. Ajoutons qu'elle avait pour chaussure des *péribarides* corinthiennes, telles que nous les voyons aux pieds de quelques marbres célèbres du Musée. Ses bras, nus jusqu'aux épaules, étaient enlacés au poignet de gros bracelets de rubis et de camées d'agate et d'onyx.

— Ainsi donc, dit Barras, les beautés à la mode se

produisent décidément en public avec ce costume antique. Ma foi! on dirait des statues de déesses qui marchent.

— Apprenez, reprit Coraly, que trois femmes seulement osent encore se montrer ainsi.

— Oui, répliqua le galant et érudit directeur, il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe : *Non licet omnibus adire...*

— Du latin, M. le vicomte? s'écria Coraly en riant aux éclats. Vous parlez comme un curé.

— Comme l'abbé Sieyès, mademoiselle...

— Méchant! dit Coraly en prenant un petit air boudeur. Eh bien! comme un évêque...

— Alors comme Talleyrand, mademoiselle; car le clergé défroqué abonde dans notre Olympe politique.

— Ah! que vous êtes cruel! répliqua Coraly. Mais voyons, vous avez à me parler... j'écoute.

Alors le directeur, prenant un magnifique bouquet placé sur la cheminée dans un vase de porcelaine de Sèvres, donna ces fleurs à Coraly, qui se récria d'admiration.

— Ah! mon Dieu, dit-elle; mais vous avez fait venir cela des Florides...

— Pour vous, illustre nymphe. Ce bouquet est un symbole; il vous explique d'avance que vous avez une charmante et merveilleuse mission à remplir.

— Je ne comprends rien encore, ajouta Coraly en aspirant les fleurs; mais voilà des parfums de l'*Empyrée.*

— Mademoiselle, reprit Barras, écoutez-moi bien maintenant, et tâchez de bien suivre le plan que je vais vous tracer.

— On conspire contre la république, citoyen?

— Ou contre le Directoire.

— Ah! c'est plus grave, M. le vicomte.

Barras retourna son fauteuil de manière à voir en face le plus beau visage du monde. On se préparait à l'écouter avec la résolution bien prise de ne pas bâiller; mais comme la conversation eut lieu à demi-voix et que d'ailleurs elle resta toujours à l'abri de toute indiscrétion, nous sommes forcé d'avouer qu'il nous serait impossible d'en reproduire ici le moindre fragment. Nous ajouterons seulement que mademoiselle Coraly, fort attentive d'abord, fort surprise ensuite, finit par être enchantée, et nous supposerons par conséquent que le citoyen vicomte dut terminer son homélie par les fleurs de rhétorique les plus enivrantes. Personne ne possédait mieux que lui le dictionnaire galant de l'ancienne cour et l'*appendix* séducteur du nouveau régime. Conclusion : Coraly promit de jouer avec tout son art le rôle qu'on lui traçait, et fit espérer qu'elle obtiendrait un succès complet.

Or, il manquait un personnage. Il arrivait en ce moment dans l'antichambre du Petit-Luxembourg. Une comédie *à trois* allait commencer; nous resterons au parterre.

A BON CHAT BON RAT,

comédie à trois personnages.

L'huissier de service vint annoncer le capitaine Raymond. Le directeur dit alors à Coraly :

—Conclusion : vous saurez son nom véritable, son passé et le but de sa mission à Paris.

Il achevait à peine ces mots, que le capitaine entrait dans le grand cabinet.

— Ah! mon Dieu! qu'il est beau! s'écria Coraly dans un élan de franchise ou affectant un enthousiasme spontané.

En effet, le capitaine Raymond, qui d'ordinaire pouvait passer pour un *très-beau cavalier*, selon l'expression du temps, était, ce soir-là, d'une élégance et d'une animation qui relevaient singulièrement ses distinctions habituelles. MM. Lesage et Saint-George avaient fait de notre officier un *muscadin* de premier ordre, mais ce qu'ils ne lui avaient pas donné, c'étaient cette noblesse de manières, ce caractère de mâle intrépidité et à la fois de douceur; ce regard brillant et assuré que Raymond tenait de la nature et de ses habitudes au milieu des camps. Du reste, il faut le constater ici, si *l'habit ne fait pas le moine*, il le pare beaucoup. Le capitaine était vêtu d'un frac vert de la meilleure coupe, et d'un gilet de soie, dont une légère broderie d'argent relevait, comme encadrement, le ton blanc et mat; il était en culotte courte d'un casimir superbe, souple et collant sur les formes; ses bas de soie, d'un blanc transparent, montraient tout le fini nerveux et pur des plus belles jambes; les escarpins à boucles d'or étaient d'une forme idéale, allongeant le pied et le bombant sans le comprimer. Le capitaine tenait à la main un petit claque qui certainement n'eût pas compromis le moins du monde, tant il était souple et léger, l'ordre symétrique et le bon goût de sa coiffure; cheveux à peine irisés d'une poudre odorante, et réunis, sous la nuque, par une moire agrafée d'or..

Le capitaine alla droit à Barras, qui lui tendit la

main et l'amena devant le canapé. Coraly, sans se lever, s'inclina avec tant de grâce et de dignité, que l'officier hésita un moment au sujet de la qualité de cette belle inconnue. En saluant, il jeta un coup d'œil rapide sur le visage du directeur. Le visage de Barras apprit à Raymond ce qu'il voulait savoir.

— M. le capitaine arrive d'Égypte, mademoiselle, dit le directeur; il peut vous raconter *les Mille et une Nuits :* il a vu des merveilles.

— J'en retrouve beaucoup ici, ajouta Raymond en regardant Coraly, qui le remercia par un coup d'œil humide et enflammé.

— Oh ! oh ! nous sommes galant, je vous en préviens, mademoiselle, galant et brave... c'est tout dire. Or çà, capitaine, vous devez être fatigué; aussi vous ai-je invité à un souper intime, sans façon, et comme un général agit envers son aide de camp.

— C'est m'honorer beaucoup, mon général, répondit Raymond, qui, cette fois, trouvait moyen de rompre, sans se compromettre, avec l'expression de *citoyen.*

Il était environ dix heures du soir. Un maître d'hôtel parut sur le seuil de la porte, habit noir et épée d'acier au côté.

— M. le directeur est servi, dit-il.

—Vous êtes servie, mademoiselle, reprit le *vicomte.* Allons, capitaine, offrez la main...

L'officier, le claque sous le bras gauche, s'approcha de Coraly, qui se leva grande et harmonieuse comme une muse. En effet, on pouvait s'y méprendre, à voir cet air si fier et si doux, et cette belle chevelure noire roulée à la grecque et couronnée de longues feuilles de verveine. Coraly s'appuya légèrement sur

le bras droit du capitaine et passa avec lui dans la salle à manger qui, ce soir-là, était un petit salon ovale donnant sur le jardin par une grande croisée ouverte. La nuit était magnifique. Barras suivit ce jeune couple en bon tuteur.

La table était ronde, éclairée par un riche candélabre de vermeil qui s'élevait du centre. À table ronde, point de place d'honneur. Ceci prouverait-il que Dieu, en donnant la forme sphérique au monde, voulut établir l'égalité? Question ardue et que nous laisserons résoudre par le premier logicien qui voudra s'en emparer.

Coraly, placée en face de la fenêtre, pouvait à l'aise respirer les brises odorantes qui venaient du jardin. Elle avait à sa droite le directeur, maître de céans. L'officier était du côté du cœur. Le maître d'hôtel découpait sur un buffet voisin et mettait sur table; trois laquais (l'expression me sera-t-elle pardonnée par les républicains?), trois grands laquais, en livrée bleue, rouge et or, servaient la compagnie.

— Capitaine, dit Barras, avez-vous mangé beaucoup de riz au safran en Égypte? Voici un *pilau* à la turque que je vous recommande.

— Qu'on est heureux, reprit Coraly, d'avoir visité le Levant! pour moi, je me fais une idée féerique de ce pays-là.

— Mademoiselle, dit l'officier, l'Égypte et la côte de Syrie que j'ai vues me prouvent que l'Orient, en général, est merveilleux dans les contes; ce qui n'empêche nullement qu'il ne soit d'un vif intérêt pour nous, en réalité.

— Cependant vous l'avez vu en vainqueur? ajouta Coraly.

— A la suite d'un grand vainqueur, oui, mademoiselle.

— Capitaine, dit Barras, je tiens à avoir votre avis sur ce salmis de grives qu'on dit être des merles de Malte.

— Malte! reprit Coraly avec un grand soupir. Il n'y aurait donc plus que des merles aujourd'hui.

— Pardieu! dit le directeur en riant aux éclats, tenez, demandez-le au capitaine; il était avec Bonaparte quand on prit Malte.

— Vraiment! Et les chevaliers, M. le capitaine?

— Mademoiselle, ils ne tentèrent aucune défense; ils s'embarquèrent, et nous ne cherchâmes pas à leur barrer le passage.

— De manière, reprit Barras avec une ironie qui n'échappa point à l'officier, de manière, mademoiselle, que Bonaparte ne trouva plus à Malte que des merles, comme vous disiez tout à l'heure.

— Moi? répliqua vivement Coraly, ai-je dit cela? Bonaparte est mon héros.

— Et le mien aussi, ajouta Barras.

— Mais, reprit le capitaine avec une charmante indifférence, je crois qu'il est un héros pour tout le monde.

— Quel génie! dit Coraly, et quels admirables compagnons d'armes!

Ici un regard expressif, un de ces regards qui lancent l'électricité, fut décoché furtivement à l'adresse du capitaine. Il le reçut héroïquement, et le rendit spirituellement.

« Il est à nous, » pensait Barras en poussant légèrement le bout du pied de Coraly.

— Capitaine, reprit-il, croyez-vous que le vin de

Madère que vous buvez ait vingt ans? C'est ce vieux coquin de bey de Tunis qui me l'a envoyé, pour le maintien de la paix entre la république et lui, probablement.

— Mais, en vérité, dit Coraly, c'est un souper de circonstance, tout ici vient du Levant!

— Vous en plaignez-vous, mademoiselle?

— J'en suis heureuse, citoyen directeur.

Un second regard, aussi dangereux que le premier, vint atteindre le capitaine qui, en vrai brave, répondit feu pour feu.

« Allons, pensait Barras, il se grise de sa beauté d'abord et se grisera de mon vin ensuite : il parlera. »

— Mademoiselle, reprit-il, personne mieux que le capitaine ne peut vous donner des nouvelles de nos généraux en Égypte, et parmi lesquels vous comptez bien des admirateurs.

— Parlez-moi de Kléber, dit Coraly.

— Toujours beau, répondit Raymond.

— Et Lannes?

— Toujours brave, mademoiselle.

— Ah! et Desaix? mon Desaix.,.

— Toujours sage, belle Coraly, ajouta-t-il en la regardant de manière à lui prouver qu'elle seule peut-être pouvait tenter cette illustre conquête.

— Bah! reprit-elle, les almées, dit-on, sont charmantes. Dansent-elles comme nous, capitaine?

— Mademoiselle, une almée ne danse pas; elle se balance entre le ciel et la terre. Ce sont des ondulations harmonieuses, des poses et des *démarches* incomparables. Chez l'almée, le corps tout entier parle, pour ainsi dire, au son cadencé du tambour indien. Cette pantomime, sans le secours du geste, est fort

éloquente, surtout animée par l'expression du regard.

— Et le général en chef, avec son austérité, prend-il plaisir à voir danser les almées?

— Mais, certainement, il sourit, regarde...

— Et il rêve à son plan de campagne, ajouta Coraly. Oh! c'est que nous aimons notre créole, une almée de l'Occident, n'est ce pas?

— Non, mademoiselle, répondit l'officier avec un peu de gravité, mais une femme dévouée et charmante.

— Vous aimez la vertu; avez-vous vu madame Bonaparte?

— Oui, mademoiselle.

— Déjà! Et vous lui avez donné les plus heureuses nouvelles du tendre époux?...

— Comme vous le dites parfaitement.

— Voyons, peut-on vous demander, sans indiscrétion, si ce second veuvage finira bientôt? Elle n'est pas heureuse, la pauvre créole... Espère-t-elle.. attend-elle?...

— Elle espère, mademoiselle. Quant au retour plus ou moins éloigné du général en chef, voilà le président du Directoire qui peut vous donner à ce sujet les meilleurs renseignements.

Barras se mordit la lèvre. Il espérait une indiscrétion, croyant toujours sentir se lever, au loin, la brise de mer qui devait ramener Bonaparte, retour qu'il redoutait, on le sait bien.

« Il faut griser notre officier, décidément, » pensait-il.

— Vous ne m'avez rien dit de Monge et de Bertholet, mes deux savants, ajouta Coraly.

— Comment donc, mademoiselle, ce sont deux braves! A l'affaire de Rahmaniéh, dans un engagement de cavalerie avec les beys de Chébreiss, Monge et Bertholet ont fait le coup de sabre et le coup de feu, montés, l'un sur un cheval de dragon, et l'autre sur un magnifique baudet, un arabe pur sang.

Coraly se prit à rire aux éclats.

— J'espère, ajouta Barras, que nous aurons, à ce sujet, un rapport du général en chef à l'Institut, car vous connaissez sa passion pour ce corps savant dont il est membre.

— Et dont il est l'honneur, comme vous, général, ajouta le capitaine.

Barras s'inclina légèrement, et laissa percer un sourire auquel il était difficile de se méprendre.

— A propos, dit Coraly, verrez-vous Sieyès?

— Oui, mademoiselle.

— L'abbé apprend à monter à cheval, reprit Barras. Capitaine, il sera votre élève, si vous voulez.

— Et en échange, ajouta Coraly, il vous donnera des leçons de métaphysique, d'économie politique et même de théologie...

— Merci, mademoiselle, dit le capitaine, je n'ai aucune ambition.

— Aucune, aucune, capitaine?

— Je me trompe : celle de servir la république.

— Oh! que c'est vague!...

— Et vos beaux yeux, mademoiselle, ajouta l'officier en consultant du coin de l'œil le directeur désappointé.

« C'est un diplomate, et par conséquent un émissaire, pensa Barras : un officier ordinaire m'aurait déjà vendu tous les plans du vainqueur de l'Égypte,

sans s'en douter, en buvant dix fois aux exploits de son général. »

Le souper avançait, et les trois convives, par un heureux hasard, se trouvaient dans les mêmes dispositions d'appétit. Il est vrai que la chère était délicate et les vins des plus exquis. Aux entrées succédèrent des rôtis préparés avec tout l'art culinaire imaginable. On devient orateur, mais on naît poëte et rôtisseur Cet art ne s'apprend point ; et le cuisinier du Petit-Luxembourg le prouvait ce soir-là. Une brochette de cailles aux truffes conservées réunit l'unanimité des suffrages. Ces cailles, demi-grasses, étaient arrosées d'un coulis fabuleux. Inventé à cette époque d'épicurisme raffiné, il fut oublié pendant près d'un demi-siècle, et grâce à Dieu, retrouvé pour la gloire et le bonheur de notre époque : nous voulons parler de ce coulis au jus d'ananas que le Luxembourg devait inventer sous la république de Barras, et que ce même Luxembourg, par une inexplicable malice du sort, devait retrouver sous un autre régime républicain, à quarante-neuf ans de distance.

Vraiment, on se perd quelquefois en conjectures ; est-ce que la recette du coulis à l'ananas serait restée cachée au fond d'un vieux tiroir ou dans la fente d'une boiserie, ou derrière le cadre d'une glace? Est-ce qu'il entrait dans les décrets providentiels que ce bienheureux petit morceau de papier, datant du Directoire, fût retrouvé par un des membres de la commission sur l'organisation du travail qui, de nos jours, fut prédestinée à de si grandes découvertes ? Ma foi, quand la commission n'eût opéré que celle-là, elle pourrait toujours compter sur la reconnaissance du monde épicurien, et l'on sait qu'en France ce monde-

là n'est pas sans éclat ni sans importance. Mais revenons.

Un faisan doré, une gelée d'oranges transparente comme de l'ambre, un pâté de Strasbourg, des beignets de pêche au vin de Xérès, une salade à la Chaptal et je ne sais combien d'autres délicatesses venaient tour à tour aiguillonner l'appétit des convives. Ajoutons que l'amphitryon avait recommandé à son maître d'hôtel de choisir dans le trésor de la cave les vins les plus réservés. Aussi notre officier, très-brave champion le verre à la main, fit-il raison à son hôte et à la belle bacchante tant qu'il leur plut de le provoquer. Ah! on buvait bien sous le Directoire! Heureux temps où Bacchus et Comus, couronnés de pampres, se donnaient la main et allaient par la ville chantant les refrains de Collé et de Vadé, avec toute l'insouciance joviale de deux échappés de collége, ou plutôt, de deux échappés de révolution!

Cependant arriva le dessert. Nous n'entreprendrons pas de donner le menu. Nous constaterons, cependant, qu'après du vin d'Aï frappé à la glace, on but du vin de Malaga qui datait certainement du roi bourbon Philippe V; et, ma foi, c'était déjà une assez belle noblesse pour une bouteille!

Le directeur Barras, malgré ses énergiques résolutions, s'était laissé gagner légèrement le cerveau par le fumet des *coupes enchanteresses*. Comptant beaucoup sur la présence d'esprit, la finesse et la forte tête de Coraly (cette femme ne se grisait jamais!), il crut que la nymphe finirait par triompher de la réserve de l'*émissaire*, et qu'elle en obtiendrait des confidences importantes pour la politique du Di-

rectoire, dans un de ces moments de suprême abandon où la prudence endormie laisse parler la langue. Barras, ayant beaucoup travaillé dans la journée, mais ayant surtout beaucoup soupé, s'alourdit malgré lui, et doucement bercé entre deux vins, s'affaissa un peu dans son fauteuil, allongea les jambes, croisa les mains sur son abdomen, appuya la tête contre le velours du dossier et... s'endormit.

— Comment! dit à demi-voix l'officier, le grand homme dort!...

— Chut! ajouta Coraly en posant un doigt blanc et rose sur la bouche du capitaine. Quand il dort ainsi, il est de fort mauvaise humeur si on le réveille. Causons toujours; notre silence ferait l'effet du bruit, il romprait le sommeil de Barras. Voyons, mon beau capitaine, dites-moi la vérité, je vous en prie, que venez-vous faire à Paris? Je m'intéresse tant à vous!

— Moi, dit l'officier, à moitié défaillant sous le regard de l'almée, je suis venu à Paris apporter au Directoire des dépêches du général en chef qui manque d'argent et de fournitures, et en même temps je suis venu apporter à la république les trois *queues* de Mourad-Bey et les deux *queues* d'Ibrahim-Bey, fiers guerriers mameluks, je vous assure, et dont nous n'avons eu raison qu'après de terribles coups de sabre.

— C'est fort bien cela, reprit Coraly en posant sa main dangereuse sur celle du capitaine, mais vous ne me répondez pas. Voyons, aimez-vous franchement la république?

— Je l'adore.

— Lui êtes-vous dévoué autant qu'à votre général en chef?

— Beaucoup plus, pardieu! puisque mon général en chef n'est grand que par son dévouement pour elle.

— Et ne désirez-vous pas qu'un jour ce général en chef arrive?...

— Au Directoire? Non.

— Mais à la dictature!...

— Encore moins.

— Et parce que... mon capitaine?

— Parce que mon général a bien mieux à faire que cela.

— Vous ne vous expliquez pas du tout, mon beau guerrier.

—Mais, je m'entends, ma douce sirène.

— Ainsi, vous n'avez aucune confiance en moi, et vous craignez, peut-être, que je n'aille vous vendre demain à ce grand endormi que voilà?

—Si quelque chose en vous me fait peur, ma charmante tentatrice, ce n'est certainement pas votre perfidie... ce sont ces deux beaux yeux noirs enflammés d'un éclat limpide.

— Ah! vraiment. Est-ce que vous m'aimeriez?...

— Non, mademoiselle.

— Comment, non! Savez-vous que bien des gens seraient moins difficiles?

— Qui vous dit le contraire, Coraly? Je ne doute pas que vous n'ayez toutes les conquêtes, moin une.

— Et celle-là?

— C'est moi.

— Ah! méchant! dit Coraly en retirant sa main qu'elle porta à ses beaux yeux.

— Vous avez du chagrin, vous, mademoiselle? dit l'officier.

— Eh bien! oui, reprit Coraly sérieusement émue; oui... vous m'avez fait beaucoup de mal... Avez-vous là un crayon et du papier?

— Voici une feuille de mon agenda et un crayon.

Coraly écrivit rapidement trois lignes qu'elle montra à l'officier.

— En vérité? dit celui-ci assez surpris.

Mais prenant son parti en brave :

— Eh bien, soit!

Coraly déposa délicatement le papier écrit au crayon sur un verre en face de Barras endormi; puis elle se leva avec précaution, mit son doigt sur sa bouche en regardant l'officier qui se leva aussi avec une délicate circonspection. Tous deux avaient assez de jeunesse et de légèreté pour marcher avec aussi peu de bruit sur le parquet que l'eussent fait deux sylphes. Trois minutes après, une voiture partait, au grand trot de la cour du Petit-Luxembourg.

Mais au bout d'un quart d'heure, le directeur s'éveillait. Son premier mouvement fut un éclat de rire. Il crut à quelque espièglerie de ses joyeux convives.

— Où se cachent-ils donc, ces jeunes fous? dit-il.

Tout à coup il vit le billet sur son verre; il le saisit et lut ces mots :

« Vous dormez comme Jupiter Olympien. Troubler votre sommeil, c'est troubler le monde. Nous nous retirons par respect. Merci pour le délicieux souper. Décidément, l'officier est un sphinx et je ne suis pas OEdipe... mais ce terrible sphinx (je dois l'avouer, pourquoi m'y avez-vous exposée?...), je l'aime et je l'enlève. »

— Ventrebleu! s'écria Barras rouge de colère et

brisant une coupe de cristal d'un coup de couteau de vermeil.

Deux laquais accoururent au bruit. Barras allait donner un ordre sévère... il s'arrêta.

— C'est bien, dit-il, qu'on prépare mon coucher!

Or, en entrant dans sa chambre, incertain encore s'il rirait de l'aventure ou s'il devait s'en irriter, le président du Directoire répétait à demi-voix :

— Le roi François Ier avait diablement raison :

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie!

Mais je suis pipé! ajoutait-il en déchirant ses manchettes. Allons... la nuit portera conseil!

Sultan.

Le lendemain, dans la matinée, le directeur Barras recevait de la police la note suivante :

« Aucune lettre à l'adresse du citoyen Montfort, bijoutier à Marseille, n'a été encore mise à la poste de Paris; de même aucune lettre n'a été adressée par la poste au citoyen Bonifacio, négociant à Gênes. »

C'était clair et précis. L'officier devait certainement se servir d'une voie occulte pour adresser ses lettres en Égypte. L'officier était un émissaire dangereux, mais un émissaire dont il importait bien plus de surprendre les menées secrètes que de faire arrêter la personne; donc, un émissaire qu'il fallait laisser agir en pleine liberté tout en veillant sur lui.

Or, nous avons vu que le capitaine Raymond usait assez largement de cette douce liberté qu'on lui laissait avec tant de grâce. Enlever Coraly, ou plutôt se laisser enlever par Coraly, à la barbe de Barras, à la fin d'un souper donné par Barras, chez lui, au moment où Périclès fermait les yeux! Le tour était joli, mais d'une telle audace et d'un succès si complet que le directeur eut peur de l'éventer en le punissant. A cette bonne nouvelle, il y aurait eu contre le Directoire quinze ou vingt chansons de plus courant les rues de Paris et toute la France.

Nous quitterons aujourd'hui la ville des perfidies et des enchantements pour gagner les rives de la Seine au delà de la barrière de Passy, et prenons la route de Versailles où nous attend un cavalier.

Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsque le capitaine Raymond, monté sur son cheval arabe, arrivait au pont de Sèvres. C'était un vieux pont encore, et qui partageait en deux cette île si bien boisée alors et si vandalement déboisée depuis, l'île Séguin, puisqu'il faut l'appeler par le nom de l'ordonnateur général aux armées dont elle devint la propriété.

Raymond jetait çà et là des regards distraits. Bientôt le paysage s'anima. La rivière promenait ses ondes limpides sous les ombrages de Meudon et du parc de Saint-Cloud, dont les collines se doraient au sommet des rayons du soleil à son déclin. Le capitaine contemplait le paysage et paraissait rêver beaucoup, laissant son cheval marcher au pas sur le pont, le cou allongé et l'allure molle, comme tout cheval de race en a l'habitude dès qu'il sent la bride se relâcher entre les mains de l'écuyer. Ce fut dans ce moment-là

que le capitaine se trouva sur la même ligne qu'un cavalier paraissant comme lui se livrer aux rêveries de la promenade, et s'acheminant vers la petite ville de Sèvres L'inconnu était d'une tenue irréprochable, botté à l'écuyère, vêtu d'un habit de chasse et coiffé d'un chapeau à cornes, ainsi qu'on en portait encore en costume bourgeois. Raymond portait également un habit de chasse. Il était chaussé de bottes à revers aux éperons d'argent, et quant à son feutre, il n'avait, non plus que celui de l'inconnu, aucun caractère militaire.

— Citoyen, dit le cavalier, vous montez là un magnifique cheval!

— Oui, citoyen, répondit Raymond. Il est assez beau, surtout excellent.

— C'est un arabe, mais de la grande race. Je l'avais pris d'abord pour un cheval turc, vous savez, ce beau cheval mêlé de sang tartare et circassien?

— Je connais cette race, dit le capitaine. Le cheval arabe diffère du cheval turc par la croupe, qui est plus amendée, et surtout par la finesse de l'encolure.

— Je crois aussi qu'il a moins de flanc, ajouta l'inconnu.

— Voilà un homme, se dit Raymond, qui s'occupe certainement de l'éducation des races chevalines. Il est peut-être employé aux haras de l'État.

— Avec un pareil cheval, reprit l'inconnu, on fait des promenades de six lieues; je parie que vous allez loin.

— Mais, dit Raymond dont l'attention s'éveillait, je vais me promener au gré et selon la fantaisie de mon cheval. Quand le drôle le voudra, il flairera l'air du côté de Paris, et je tournerai bride.

— Voulez-vous pointer jusqu'à Versailles, citoyen?

— Pointons, dit l'officier en ramassant ses brides.

— Un moment! reprit l'inconnu, je ne cours jamais aux montées, et voilà la hauteur de Sèvres.

— Continuons le pas, ajouta le capitaine en rendant les brides.

Et tous deux s'acheminaient ainsi à travers les rues de la petite ville. Arrivés à la hauteur du bâtiment de la manufacture de porcelaine, l'inconnu indiqua de la cravache la façade de l'édifice.

— Voilà, dit-il, presque une ruine aujourd'hui.

— Oui, répliqua Raymond, une magnifique ruine de porcelaine.

— Ah! oui, ma foi, reprit l'inconnu. La république mange dans la faïence. Eh! eh! cependant, convenez que depuis le Directoire la porcelaine et même la vaisselle plate reprennent les honneurs qui leur sont dus. Diable! nous nous *réaristocratisons,* citoyen?

— Trouvez-vous cela mauvais, citoyen?

— Moi? Pas le moins du monde. Tel que vous me voyez montant un cheval normand, je suis enfant d'assez bonne souche; oui, j'ai perdu énormément... Mais la patrie avant tout, et je suis de ceux qui, en perdant leurs écus, admirent les résultats de la révolution au point de vue patriotique.

— Voilà qui est bien, dit le capitaine; ce sont de bons sentiments.

— Je vois, citoyen, que ce sont aussi les vôtres.

— Avec cette différence, citoyen, reprit le capitaine, que je crois n'avoir rien perdu à la révolution.

L'inconnu jeta sur Raymond un coup d'œil oblique qui n'échappa point à notre officier. Pour prouver son indifférence et sa liberté d'esprit, le capitaine se mit à siffler une diane.

— Vous servez dans la cavalerie, mon officier? demanda l'étranger.

— Oui, citoyen, et j'arrive de l'armée d'Égypte. Bien des gens savent cela à Paris depuis avant-hier.

— Votre cheval me l'avait appris tout de suite, mon colonel.

— Halte là! dit Raymond. Cela viendra peut-être : je suis capitaine.

— Vous serez colonel et général, monsieur. Je me connais en horoscope. Puisque vous revenez d'Égypte, vous avez des nouvelles fraîches de l'armée et du grand général en chef. Il n'est bruit que de son retour prochain...

— Tiens! dit Raymond, est-ce que les papiers publics l'annoncent? Je ne lis jamais les gazettes.

— Mon Dieu! reprit l'étranger, les gazettes ne sont jamais que les échos de gens bien informés. Par exemple, vous, capitaine, vous devez avoir une opinion faite sur la prolongation de notre occupation de l'Égypte?

— Certainement, dit Raymond.

L'inconnu s'approcha, serrant d'assez près de sa botte gauche la botte droite du capitaine.

— Pardonnez, reprit l'étranger, à ma curiosité. J'ai un intérêt de cœur au fond de cela. J'ai l'honneur d'être un peu parent avec le général Desaix, un homme...

— Admirable! dit l'officier, et je vous félicite, monsieur, d'être de sa famille ou son allié.

— Ma mère était cousine germaine de la mère du général.

— Eh bien, monsieur, ajouta Raymond, votre illustre cousin fait des merveilles, et ses rapports avec Bonaparte sont des meilleurs.

— Ah! vous m'intéressez à un point, capitaine!... Belle nature que celle de Desaix!

L'inconnu passa la main sur ses yeux. L'attendrissement le gagnait. Le capitaine avait repris très-philosophiquement son air sifflé sur le thème de la diane.

— De grâce, M. le capitaine, reprit vivement l'étranger, rendez-moi un véritable service. Vous parlez à un homme qui a éprouvé de grands malheurs et dont les chagrins... passons là-dessus, je vous crois d'ailleurs d'un noble caractère... Desaix est mon parent, et j'ai le plus grand intérêt à savoir s'il est encore en Égypte pour longtemps. Si j'avais le bonheur de le revoir bientôt en France, il serait mon protecteur et obtiendrait justice pour moi; je suis porté encore sur la liste des émigrés... Oui, capitaine, je suis de la fournée des *fructidorisés*, et cela n'a pas le sens commun; mais cela me ruine, attendu qu'on a saisi une terre, ma dernière terre, au profit de la nation. Si on la vend, je suis perdu; et, cependant, mon malheur ne vient que d'une erreur de nom... une erreur de personne. J'ai beau réclamer, on me repousse. Je suis *fructidorisé* par une inconcevable, une inexplicable, une déplorable erreur de bureau... Ah! si Desaix était ici!... Reviendra-t-il bientôt, capitaine? et l'illustre général en chef pense-t-il à reprendre le chemin de notre malheureuse France?... De grâce! de grâce!...

Raymond ne sifflait plus depuis les premières paroles sérieuses de l'inconnu. Il l'avait regardé deux ou trois fois du coin de l'œil, et il reconnut en lui, en effet, une émotion véritable. Le capitaine, en présence d'une infortune quelconque, commençait tou-

jours par consulter son cœur, sauf à en appeler ensuite à la prudence.

— Monsieur, dit-il, voulez-vous me dire votre nom?

— Eh! mon Dieu, capitaine, reprit l'étranger, mon nom ne vous est pas inconnu probablement; ma famille est ancienne... mais mes opinions sont celles d'un bon patriote...

— Je n'en doute pas, monsieur; raison de plus pour que je mette de l'intérêt à savoir votre nom.

— Tenez, capitaine, je vous parle à cœur ouvert, je cache depuis longtemps mon nom, c'est pour cela que j'ai été *fructidorisé;* voyez le malheur! si j'osais dire ouvertement qui je suis...

— A moi, vous le pouvez en toute sûreté monsieur.

— Eh bien, je vous crois, mon brave capitaine, reprit l'étranger en jetant autour de lui des regards inquiets comme s'il craignait d'être entendu. Oui, je vous crois, et je ne veux pas vous cacher plus longtemps mon nom, puisque vous savez déjà une partie de mes malheurs... Apprenez donc que j'émigrai en 1792, au mois de novembre... que je servis pendant quelques mois à l'armée de Condé... que je me cachai sous des dénominations supposées... Enfin, mon excellent capitaine, je me nomme (ici l'étranger baissa la voix) le comte Raymond de Vitry, fils du comte de Vitry, guillotiné le 22 mars 1793, sur la place de la Révolution.

L'étranger se tut et porta un mouchoir devant ses yeux. Il versait quelques larmes... véritables! Les deux cavaliers étaient arrivés sur le plateau qui domine Sèvres et Chaville. La route de Versailles cou-

pait en cet endroit une belle plaine couverte de blés presque mûris et de vignes d'un vert foncé. La brise était fraîche, et le couchant, empourpré d'or et d'écarlate, formait un admirable fond de tableau.

Au nom que venait de prononcer l'étranger, Raymond fut étourdi comme si un obus éclatait tout à coup aux pieds de son cheval. Aux détails que l'étranger donna à la suite de ce nom, le capitaine sentit son cœur se briser. Cette première et violente émotion passée comme l'éclair, le premier mouvement de Raymond fut de serrer énergiquement sa forte cravache et de fendre d'un revers terrible le visage de l'imposteur. Mais, nous l'avons dit, le capitaine, qui sur le champ de bataille était d'une intrépidité fougueuse, était doué aussi de cette admirable puissance de volonté qui s'interpose héroïquement entre les élans impétueux du sang et le bouillonnement d'une passion révoltée ; chez lui, enfin, dans un moment suprême, l'âme dominait, limpide, calme, inébranlable. Aussi, ne jetant pas même un regard sur l'inconnu, ne lâchant pas même une bouffée de respiration plus émue qu'à l'ordinaire, Raymond, avec un naturel joué jusqu'au sublime, Raymond pencha la tête et répondit ces mots :

— Monsieur, vous portez là un nom honorable. Oui, vos malheurs sont grands. Eh bien! puisque le général Desaix est votre parent, espérez en lui. Quant à l'époque de son retour en France, le gouvernement seul a le secret de cela. Le général en chef lui-même ignore les projets du Directoire. Je suis désolé de vous attrister. Mais nous voici en pleine campagne. Voulez-vous toujours pointer jusqu'à Versailles? Je vous préviens qu'une fois lancé, mon cheval va fort bien et fort loin.

— Eh! pardieu! lançons-nous! s'écria l'étranger en remettant son mouchoir dans sa poche. Mon normand n'est pas une rosse non plus. Et au diable le chagrin! Au fait, pourquoi avoir eu la sottise d'attrister votre promenade? Pardon! pardon! n'en parlons plus; et au galop à Versailles! J'ai là un excellent traiteur de ma connaissance chez qui... si vous le permettez...

— Y êtes-vous, monsieur? dit le capitaine que l'impatience saisissait aux flancs; y êtes-vous? Tenez, distancez-moi d'une portée de fusil.

L'étranger prit le galop. Quand il fut assez loin, le capitaine, qui avait arrêté son cheval, ramena la main à la hauteur du ceinturon, serra légèrement les genoux et sentit frémir son arabe. A un léger mouvement qu'il attendait, le magnifique cheval s'élança comme un oiseau et fila si vite, si droit et si légèrement qu'en deux minutes il eut atteint et dépassé le normand. Le cavalier, frôlé par la botte du capitaine, sentit même sur son visage le bout sifflant d'une cravache; mais ce fut un éclair. Dix minutes après, le cheval arabe et l'officier qui le montait s'étaient perdus dans les tourbillons d'or de la poussière du chemin et les rayons lumineux du soleil couchant.

L'inconnu n'en poursuivit pas moins sa course jusqu'à Versailles, où il arriva haletant et son cheval presque forcé. Recherches et renseignements dans tous les quartiers de la ville furent inutiles; personne n'avait vu passer le fabuleux cavalier. C'était à ronger son frein de désespoir. Pas un aveu surpris! pas une indiscrétion obtenue! pas une émotion provoquée!... L'écuyer du cheval normand venait évidemment d'être *pipé*, comme l'avait été la veille un illustre personnage. Il pouvait même dire avec Titus, ce soir-là :

— J'ai perdu ma journée.

Ce que devint le capitaine Raymond après avoir crevé les filets de la police, c'est ce que nous apprendrons probablement par la suite de ce récit.

Convenons cependant que si notre officier était un assez bon diplomate, nul coureur normand ou anglais, navarrais ou andalous, n'égalait la vitesse et la vigueur de son bon cheval de guerre, Sultan!

La Touraine.

Un cheval arabe livré à toute l'impétuosité de sa course, ou un cerf lancé à travers la campagne, c'est l'imprévu. Où vont-ils? Quel obstacle peut les arrêter? Quel est le terme de cette folle et vigoureuse carrière? Nul ne le sait. L'archer pourrait-il déterminer la portée de la flèche qui vient de partir de son arc et qui fend l'espace?

Quinze ou seize heures s'étaient écoulées depuis la disparition du capitaine Raymond. Un soleil splendide éclairait les coteaux qui bordent la Loire aux environs de la ville de Tours. Il était environ neuf heures du matin lorsque notre officier entrait dans la capitale de cette riche province de Touraine si remplie de souvenirs de la vieille France. Il avait voyagé toute la nuit, mais non sans avoir donné plusieurs haltes à l'impétuosité de Sultan. Le capitaine était prodigue de soins envers son ami du désert. Entre eux c'était une charmante réciprocité d'affection et de bons services. Aussi, en entrant dans cette grande

rue de Tours qui fait face au pont de la Loire et coupe en deux la ville dans toute sa longueur, le cavalier et son cheval, frais, dispos et à peine poudrés d'un peu de poussière, paraissaient-ils revenir d'une promenade matinale. Raymond n'avait derrière sa selle qu'un petit portemanteau qui disparaissait entre les basques larges de l'habit. On voyait bien à l'arçon deux fontes à pistolets, mais cette précaution n'étonnait personne dans un temps où chacun prenait ses sûretés sur les grandes routes.

Aussi notre officier fut-il reçu à l'hôtel du *Faisan*, rue ci-devant Royale, comme un cavalier qui serait arrivé d'une campagne des environs pour passer quelques heures dans la ville.

L'aubergiste le reçut avec une politesse extrême. La beauté du cheval eût répondu du sang et de l'éducation du cavalier, si Raymond n'eût été lui-même un homme distingué même au premier abord.

— Deux déjeuners, et des meilleurs, citoyen! dit le capitaine à l'aubergiste.

— Monsieur n'est donc pas seul? demanda cet honnête homme.

— Ah ! diable ! pensait Raymond, la Touraine comme Paris me répond par *monsieur*. Nous sommes deux bons camarades, M. l'aubergiste, reprit-il, mon cheval et moi. Seulement nous ne mangeons pas dans la même salle.

— J'entends, dit l'hôtelier. Monsieur tient à ce que son cheval soit parfaitement soigné. Monsieur sera content de nous.

Raymond suivit Sultan à l'écurie. Il le débrida lui-même, lui fit enlever la selle, le bouchonna de sa main, et ordonna qu'on l'enveloppât d'une couverture. Cela étant fait :

— Ce cheval, dit-il, soufflera à son aise pendant une demi-heure. On lui donnera double ration d'avoine après. Du reste, on m'appellera dans ce moment-là. Il a un défaut...

— Lequel, monsieur? demanda le valet d'écurie légèrement ému.

— Je vous dirai cela.

Raymond monta dans un appartement qu'on lui préparait. Les fenêtres de ce logement donnaient sur la rue ci-devant Royale, la grande rue de la ville. Comme le voyage de Paris à Tours qu'il venait de faire n'était qu'une course pour le capitaine, il restaura sa toilette en quelques minutes, et, au lieu de prendre du repos, il se mit au balcon d'une croisée.

Tours fut de tout temps une ville aristocratique. La révolution lui avait à peine enlevé quelque chose de ce type de vieille roche qui caractérise une cité, comme il caractérise une famille ou un grand seigneur. Les deux tours gothiques de l'église cathédrale s'élevaient en face des croisées de l'appartement de notre officier; mais ces deux clochers métropolitains, tout en conservant leur merveilleuse parure architecturale, avaient perdu leur harmonie d'autrefois; leur sonnerie était muette encore, et depuis longues années. A part ce regret triste, l'aspect de la ville était charmant. Les jolies Tourangelles, arrivées dès le matin de la campagne, vendaient dans la Grand'Rue les plus frais légumes, les fromages les plus blancs et les plus riches volailles. Au milieu de leurs corbeilles il y avait beaucoup de fleurs; ce qui donnait un air de fête au marché, comme un bouquet posé sur le corsage d'une belle villageoise.

— Ah! charmant pays de France! disait à part lui

Raymond. *Gentil* pays, toujours le même à travers tant d'infortunes!

Il en était là de ses réflexions philosophiques lorsqu'on vint l'avertir que le cheval arabe ruait contre le bois de sa case.

— Pardieu! dit l'officier, il n'est pas obligé, lui, de partager mon admiration pour le pittoresque de la ville.

Arrivé à l'écurie, Raymond trouva un groupe de cinq ou six *citoyens* qui considéraient avec de grands yeux le beau cheval nouvellement arrivé. L'aubergiste, au milieu de ces *amateurs,* se livrait à des développements scientifiques sur les races chevalines.

— Tenez, monsieur, lui dit l'officier, voici un fait sur lequel s'accordent toutes les opinions : c'est que tous les chevaux des quatre parties du monde ont une passion prononcée pour le grain.

—Vraiment! répétèrent très-sérieusement les honnêtes Tourangeaux.

— Ma parole d'honneur! dit l'officier en comprimant un sourire sous sa moustache. Citoyen garçon d'écurie, apportez double picotin d'avoine à cet enfant de l'Arabie; et quoique cette avoine soit venue en pleine Touraine, le drôle n'en laissera pas trois grains dans la mangeoire.

Le groupe des Tourangeaux fit quelques pas de côté pour mieux observer le phénomène. L'avoine apportée, Raymond prit le boisseau et s'approcha de Sultan, qui allongeait le cou comme un cygne à qui l'on tend du biscuit.

— Allons, mon camarade, reprit l'officier, prouvez aux citoyens ici présents que sur tous les points du globe le cheval est un quadrupède *granivore;* ce qui

est, ma foi, fort honorable, attendu que la nature l'a gratifié de *molaires* au lieu de lui armer la mâchoire de ces ignobles *incisives* qui ne prouvent que la férocité.

Les Tourangeaux se regardèrent entre eux, fort émerveillés de la démonstration. L'officier versa le double picotin dans la mangeoire, passa la main sous le ventre de Sultan, et vint se mêler au groupe qui contemplait l'arabe mangeant l'avoine avec une délicatesse à laquelle la vivacité de son appétit ne le faisait pas renoncer.

— Remarquez, dit l'officier, que cet enfant du désert est de fine race, et que tout cheval de sang mange et ne dévore pas. Un cheval comtois ou manceau aurait plongé le museau dans l'avoine et l'aurait happée à pleine bouche.

L'admiration des Tourangeaux était à son comble. Raymond crut devoir les laisser à leur judicieuse extase; il les quitta, en leur recommandant toutefois de ne pas s'approcher à portée du sabot de l'enfant du désert.

— Il rue donc? s'écria un notable légèrement ému.

— Eh mais! dit l'officier très-sérieusement, oui, citoyen, et même il rue habituellement des pieds de derrière.

— Diable! reprit le groupe d'une seule voix et se reculant d'un seul et même mouvement.

— Ah! c'est le défaut dont monsieur parlait tout à l'heure? ajouta le valet d'écurie.

— Oui, mon ami, répondit l'officier en gagnant la cour, je voulais vous prévenir que ce cheval, en mangeant l'avoine, a la manie de montrer aux gens

qu'il a les pieds extrêmement propres en dessous.

— Étonnant animal ! dirent les Tourangeaux dont l'admiration commençait à se laisser gagner par quelques frissons.

Le groupe des curieux se retira fort prudemment et fort émerveillé. Le capitaine, assis dans la salle à manger, attendait un déjeuner auquel nous n'assisterons pas, n'ayant pas été invité à le partager. Notre lecteur, pendant ce temps-là, voudra donc bien nous faire l'honneur de nous suivre à quelques lieues de la ville de Tours.

Sur la rive gauche de la Loire, à trois lieues en aval de la capitale de la Touraine, de grands bois formaient un massif majestueux autour duquel se déroulaient des champs de blé et de longues prairies ; beau paysage peuplé de fermes et de bergeries, et semé çà et là de quelques étangs dont les eaux miroitantes étincelaient au soleil. Après avoir traversé une partie de ces bois mis en coupe réglée, on arrivait à des futaies de chênes et de fayards. Une grande avenue partait tout à coup du massif et allait aboutir à des fossés circulaires qui protégeaient une vaste cour. Là, une grille chargée de ciselures arrêtait le voyageur. Cette grille, on le voyait, avait eu autrefois pour couronnement un écusson doré, car quelques débris des supports brisés se dressaient encore sur la plinthe de fer.

La cour était spacieuse, entourée de bâtiments d'une architecture basse, et qui devaient être jadis les *communs* de la châtellenie : écuries, remises, logement des gens du service. L'herbe avait gagné les interstices des pavés. Au fond de cette cour déserte s'élevait un joli château, dont le perron extérieur à

double escalier et les encadrements de briques en relief sur la façade rappelaient l'époque du règne de Louis XIII.

Cette habitation se nommait le château de Rencey.

Devant le perron s'ouvrait un grand vestibule pavé de losanges de marbre commun, et qui distribuait tout le rez-de-chaussée. Dans un grand salon à gauche et donnant sur le parc, un homme âgé était assis près d'une fenêtre ouverte, le coude appuyé sur une table où se trouvaient un échiquier et quelques gros livres aux tranches dorées. Le personnage dont il est ici question, tenait à la main un de ces livres qu'il consultait de temps en temps. C'était le ci-devant marquis de Rencey lui-même, propriétaire du beau domaine patrimonial de ce nom. L'ex-marquis pouvait avoir soixante ans. Il était vêtu d'un large habit bleu à boutons de métal ciselés de figurines d'animaux, tels qu'un vieux chasseur en portait autrefois. Le gentilhomme était chaussé de bottes molles et éperonnées comme s'il descendait de cheval. Un feutre gris et à cornes était posé sur une chaise à la portée de la main. Le visage maigre et pâle, la coiffure poudrée, le nez fortement aquilin, la taille haute et bien prise encore, les jambes longues, les mains belles et ornées de manchettes, le ci-devant marquis représentait fidèlement le type de ces châtelains de vieille roche qui vivaient pendant quatre mois d'hiver à la cour de Versailles pour revenir passer le reste de l'année dans leur terre, pour y chasser à loisir et tenter d'y réaliser des économies destinées aux exigences du rang et du luxe à Versailles.

En examinant attentivement le visage du marquis,

on pouvait reconnaître qu'il avait dans le regard une expression étrange. Ses yeux brillaient beaucoup, mais la prunelle avait une sorte de mobilité de rotation. Une longue moustache grise tombait en pointe sur les coins de sa bouche et descendait presque jusqu'au menton. Le digne homme lisait deux ou trois pages dans le gros volume relié en maroquin rouge qu'il tenait à la main, souriait d'un rire surprenant, refermait le livre, regardait les arbres du parc dorés à la cime par le soleil, hochait la tête et continuait à sourire.

Une jeune personne entra dans le salon, déposa son chapeau de paille sur une table de marbre vert et s'approcha du vieux gentilhomme en ayant soin de faire du bruit pour ne pas trop le surprendre. C'était Hélène de Rencey, fille du marquis, et devenue sa fille unique depuis 1792, époque de la mort du jeune de Rencey, son frère et seul héritier du nom. Hélène pouvait avoir vingt-trois ans : les plus fraîches années de sa jeunesse s'étaient écoulées au château de son père, asile souvent troublé par les contre-coups de la révolution qui grondait ailleurs, mais enfin asile chéri et où la Providence avait protégé visiblement jusque-là Hélène et son père.

Mademoiselle de Rencey, vêtue d'une robe de mousseline blanche d'une ampleur de plis très-aristocratique, était grande, mince, belle et distinguée comme un de ces portraits de demoiselles présentées à la cour de Versailles. Malgré la chaleur du jour, on pouvait remarquer qu'elle portait un corsage de robe montant et fermé par une gorgerette, et qu'elle n'avait pas les bras nus, selon le goût du temps; d'où l'on pouvait augurer qu'un peu de sévérité, peut-être

même d'austérité religieuse, était le fonds du caractère d'Hélène.

Son père ne prenait pas garde à cette belle enfant, bien qu'elle fût à côté de lui et qu'elle lui eût touché l'épaule de sa main blanche. Hélène mit alors le doigt sur la page du livre et se prit à dire :

— Eh bien! mon père, vous en êtes donc toujours là? Avez-vous enfin obtenu la preuve authentique que Rohan et Rencey eurent deux alliances au XIVe siècle?

— Trois, mademoiselle, reprit le marquis le plus entêté de ses chimères héraldiques; et je vais vous le prouver, reprit-il, par des similitudes, des rapports, des *assonances*, des inductions et des harmonies de blason.

— Eh! mon père... dit Hélène en joignant les mains.

— Vous allez me dire, mademoiselle, répliqua le marquis, que Rencey porte fleur de sinople sur sable d'or... Oui, sans doute! Vous allez ajouter que Rohan porte hermine sur azur... Qui met cela en question? Mais ne savez-vous pas aussi que Rencey est orné de guidon herminé à ses supports, et que Rohan fleurit de sinople sur ses cornettes. Ah! ah! vous ne vous attendiez pas à cela? Voilà de quoi bien confondre mes ennemis... et décidément j'écrirai un mémoire justificatif et explicatif sur la matière, et me rendrai à Versailles pour le remettre au roi moi-même. J'aurai justice et ferai mes adversaires *échec et mat*. Oui-dà! oui-dà! nous verrons Sa Majesté...

Le gentilhomme, dont le visage se colorait subitement, continuait à parler de la sorte avec une exaltation fébrile. Mais Hélène penchait sa tête charmante

en se détournant, et deux larmes roulaient de ses beaux yeux.

Or, depuis l'époque de la terreur, le ci-devant marquis de Rencey était devenu fou. Il arrivait cependant quelques retours de calme, par intervalles, à ce pauvre esprit troublé. La folie du gentilhomme prenait souvent le caractère de la manie, et alors M. de Rencey cessait d'être violent pour devenir absurde. Triste alternative et qui désolait le cœur de sa noble fille! A de rares intervalles aussi, la folie et la manie paraissaient s'éloigner tout à coup du malade; un éclair lucide passait... mais, bon Dieu! que la réalité vive, ardente, cruelle, affectait douloureusement le père d'Hélène! La fièvre alors s'emparait de lui; il devenait méconnaissable en quelques heures, et, en vérité, mademoiselle de Rencey en était réduite, dans l'intérêt de la santé de son père, à faire des vœux pour que la folie ne le quittât point... ou du moins pour qu'elle se prolongeât quelque temps encore. Hélène, comme toute intelligence supérieure, entrevoyait des temps meilleurs, mais dans un lointain vague, indéfini. Elle espérait... et, comme elle puisait sa force dans le sentiment religieux, elle tenait tête au chagrin et au malheur avec une sérénité et un courage sans exemple.

Pendant qu'elle relevait les pièces de l'échiquier, afin d'engager son père à faire une partie avec elle, un domestique vint prévenir avec précaution mademoiselle de Rencey qu'on demandait à lui parler dans le vestibule.

Hélène acheva de mettre en ordre les échecs, et dit à son père :

— Le jardinier veut probablement me demander

des commissions pour Tours... je reviens à vous, mon père, dans cinq minutes.

Elle sortit. Le ci-devant marquis reprit sa lecture, ses réflexions, ses commentaires et ses extases.

Hélène trouva dans le vestibule un jeune garçon de ferme qui lui remit une lettre. Ce jeune homme ajouta :

— Le *monsieur* m'a chargé de rapporter une réponse. Il attend à cheval derrière la grande charmille du parc.

Mademoiselle de Rencey pâlit : elle venait de reconnaître l'écriture en lisant l'adresse. Mais reprenant du calme, elle répondit avec une suprême dignité :

— Allez à l'office, je vais voir si j'ai quelque chose à répondre.

Et au lieu de rentrer dans le salon, où elle savait que le marquis l'oublierait bientôt, grâce au livre de blason, elle monta dans son appartement avec une sérénité extérieure qui était pourtant bien loin de son âme.

Arrivée dans sa chambre, sanctuaire charmant de grâce et de bon goût, Hélène brisa le cachet de la lettre et lut ces lignes :

« Aux différentes lettres que j'ai eu l'honneur d'adresser à mademoiselle de Rencey, depuis mon départ de France, je n'ai jamais reçu une réponse. J'arrive de l'armée d'Égypte. J'ai passé trois jours à Paris pour mon service. Je suis arrivé à Tours aujourd'hui à midi. Dans ce moment-ci, j'attends le dernier mot de ma destinée... Mademoiselle de Rencey veut-elle faire l'honneur à l'ami de son frère, et au plus respectueux et au plus dévoué de ses amis,

de le recevoir?... Quoi que décide mademoiselle de Rencey, je me soumettrai sans murmurer : Dieu et elle tiennent mon sort entre leurs mains. »

Le billet était signé : Raymond de Vitry.

Hélène cacha ce billet dans un tiroir. Elle s'agenouilla pendant deux minutes devant un crucifix placé dans une petite niche au fond d'un oratoire. Puis, belle, calme, souriante même, elle écrivit ces mots d'une main assurée, et avec toute la dignité de la pureté :

« Oui, je tiens à revoir l'ami de mon malheureux frère; mais mon père doit ignorer cette entrevue; il en aurait un chagrin si violent que sa vie serait en danger. Je serai dans une demi-heure avec ma femme de chambre, au bout du parc, près de la faisanderie. »

Le billet ne fut pas signé. Mademoiselle de Rencey descendit lentement le grand escalier du château, remit le pli cacheté au garçon de ferme, et appela le régisseur du domaine.

— M. Clément, dit-elle, allez tenir compagnie à mon père. J'ai une course à faire avec Marguerite.

Un quart d'heure après, Hélène et sa femme de chambre entraient dans la longue allée qui conduisait à la faisanderie du parc.

Le médaillon.

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Le soleil, sur la déclivité de sa courbe, illuminait de

rayons obliques les grands massifs du parc. La lumière entrait par gerbes d'or sous les feuillages d'un vert d'émeraude et brillantait de beaux vases de marbre s'élevant à chaque carrefour d'allée. Une haute charmille tapissait le mur d'enceinte. Une petite porte, située près du bâtiment de la faisanderie, donnait issue sur la campagne au couchant.

Mademoiselle de Rencey, accompagnée de Marguerite, une fort jolie fille de la Touraine, s'avançait lentement vers la poterne en question. Hélène s'arrêta à cinquante pas du mur. Marguerite, une clé à la main, se dirigea vers la petite porte du parc et elle l'ouvrit. Un cavalier se montra en dehors. Il attacha son cheval au tronc d'un des arbres extérieurs, et il passa la poterne que Marguerite poussa sans la refermer à clé.

Ce cavalier était le capitaine Raymond. Après avoir adressé un sourire de remercîment à la jeune fille qui venait, comme un ange gardien, de lui ouvrir la porte de cet Éden tant désiré, Raymond s'avança, le chapeau à la main, vers une belle jeune personne arrêtée sous l'ombre d'un grand chêne. Hélène, immobile, les yeux baissés, attendait avec une dignité calme, du moins en apparence, que l'ami de son frère arrivât jusqu'à elle. Le capitaine était pâle d'émotion. On voyait qu'il cherchait à donner de la fermeté à sa démarche. Il tremblait, le brave officier!

Quand il se trouva à six pas de mademoiselle de Rencey, il s'arrêta, dirigeant sur elle un regard incertain et respectueux. A l'éclat de la beauté d'Hélène, il tressaillit, et, sans pouvoir encore prononcer une parole, il s'inclina. Hélène fit deux pas en avant, et ce fut elle qui engagea la conversation.

— Rassurez-vous, monsieur, dit-elle d'une voix que l'émotion troublait un peu, vous êtes ici le bienvenu.

— Que de grâces n'ai-je pas à vous rendre, mademoiselle! reprit Raymond. J'espérais à peine... j'avais grand tort de douter de votre adorable bonté.

M. de Vitry, en venant ici, répondit Hélène, a sans doute bien compris qu'il fallait user de beaucoup de ménagements. Mon père est dans un état de souffrance déplorable... La présence de M. de Vitry lui ferait le plus grand mal...

— Je le sais, mademoiselle, dit Raymond en soupirant. J'ai appris à Tours, mais indirectement et sans paraître y attacher de l'intérêt, l'état affreux de M. de Rencey.

Hélène baissait les yeux, et Raymond vit une larme briller aux bords des cils noirs de cette grave jeune fille.

— Pardon, reprit-il. Je viens à Rencey, mademoiselle, pour vous offrir mes services, ou plutôt l'hommage d'un dévouement qui date de bien loin déjà, et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

— Merci, monsieur, dit la fière jeune personne, Dieu ne nous a pas abandonnés, et nous espérons que dans ce pays on nous estime assez pour ne nous chagriner en rien. Nous avons traversé des temps affreux... Par une protection spéciale de la Providence, aucun malheur trop sensible ne nous est encore arrivé.

Le capitaine comprit avec un serrement de cœur inexprimable que mademoiselle de Rencey répugnait à accepter pour protecteur un homme qui servait sous le drapeau de la république. Tout son passé, ce

brillant et doux mirage, lui revint en mémoire en ce moment; la douleur, le regret, la fierté blessée, et surtout la tendresse passionnée qui n'avait cessé de l'embraser pour Hélène, toutes ces ardentes et inexprimables émotions bouleversaient son âme. Il avait peine à contenir cet orage qui grondait en lui.

Hélène s'était avancée de quelques pas dans une allée. Raymond se mit à marcher sur la même ligne qu'elle, mais à quelque distance. Marguerite, assise sur un banc devant la faisanderie, regardait avec surprise ces deux nobles jeunes gens qui allaient et revenaient sur leurs pas dans la même allée, causant d'une manière si sérieuse.

— Est-ce qu'ils se voient pour la première fois? se demandait la fraîche Tourangelle, dont le regard clair et doux et le visage épanoui semblaient s'attendre à une scène plus gaie.

Marguerite avait en quelque sorte raison. Raymond et mademoiselle de Rencey se revoyaient pour la première fois depuis l'année 1792, depuis sept ans, depuis qu'une révolution sans exemple avait changé la face de la France, depuis que des malheurs sanglants étaient venus jeter le deuil dans leurs familles, enfin depuis que M. le comte de Vitry, page de la reine Marie-Antoinette en 1789, officier du roi à la fin de cette mémorable année, et émigré en 1792, depuis que ce malheureux gentilhomme, renonçant à tout son passé, était rentré sur le territoire républicain, et s'était jeté corps et âme à la suite du drapeau de la liberté pour revendiquer sa part de gloire et de périls avec les armées françaises.

Oui, Marguerite avait raison : Hélène et Raymond, deux enfants protégés par la reine, aimés de la reine,

et séparés par sept ans de révolution, Hélène et Raymond, parvenus l'un à l'âge de vingt-six ans, l'autre à l'âge de vingt-trois, à travers tant de jours orageux, se trouvaient tellement changés mutuellement, qu'ils se voyaient bien réellement pour la première fois.

Cependant, après quelques minutes d'une promenade presque silencieuse, le capitaine, dont la tête commençait à se monter (car mademoiselle de Rencey était pour lui l'être supérieur), le bon capitaine s'anima tout à coup comme si un rayon venait de tomber dans la nuit de son âme.

— Mademoiselle! s'écria-t-il, il m'est impossible de résister plus longtemps au supplice que l'on me fait ici. Ah! mieux valait refuser de me recevoir... Oui, je serais parti, j'aurais repris le chemin de l'Égypte; j'aurais rejoint l'armée, et, à la première affaire, je me serais jeté le sabre au poing dans une mêlée de Turcs ou d'Arabes; on m'aurait sabré ou cassé la tête; je serais tombé mort le fer à la main après un beau fait d'armes, et mon nom eût été prononcé avec éloge par un grand homme le lendemain de la bataille, et par l'histoire dans l'avenir.

Le regard enflammé de Raymond, l'accent de sa voix qui venait de vibrer étrangement, firent tressaillir mademoiselle de Rencey, qui s'arrêta tout à coup. Elle fut même tentée de reculer.

En ce moment, on entendit un hennissement qui partait d'au delà du mur d'enceinte.

— Ah! oui, reprit le capitaine avec un sourire inexprimable, oui, je comprends. C'est un ami qui entend ma voix et qui me répond, qui m'appelle à lui... C'est mon brave compagnon... mon cheval, mon seul ami en ce monde.

Hélène détourna la tête et porta un mouchoir à ses yeux. Le capitaine s'approcha vivement, s'inclina, et lui prenant la main :

— Hélène, dit-il, vous ne le haïssez donc pas, ce soldat qui, depuis sept ans, à travers tous les champs de bataille, n'a cessé de vous adorer? Tenez, reprit-il en tirant un médaillon de son sein, reconnaissez-vous cela?

Mademoiselle de Rencey jeta un cri. Elle venait de reconnaître un portrait en miniature. C'était le sien, à l'âge de seize ans. La reine avait voulu avoir le portrait de mademoiselle de Rencey, qui, toute jeune, était placée auprès de sa personne, et qu'elle aimait d'une affection particulière. Marie-Antoinette, apprenant que Raymond de Vitry s'expatriait pour sa cause, et connaissant ses sentiments pour Hélène, lui avait fait remettre cette charmante peinture sur émail, comme un souvenir de reconnaissance, comme un dernier adieu.

— Oui, reprit Raymond, il ne m'a jamais quitté, ce portrait. Toujours et partout, au bivac comme au feu, il est resté là, ce noble portrait donné par une main royale; là, là, frémissez! sur ce cœur républicain!

Le cheval arabe hennit une seconde fois.

— Tenez, mademoiselle, reprit Raymond avec une vivacité toute militaire, demandez à ce brave compagnon conbien de fois, lancés tous deux dans la solitude, je lui ai crié votre nom adoré.

Marguerite, toujours assise sur le banc de la faisanderie, ne comprenait plus rien à la scène qu'elle avait devant les yeux et qui venait de s'animer tout à coup si singulièrement.

— Monsieur, dit Hélène d'une voix attendrie, vous m'accusez de sévérité... du moins ne m'accusez-vous pas d'ingratitude. Je sais tout ce que vous avez fait pour Henri, mon pauvre frère, qui, sans vous, serait mort sur le champ de bataille loin de toute consolation...

— Mademoiselle, reprit Raymond, ne rappelons pas ce douloureux événement. Henri ne m'aurait-il pas secouru comme je le fis? Hélas! je ne pus le sauver... je le transportai du champ de bataille au quartier général, où du moins ni les soins des chirurgiens, ni les secours ineffables de la religion ne lui ont pas manqué. Le nom de Henri de Rencey restera glorieux parmi ses compagnons d'armes. Il se battit en héros; il mourut en chrétien.

Hélène fut bien tentée de tendre la main au capitaine. L'un et l'autre avaient les yeux mouillés de larmes.

Or, il faut nous hâter de l'expliquer ici en deux mots. Si, en 1792, Raymond avait été rejoindre les princes émigrés, il avait cru sincèrement et loyalement que son devoir, comme officier et gentilhomme, était de suivre le drapeau auquel il avait juré fidélité. Le roi et la reine étaient prisonniers... Raymond, ne pouvant faire mieux, était allé se mêler à ces braves serviteurs de la royauté, qui, follement peut-être, mais guidés par le sentiment exalté de l'honneur, croyaient devoir le sacrifice de leur vie au souverain. Raymond avait passé en Allemagne, à la grande joie de son père, le vieux comte de Vitry, et comme il avait un an de grade de plus que Henri de Rencey, son ami, il s'était dévoué à ce jeune homme, le frère de celle qu'il aimait, Hélène, à peine âgée de seize ans alors, mais

déjà d'une beauté qui n'avait d'égale que la pureté de son âme.

Or, par une fatalité inexplicable, si les enfants de ces deux familles s'aimaient d'une affection inaltérable, leurs pères, MM. de Vitry et de Rencey, se haïssaient mutuellement. Oui, depuis longues années une animosité héréditaire dévorait les deux familles. Qu'importe la cause? Elle n'était que trop réelle, vive et ardente comme la haine des Montaigu et des Capulet, dont les malheureux enfants s'adoraient.

Ainsi, Hélène et Raymond rappelaient Juliette et Roméo; ainsi, par ce rapprochement même, la reine Marie-Antoinette avait-elle pris sous son patronage ces deux nobles jeunes gens dont l'union inespérée semblait devoir mettre un terme à tant d'animosités déplorables qui divisaient leurs familles.

« Que la haine des pères s'éteigne dans l'amour des enfants, » avait dit Shaskspeare, et la charmante reine aussi probablement.

Mais après la mort de Henri de Rencey, blessé sur le champ de bataille, une tristesse insurmontable, un découragement profond avaient gagné l'âme du jeune de Vitry. Il restait cependant fidèle à son drapeau et à son serment militaire. lorsque la nouvelle de la mort du roi Louis XVI, et, huit mois après, celle de la mort de la reine, vinrent anéantir en lui le dernier rêve d'espérance qui lui restait. Le roi, à qui Raymond avait juré fidélité, n'était plus... mais la patrie restait, et un cri sublime s'éleva tout à coup dans le cœur de ce noble jeune homme. La patrie, son vieux père et Hélène!. . il n'hésita plus. Quelques compagnies de l'armée de Condé venaient d'être licenciées; Raymond quitta l'Allemagne, passa

en Suisse, traversa les Alpes, et alla se jeter dans ces admirables bataillons de l'armée d'Italie qui faisaient des prodiges, guidés par l'épée de Bonaparte. Là, Raymond trouva des frères; là, son cœur soulagé s'ouvrit aux enivrantes aspirations de la gloire et du patriotisme. Se faire un nom, servir la France, gagner par son intrépidité un grade supérieur, revenir dans son pays un jour pour protéger son vieux père et Hélène... telle était la fiévreuse mais enivrante pensée qui remplissait son âme et le rendait un des plus braves soldats de l'armée d'Italie.

Hélas! après le traité de Campo-Formio, Raymond était sur le point de reprendre le chemin de Paris à la suite du général Bonaparte, lorsque les papiers publics lui apprirent la fin sanglante du comte de Vitry, son père, ex-maréchal des camps, ex-pair du royaume, condamné à mourir sur l'échafaud par le tribunal révolutionnaire, comme atteint et convaincu du crime de conspiration contre la république...

La première pensée de Raymond fut une pensée de désespoir; il voulut se brûler la cervelle. Un médaillon qui ne le quittait jamais lui montra tout à coup la figure angélique d'Hélène de Rencey. Raymond jeta ses pistolets et s'écria :

— Eh bien, ô ma patrie! je suis à toi encore; je te servirai encore, cruelle et malheureuse patrie! Que deviendrait d'ailleurs, sans moi, cette noble jeune fille à qui j'ai consacré ma vie?

M. de Vitry continua à servir en Italie sous le nom de Raymond. Il devint lieutenant dans un régiment des guides, et lorsque l'armée expéditionnaire partit pour l'Égypte, il s'embarqua avec plusieurs de ses camarades pour rejoindre la flotte française à Malte,

que le général en chef avait désignée comme point de ralliement.

Le reste de sa vie aventureuse, c'est lui-même qui nous l'apprendra probablement dans la suite de cette histoire.

Revenons au parc de Rencey, en Touraine, où un intérêt de cœur nous rappelle; heureux si le lecteur veut bien aussi nous y accompagner, après nous avoir pardonné cette trop longue mais indispensable digression.

Le soleil commençait à baisser, et mademoiselle de Rencey craignit de laisser son père seul trop longtemps.

— Monsieur, dit elle à Raymond, puisque la Providence vous a ramené dans ce pays, je crois que c'est dans un but heureux pour nous. Il est tard; mon père a besoin de moi. Si vous tenez à me revoir, je serai ici même demain entre une heure et deux heures de l'après-midi.

Le capitaine s'inclina, et lui demanda la permission de lui baiser la main; faveur qu'Hélène n'était point habituée à accorder sans doute, car elle n'y consentit qu'en tremblant beaucoup. Raymond, dont l'intention était de passer quarante-huit heures à Tours, promit de revenir le lendemain à l'heure indiquée. Il alla rejoindre son cheval, ce bon compagnon, qui ne cessait de l'appeler, fort inquiet de son sort. Hélène et Marguerite s'approchèrent du seuil de la petite porte, et, de là, elles virent avec quelle audace et quelle légèreté un officier de l'armée d'Égypte s'élançait à cheval. Le capitaine s'éloigna au galop dès qu'il eut perdu de vue le coin du mur et la petite porte du parc.

La lettre close.

Midi sonnait à l'horloge du grand escalier du château de Rencey. Le ci-devant marquis, l'homme des traditions et des vieilles coutumes, dînait à cette heure-là. Sa folie avait ce caractère singulier qu'elle le reportait toujours vers le passé avec une parfaite lucidité. Le vieux gentilhomme ne vivait plus que d'une vie rétrospective; sa mémoire était d'une fidélité surprenante pour tout ce qui avait précédé les premiers jours de la révolution; mais, à dater de cette époque, cette mémoire était troublée : on eût dit que l'esprit de M. de Rencey, violemment ébranlé par la chute de la monarchie, s'était obscurci au milieu des décombres; il n'y voyait plus clair à travers la poussière de ces ruines; et si quelquefois il avait des retours vers la vérité, si une lueur venait éclairer pour lui le tableau vivant, la réalité de la révolution, oh! alors la folie prenait un caractère de violence vraiment effrayant. Ces scènes de colère, toutefois, étaient de courte durée; la manie reprenait le dessus; le délire s'épuisait, et le marquis retombait bientôt dans ses chimères ou plutôt dans ses visions : mirage qui l'absorbait tout entier, mirage d'une tristesse accablante pour ceux qui entouraient le maniaque, mais heureux pour lui-même en quelque sorte, puisqu'il le rendait au calme, à la santé, à la vie.

Hélène servait du café à son père dans la salle à manger, et le marquis, à la vue de cette liqueur

bienfaisante qui tombait du bec d'une cafetière d'argent dans sa tasse de vieux sèvres, le marquis le plus conteur du monde ne manquait jamais, dans ces moments-là, de rappeler à sa charmante fille des anecdotes de cour qu'elle avait entendu narrer cent fois, mais auxquelles elle accordait toujours un bienveillant sourire.

— Oui, mademoiselle, disait ce jour-là le ci-devant marquis, M. de Voltaire prenait jusqu'à quatorze tasses de café par jour, et certes il n'en avait pas moins d'esprit pour cela. La tragédie de *Mérope* est sortie un soir du fond d'une tasse de café. Quant à Orosmane, il n'aurait certainement jamais pu trouver ce mot sublime et tendre : *Zaïre, vous pleurez !* s'il n'avait pris du café...

— Si M. de Voltaire n'avait pris du café, vous voulez dire, mon père? reprit Hélène avec une aménité souriante.

— Bien entendu, mademoiselle, ajouta le marquis. Or çà, poursuivit-il, a-t-on préparé mon habit de chasse? A-t-on appelé le maréchal expert pour visiter mes chevaux? Je suis de la suite du roi demain, et l'on dit que la reine assistera à cette chasse. Si le vent se maintient au sud-ouest, nous pourrons bien lancer trois cerfs... Le vent du sud est excellent pour le *flair* à cause de l'humidité qu'il donne au terrain; *vent sec, point de gibier !* souvenez-vous de cela, mademoiselle.

— Oui, mon père, c'est fort important! répondit la plus douce et la plus résignée des femmes.

Cependant l'heure avançait et Hélène ne voyait pas sans anxiété arriver le moment du rendez-vous qu'elle avait donné la veille. Sa constante préoccu-

pation était d'imaginer un moyen de ménager au capitaine Raymond une entrevue avec le marquis sans que cette visite pût devenir nuisible. Elle redoutait le premier mouvement d'irritation de son père; elle prévoyait même une scène violente, mais aussi elle sentait combien il serait heureux pour trois personnes que M. de Rencey voulût enfin se réconcilier avec Raymond, ce cœur si ardent et si dévoué, ce noble militaire qui pouvait protéger le vieux gentilhomme et elle-même contre toute éventualité fâcheuse.

— Mon père, dit-elle enfin après avoir beaucoup hésité, vous aimez la chasse avec passion, c'est un goût très-noble; mais vous avez un voisin qui certainement est un des meilleurs chasseurs du pays.

— Comment le nommez-vous, mademoiselle?

— C'est un militaire dont on fait le plus grand éloge, reprit Hélène, dont le teint devint rose en ce moment.

— Dans quelle arme sert-il? dans les chevau-légers de la reine, ou dans les compagnies rouges?

— Dans les dragons, je crois, mon père.

— Alors, dragons de Penthièvre.

— C'est possible. Il professe pour vous une grande admiration.

— Je ne le connais pas. Quel âge a-t-il?

— Mais... dit Hélène en hésitant, de vingt-six à vingt-sept ans, je crois.

— C'est un gentilhomme?...

— Certainement.

— D'une belle et bonne éducation et d'une conduite irréprochable?

— Tout le monde en fait grand cas, mon père.

— Eh bien, on me le présentera. Si je puis lui être utile, ce sera de grand cœur.

— Je dois ajouter une circonstance, reprit la belle jeune fille. Cet officier a eu dans le temps des relations avec notre famille...

— Ah! ah! dit le marquis, je lui ai rendu quelque service?...

— Mais... je crois que oui, mon père; et même, je dois vous dire qu'il peut à son tour nous être de quelque utilité...

— Oui-dà? C'est un peu présomptueux! reprit le pauvre fou.

— Quoique très-aimés et très-honorés dans ce pays-ci, vous savez bien, mon père, que nous pouvons avoir quelques ennemis; les temps ne sont pas très-bons...

— Parbleu! les petites gens se gourment plus que jamais contre la cour. Ah! ah! que l'on me donne seulement deux régiments et qu'on me laisse faire!

— Tenez, mon père, reprit Hélène, cet officier a de belles relations dans le monde; il pourra vous donner des détails très-curieux, très-intéressants sur la société, et même des nouvelles importantes...

— Je veux bien le recevoir; il n'a qu'à venir. Mademoiselle, reprit-il, un mot. Cet officier connaît-il les Vitry?... Vous savez que sur ce point je suis intraitable. S'il est de leurs amis, il peut se dispenser de me rendre visite.

Hélène eut un serrement de cœur inexprimable. Mais s'animant en face de la difficulté même et prenant texte de là pour aborder un sujet dangereux:

— Je ne dois rien vous cacher, mon père, reprit-elle. Oui, ce gentilhomme connaît la famille de Vitry, il est même lié avec elle.

Le marquis frappa du talon et faillit renverser les porcelaines placées devant lui. Hélène s'approcha de lui, et lui prenant les deux mains :

— Écoutez-moi, mon père, dit-elle d'une voix émue, vous qui êtes si bon, si loyal, si juste... vous ne pouvez disconvenir cependant que dans cette famille, qui a de grands torts envers nous, j'en conviens, il ne se soit trouvé un jeune homme de beaucoup de mérite et d'un cœur excellent; M. Raymond de Vitry, pardonnez-moi ce souvenir, ne fut-il pas un ami d'un dévouement sublime pour mon pauvre frère?...

Le marquis se leva tout à coup, brusque, roide, nerveux, l'œil en feu et la respiration haletante. Il se mit à marcher à grands pas d'un bout à l'autre de la salle à manger. Tout à coup, s'arrêtant et jetant un regard courroucé sur sa fille:

— Malheureuse enfant! s'écria-t-il, que me rappelez-vous là?

Et il porta la main sur ses yeux comme pour contenir quelques larmes.

— Oui, reprit-il en continuant sa promenade, cet affreux événement est encore là présent à mon esprit... Comment et pourquoi ai-je perdu mon fils Henri!... Quelle cause?... Ah! s'écria-t-il, quel horrible souvenir! Oui... une émigration... une armée de gentilshommes combattant des révoltés... et mon fils blessé mortellement sur le champ de bataille....

— Où il avait fait des prodiges de bravoure, se hâta de reprendre Hélène. Henri tombant couvert de gloire, enlevé du champ de bataille par un ami incomparable, un frère d'armes, et, grâce aux soins de ce généreux cœur, Henri, mourant dans une ambu-

lance, entouré des soins les plus tendres et avec tous les secours religieux. Ah! mon père! mon père, comment pouvez-vous repousser de votre cœur la reconnaissance que nous devons à M. Raymond de Vitry?

— Mademoiselle, répliqua vivement le marquis, je sais ce que je dois à cet officier dont la conduite, jusqu'à cette époque, fut digne de tout éloge, dont les sentiments jusque-là avaient été certainement bien différents de ceux de sa famille... famille ennemie acharnée de la mienne, et qui depuis deux cents ans ne cessa de nous nuire. Mais, si cet officier rendit à mon malheureux fils le service dont vous parlez, s'il a droit à ma reconnaissance, tout doit s'arrêter là; car, nous l'avons appris de source certaine, quelle a été sa conduite depuis? N'a-t-il pas déserté son drapeau? N'a-t-il pas quitté l'armée de la fidélité pour passer à l'ennemi, à l'armée des révoltés?... Ah! jamais, jamais je ne pourrai oublier cela. Il s'est déshonoré, cet officier, oui, mademoiselle, et tout en étant son obligé, je vous le déclare, il n'aura jamais mon estime, et jamais, moi vivant, il ne mettra le pied dans cette maison. Laissez-moi, et ne me parlez plus de lui.

En prononçant ces dernières paroles d'un son de voix terrible, le visage en feu et le geste menaçant, le vieux gentilhomme sortit brusquement de la salle à manger, jetant les portes derrière lui, et alla s'enfermer dans le salon où l'attendaient ses livres consolateurs, ses chimères, ses rêves, hélas! mais aussi le seul baume à ses chagrins, sa folie!

Hélène, grande et forte dans l'affliction, éleva son cœur à Dieu par la prière, et comme l'heure avan-

çait, elle appela Marguerite pour se rendre avec elle à la petite porte du parc près de la faisanderie.

Le capitaine, comme on se l'imagine bien, fut exact au rendez-vous. Après avoir attaché le fidèle Sultan au même arbre de la veille, il entra dans le parc, où mademoiselle de Rencey le reçut avec plus d'aménité, mais non moins de réserve que le jour précédent.

La femme la plus sévère est-elle complétement à l'abri des atteintes de la coquetterie? L'esprit le plus sérieux, le cœur le plus désenchanté ne cèdent-ils pas quelquefois à ce désir secret de plaire qui est si bien dans les instincts de la femme? Nous pensons au contraire que la nature féminine a cela de caractéristique qu'elle n'arrive presque jamais de son plein gré à cet entier renoncement à tout succès d'admiration ou de sympathie qui ressemble au désespoir. Non, non, détrompons-nous; sous la cornette même du cloître, ceci soit dit sans blasphème, se cache une grâce mystérieuse toute prête à éclore, à sourire et à se laisser adorer. Une religieuse est un ange, me dira-t-on. Oui, certainement, et surtout une jeune et belle religieuse; mais qui nous a prouvé que les anges, entre autres bonheurs ineffables, ne jouissent pas très-purement, j'en conviens, du triomphe de leur beauté?

Mademoiselle de Rencey, ce jour-là, avait donné à sa toilette un quart d'heure de plus certainement, car il était impossible d'être plus élégante et d'avoir mis plus d'harmonie, pour ainsi dire, dans le choix de ses vêtements. Contrairement à la mode du temps, Hélène avait conservé l'usage des robes étoffées à grands plis et presque traînantes. Sa taille ronde, flexible, élancée, rappelait ces charmantes marquises des der-

niers règnes, dont les portraits resteront longtemps comme types de distinction et d'élégance. D'ailleurs, pour Hélène, vivant dans la retraite au milieu des souvenirs de son brillant passé, la robe *à la grecque* eût été une sorte de profanation. Avec ses habitudes presque monastiques, les grands plis, les étoffes abondantes cadraient à merveille; plus cette âme fière aimait le mystère, plus ce corps charmant devait s'abriter sous l'ampleur des vêtements.

A la grande robe de soie gris de perle qu'elle portait ce jour-là, mademoiselle Rencey avait ajouté une sorte de mantelet à la reine d'une dentelle si ample et si riche d'efflorescences que l'œil en était surpris et égayé. Un chapeau de paille de riz, garni de rubans de satin bleu de ciel et incliné légèrement vers l'épaule, complétait cette toilette. Ajoutons un parasol de soie miroitante et à longue crépine verte. Ainsi habillée, Hélène rappelait la duchesse la plus jeune et la plus séduisante de la cour de Versailles.

Le capitaine, qui depuis bien longtemps n'avait eu de semblables apparitions, fut saisi de respect et d'admiration. Un attendrissement involontaire le gagnait il revoyait dans mademoiselle de Rencey ce rêve doré de sa jeunesse que l'ouragan révolutionnaire avait si cruellement emporté.

— Mademoiselle, dit-il en abordant Hélène, permettez-moi de vous dire que je trouve charmante votre résistance à l'absolutisme de cette reine qu'on nomme la mode. Vous comprenez vraiment la liberté individuelle et la dignité de la femme. En proclamant les *droits de l'homme*, la révolution a oublié ceux de la femme, et vous les soutenez dignement. Si la femme a un droit incontestable, c'est de rester belle, noble et charmante sous le costume de son choix.

A ces paroles dites d'un accent qui trahissait une admiration passionnée, Hélène souriait et remerciait du regard.

— Monsieur, reprit-elle, laissons la mode aujourd'hui. J'apporte de tristes nouvelles; mon père est plus inflexible que jamais. La raison ne lui revient que pour le fortifier dans ses antipathies injustes, dans ses colères...

— Il refuse de me recevoir, n'est-ce pas? dit le capitaine. Eh! mon Dieu, mademoiselle, je m'y attendais; ce qui m'étonne et ce dont je suis touché vivement, c'est que vous ayez eu la bonté, le courage de lui parler de moi.

— C'est que je désire la paix, la réconciliation, monsieur, et que je regarde cela comme une mission pour moi.

— Ainsi, ajouta Raymond les yeux brillants de joie, mademoiselle de Rencey ne me hait plus?...

— Ah! monsieur, dit Hélène, m'avez-vous jamais crue si mauvaise chrétienne?

— Voilà qui me réconcilie avec la vie, répondit le bon capitaine. Viennent maintenant tous les revers de la fortune, je ne les crains plus. Espérons, mademoiselle : l'avenir paraît s'ouvrir limpide et consolant.

Il en était là, il achevait à peine ces paroles, que le régisseur du château, l'honnête M. Clément, parut au bout de l'allée. Il s'approchait en toute hâte. Hélène tressaillit; elle fit quelques pas vers le régisseur et fut effrayée de l'expression chagrine qu'elle remarqua sur le visage de ce brave homme.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle. Mon père est-il souffrant?

— Non, mademoiselle, répondit M. Clément. M. le

marquis, en reprenant ses livres, a repris sa belle humeur. Mais hélas! il ne se doute guère de l'événement affreux...

— Expliquez-vous, M. Clément.

Le régisseur, pâle, tremblant, commençait à balbutier quelques paroles sans ordre, lorsque Hélène reprit avec un calme admirable :

— Vous doutez de moi, M. Clément? J'espère, cependant, avoir prouvé qu'avec l'aide de Dieu je ne crains ni le danger ni le malheur.

— Oh! cela est vrai, mademoiselle, dit M. Clément; eh bien, que mademoiselle lise donc ce papier que des gens arrivés de Tours viennent d'apporter au château.

Hélène prit sans émotion visible une grande feuille pliée en quatre que lui remit le régisseur. Elle la déplia lentement et la lut d'un bout à l'autre d'un regard assuré. Raymond avait la tête en feu; il interrogeait des yeux M. Clément, qui détournait le visage et refusait de s'expliquer.

Alors on vit Hélène de Rencey élever vers le ciel un regard sublime de sérénité, et après quelques secondes d'un silence solennel :

— Eh bien, dit-elle, que la volonté de Dieu s'accomplisse! il y a longtemps que je prévoyais ce malheur, j'y étais préparée. Allez vite au château, M. Clément, et tâchez d'emmener mon père dans la bibliothèque, au second étage, qu'il ne se doute de rien... Allez, mon cher Clément, je vous suis; du courage! de la prudence!

Le régisseur s'éloigna à grands pas. Marguerite pleurait en pressentant un grand malheur. Le capitaine, voyant qu'Hélène allait prendre congé de lui,

s'approcha d'elle dans une agitation inexprimable.

— Non, Hélène, non, s'écria-t-il, je ne vous quitte pas! Quel est donc ce malheur qui vous menace? Tenez, je sens là, dans ce cœur rempli de vous-même, j'ai l'intime conviction que je puis vous sauver. Parlez, mademoiselle, parlez, je vous le demande au nom du vaillant jeune homme, du frère bien-aimé que nous pleurons.

— M. de Vitry, reprit-elle, ce malheur, je le pressentais depuis longtemps. Ce qui m'étonne, c'est que le coup de foudre n'ait pas suivi l'éclair plus tôt. Écoutez-moi donc, vous êtes digne de connaître cette grande infortune. A l'émigration de mon frère, mon père fut arrêté, jeté en prison; réfugiée chez une de mes tantes à Paris, j'obtenais, à grand'peine, le triste bonheur de visiter quelquefois mon père à la Conciergerie. Il fut jugé par le tribunal révolutionnaire et condamné à perdre la tête sur l'échafaud. Ses biens furent déclarés appartenir à la nation... ils devinrent *biens d'émigrés*. Le 9 thermidor se leva. Mon père, sauvé de l'échafaud, fut rendu à la liberté; je partis de Paris avec lui et nous vînmes nous réfugier en Touraine. Mais sa raison l'avait abandonné. Quant à ses biens, ils restaient sous la condamnation qui les avait frappés, et jamais il ne nous a été possible de faire annuler un jugement inique. Depuis longtemps ils auraient été vendus si des acquéreurs se fussent présentés. Vous n'ignorez pas que jusqu'ici les capitalistes effrayés n'ont songé qu'à cacher leur argent. Aujourd'hui tout change. Le capital se rassure et ose se produire au grand jour. Eh bien, cette vente si longtemps retardée, cette vente suspendue sur nos têtes comme une épée, elle va avoir lieu!... Des

acquéreurs se sont présentés, les formalités sont remplies... le château de Rencey et ses dépendances, notre seul asile, notre seule fortune...

— Je comprends, dit Raymond qui dévorait une douleur morne, accablante. Dans deux heures peut-être, mademoiselle de Rencey et son père seront chassés de cette terre! O mon Dieu! ô mon Dieu! mais non, cela ne sera pas. J'irai trouver le Directoire, je réclamerai dans toutes les feuilles publiques; j'ameuterai le peuple s'il le faut...

— Vous vous perdrez sans nous sauver, reprit Hélène. Allons, allons, que le sacrifice soit consommé! Mon père et moi, nous quitterons le château de famille... nous partirons, le bâton de voyage à la main; Dieu nous guidera. Je suis jeune, j'aime le travail; je soutiendrai ce pauvre vieillard du labeur de mes mains. Adieu, M. de Vitry; adieu... Raymond.

En parlant ainsi, elle reprenait le chemin du château. Mais le capitaine la suivait. Or Raymond avait tiré un portefeuille de sa poche et il examinait des papiers avec une fiévreuse anxiété. Prenant une lettre cachetée de deux cires noires parmi ses papiers, il lut deux fois quelques lignes tracées sur la suscription. Tout à coup brisant les deux cachets :

— Oui, dit-il d'une voix inspirée, le moment est venu. Dieu le veut ainsi !

Le capitaine déplia le papier contenu dans l'enveloppe, et l'on vit ses yeux briller d'un éclat surprenant. Il lisait avec une telle avidité, que l'on entendait le souffle de sa respiration haletante. Son visage prit une expression étrange : l'étonnement et une sorte de délire ne permettaient plus à Raymond de prononcer une parole. La voix lui manquait. Il étouffait sous une émotion écrasante.

— Monsieur, dit Helène, vous souffrez... Veuillez ne pas me suivre plus longtemps.

— Moi! s'écria Raymond d'un accent insensé, ne pas vous suivre?... Au contraire, mademoiselle, marchons plus vite ; nous n'avons pas un instant à perdre.

Et il hâta le pas, la tête haute, l'œil enflammé, fier et impérieux comme s'il venait d'écraser l'ennemi par une charge désespérée, à la tête de ses dragons. Marguerite ne pleurait plus ; soutenant sa belle maîtresse, elle s'avançait avec elle à la suite du capitaine.

Raymond n'était jamais venu au château de Rencey, mais guidé apparemment par un esprit inconnu, il n'hésita pas une seule fois à travers toutes les allées du parc, et il prit le droit chemin du château comme s'il l'eût parcouru vingt fois. Arrivé au perron, il monta rapidement l'escalier, traversa le vestibule encombré de gens de la campagne accourus à Rencey depuis une heure, et, écartant la foule, il entra résolûment dans le grand salon où se trouvaient réunis, autour d'une large table, le juge de paix du canton, le citoyen commissaire, délégué par la commission des ventes de *biens nationaux*, le notaire du lieu, plusieurs scribes, le citoyen maire, ceint d'une écharpe, et quelques gendarmes chargés de la police de l'audience.

On procédait déjà par le mode de surenchère à la criée, et en vertu des dispositions de la loi, à la vente publique de la terre ci-devant seigneuriale et du château de Rencey.

L'entrée brusque et l'allure impérieuse de Raymond interrompirent tout à coup l'opération. Un murmure s'éleva dans l'assemblée. Les gendarmes s'approchèrent du nouveau venu.

— Citoyen, s'écria le commissaire délégué, vous troublez nos opérations. Au nom de la loi, je requiers le citoyen maire, chargé de la police de l'adjudication, pour qu'il fasse éloigner l'interrupteur.

— Oh! oh! dit Raymond avec une inexplicable audace; des gendarmes pour moi, citoyen commissaire? Mais vous tombez dans une grave absurdité! Fait-on *empoigner* par la force armée les adjudicataires qui viennent ici offrir leurs capitaux à la république? Allons donc, citoyen commissaire, c'est à moi de dresser procès-verbal contre vous... En m'éloignant, vous volez la nation, car je suis un acquéreur sérieux.

L'étonnement gagna l'assemblée, et des chuchotements remplirent le salon d'un bruit confus. Le citoyen commissaire, honteux de sa sortie, reprit son siége et rajusta son écharpe par manière de contenance. Deux gendarmes prirent un fauteuil et vinrent l'offrir à Raymond, qui s'y installa avec toute la gravité de sa situation et tout le sans-façon de son caractère.

— Reprenons les enchères, citoyens, dit la voix magistrale du juge de paix.

Les bougies fatales étaient presque toutes éteintes. Il n'en restait que deux, et qui baissaient visiblement. Le commissaire reprit d'un son de voix de fausset :

— A trois cent quatre mille cinq cents francs, citoyens, le domaine dans son entier, plus le château et ses dépendances...

— Quatre cent mille francs! s'écria Raymond comme s'il commandait un changement de front à sa compagnie.

Un cri général s'éleva. La foudre venait d'éclater

au milieu des spectateurs accourus de bien loin à la curée. Le commissaire ébahi, la bouche béante, les yeux agrandis, ne pouvait se décider à répéter ce chiffre énorme qui venait de bondir et de franchir d'un seul élan toute l'échelle des sommes prévues jusque-là.

— Eh bien, reprit Raymond, l'œil irrité et le sourire de l'ironie sur les lèvres, eh bien, citoyen, vous ne répétez pas ma surenchère? Or çà, mais... je vous le répète, avez-vous intention de voler la république? Si vous ne faites pas votre besogne, je vous préviens, moi, que je vais faire mon devoir.

— Mais, ci... ci... toy... en... balbutia le commissaire, vous êtes-vous bien rendu compte de l'action à laquelle?... Car la loi est formelle, et je dois vous rappeler, citoyen... réfléchissez... Vous me comprenez parfaitement, je pense?

— Moi? Pas du tout, citoyen. Mais tâchez de vous comprendre vous-même, et de répéter, si vos poumons vous le permettent, la somme que je viens d'énoncer et d'annoncer à haute et intelligible voix.

— Oui... ci... to... o... yen! dit le commissaire devenu presque bègue. Nous disons donc... quatre cent mille... mille!.. mille... mille...

— Francs! quatre cent mille francs! répéta Raymond. Est-ce donc si difficile à mâcher?

Le juge de paix, un homme de bonnes manières et d'une honnête figure, crut devoir intervenir, voyant à quel point se fourvoyait le citoyen commissaire qui, décidément, perdait la parole, la tête et son écharpe.

— Nous disons quatre cent mille francs le château de Rencey et ses dépendances, ainsi que le domaine

dans son entier. Les citoyens surenchérisseurs sont prévenus; à quatre cent mille francs!

Les chuchotements devinrent plus vifs que jamais.

— A quatre cent mille francs! une fois... deux fois! reprit le juge de paix. A quatre cent mille francs, citoyens! une fois... deux fois... personne ne surenchérit?... à quatre cent...

— Ci... ci... ci... ci... toyen juge de paix! s'écria en tremblotant le commissaire, vous... vous empiétez sur mes attributions!

— Eh bien, répliqua le juge de paix très-sérieusement, énoncez donc vous-même la dernière somme du dernier surenchérisseur...

— Oui, tâchez, dit Raymond, tâchez de nous l'annoncer sans vous ébrécher les dents.

— Silence! s'écria le commissaire à qui la colère, cette fois, desserrait la gorge. Silence!

— Parlez donc, dit Raymond.

— J'ai dit silence!

— Silence! silence! répétèrent le greffier et les gendarmes.

— L'audience est reprise, ajouta le juge de paix.

— Eh bien, citoyens, articula enfin le commissaire, un peu délivré de son chat dans le gosier, nous disons donc quatre cent mille francs... une fois, deux fois... quatre cent mille francs... personne ne dit mot? Une fois, deux fois... à quatre cent mille francs, le château de Rencey et ses dépendances, plus le domaine de Rencey dans son entier et conservant les abornements stipulés... Une fois, deux fois... personne ne dit mot?... une fois, deux fois... trois fois! à quatre cent mille francs!...

La dernière bougie s'éteignit consumée jusqu'au pied.

— Adjugé à quatre cent mille francs! s'écria le commissaire d'une voix funèbre.

— Adjugé! répétèrent le maire et le juge de paix.

Un brouhaha immense succéda à cette scène. On se heurtait, on s'interpellait, tout le monde parlait à la fois. Chacun voulait voir de ses yeux ce prodigieux adjudicataire qui, d'un seul bond et du premier coup, venait de franchir la distance de trois cent quatre mille francs à quatre cent mille! Chose inouïe certainement, phénomène qui ne se reproduirait plus, à coup sûr, dans les annales des adjudications et des ventes par autorité de justice.

Quant à Raymond, il était aussi calme que s'il venait d'acheter une bonne paire de pistolets. Cependant il fut mandé au bureau, et ce fut là que le juge de paix lui donna connaissance de toutes les clauses de l'engagement qu'il venait de contracter.

— Vous savez, citoyen, ajouta en souriant cet honnête magistrat, que la loi vous accorde un délai de dix jours pour verser intégralement le prix de la vente, mais en argent monnayé et ayant cours, entendons-nous. Vous savez que, le délai expiré, faute de payement intégral, la loi punit de six mois de prison... et d'une amende de...

— Je sais tout cela parfaitement, citoyen juge de paix, dit Raymond; mais je ne vous remercie pas moins de m'avertir avec tant d'obligeance. Je demande seulement à être autorisé à verser les fonds à Paris.

— Oui, citoyen, au trésor public. Le procès-verbal le mentionnera. Maintenant, reprit le juge de paix, les formalités d'usage. Vos nom et prénoms, citoyen adjudicataire?

Le capitaine n'avait pas prévu la question. Il vit

tout à coup que son *incognito* allait se brûler aux éclairs de la publicité. Mais mesurant d'un coup d'œil rapide et l'étendue du danger et les moyens énergiques à employer pour le vaincre, il n'hésita pas un moment, et répondit d'une voix claire et sonore, la tête haute et la main dans la passe de sa veste :

— Je me nomme François Raymond, âgé de vingt-six ans, capitaine de cavalerie, attaché en qualité d'officier d'ordonnance à l'état-major de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Égypte.

Un silence solennel succéda à ces paroles. Chacun se découvrit devant cet officier qui venait de partager les périls et les gloires d'un grand homme et d'une armée immortelle. Le procès verbal dressé, signé et lu, la foule allait se retirer et le bureau levait la séance, lorsqu'on vit entrer dans le salon un grand vieillard, vêtu d'un habit de chasse complet et tenant une cravache à la main. C'était le ci-devant marquis de Rencey ; c'était l'ancien maître de la seigneurie qui venait d'être vendue ; c'était le fou, le noble fou qui, prenant toute cette scène tumultueuse pour une fête dont il était le héros, avait quitté furtivement l'appartement où on l'avait amené et venait se mêler, comme autrefois, à ses heureux vassaux. Le sourire sur les lèvres et les yeux brillants de joie et d'orgueil, le marquis salua l'assistance avec une aisance infinie et une dignité affable, tendant la main à la plupart de ceux qui l'entouraient et les remerciant en termes affectueux.

Il y avait là de quoi arracher des larmes aux plus indifférents. La foule s'écoula cependant en silence, il ne restait que le bureau. Hélène parut tout à coup, et prenant le bras de M. de Rencey :

— Venez, mon père, dit-elle, pâle, mais dominant toute émotion; venez, tout le monde ici est heureux de vous voir, mais personne ne veut s'opposer à ce que vous fassiez votre partie de chasse. Venez, mon père!

Elle emmena le marquis hors du château. Deux chevaux de selle attendaient dans la cour. M. de Rencey monta à cheval et s'éloigna suivi d'un domestique.

Hélène, remise d'une vive émotion, rentra dans le salon. Raymond causait gaiement avec les membres du bureau. Le juge de paix prenait les mains du capitaine en l'assurant que tout le pays le verrait avec bonheur s'établir dans le canton.

— Et ceci, M. le capitaine, ajoutait-il à voix basse, ceci nous présage une *union fortunée*...

Raymond s'inclinait sans répondre. Tout à coup le commissaire délégué, dont le mécontentement était au comble, crut devoir interpeller encore une fois l'officier pour lui faire comprendre tout le sérieux de l'affaire dans laquelle il venait de s'engager.

— Citoyen, reprit gaiement le capitaine, il est très-permis d'être vexé du bonheur d'autrui, surtout si ce bonheur dérange nos calculs; mais, croyez-moi, il n'est pas de bon goût de montrer du dépit. Que j'aie ou que je n'aie pas quatre cent mille francs dans ma bourse, ceci ne vous regarde point pendant dix jours. Dans tous les cas, considérez-moi bien; je ne suis ni un sylphe, ni un démon, ni un lutin; et, le cas échéant, vous pourrez, sans vous brûler les pattes, me mener en prison.

Le bureau tout entier se retira, non sans avoir complimenté avec beaucoup de fleurs de rhétorique le citoyen adjudicataire.

Hélène restait seule dans le salon; debout, le visage pâle, les yeux fixes, elle était là immobile et muette comme un beau marbre antique. Raymond s'approcha d'elle respectueusement et lui dit ces mots :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, de m'être rendu acquéreur d'un bien d'émigré : il le fallait... Monsieur votre père aura peut-être à me reprocher une félonie de plus, mais j'espère trouver grâce devant vos beaux yeux, et c est là toute mon ambition... Adieu, je pars pour Paris, où j'ai de graves affaires, comme vous voyez. J'ai une prière à vous adresser, c'est de laisser ignorer à M. de Rencey ce qui s'est passé, et de continuer à résider paisiblement dans cette habitation comme par le passé, le propriétaire ayant un long voyage à faire pour le service de l État. Adieu, mademoiselle, j'aurai l'honneur de vous adresser de mes nouvelles d'ici à peu de jours.

Cette fois, Hélène de Rencey tendit la main au capitaine républicain, qui imprima sur cette belle et noble main un baiser respectueux, mais très-franc.

Un quart d'heure après, notre officier avait retrouvé son bon camarade, couché sur l'herbe comme une antilope au pied de l'arbre auquel il était attaché, et tous deux reprenaient au galop le chemin de la ville de Tours.

Pendant le drame rempli d'émotions qui venait d'être joué au château, Sultan, après avoir henni, piaffé et rué d'impatience sous son chêne rustique, avait pris le parti de se coucher, comme nous l'avons dit, et là, s'étirant de son mieux, frottant sa crinière contre l'écorce du tronc, rêvant du désert peut-être, s'était ennuyé horriblement.

Le coffret de fer.

Vingt-quatre heures après la scène qui avait eu lieu au château de Rencey, le capitaine Raymond arrivait à Paris. Il était nuit close lorsqu'il traversait les Champs-Elysées pour se rendre à son logement, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bernard distingua le pas du cheval; il courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit en toute hâte, et qu'il referma avec précaution dès que le cavalier fut dans la cour.

— Eh bien! Bernard, quoi de nouveau? demanda l'officier en mettant son cheval à l'écurie.

— Je vous dirai cela, capitaine, répondit le concierge d'un air mystérieux.

— Diable! dit Raymond, il y a donc anguille sous roche?

— Il y a, il y a que mon capitaine est un heureux guerrier.

— Vraiment! ajouta Raymond en donnant à Sultan le dernier coup de main du maître.

— Allons souper, mon colonel, dit Bernard.

— Pas possible! reprit l'officier.

— Venez, mon général, venez.

— Il est vraiment dommage qu'on ait supprimé le maréchalat! répliqua l'officier en entrant dans son logement où Marguerite l'attendait en mettant la table.

Bernard se hâta d'aller chercher deux lettres arrivées depuis la veille et à l'adresse du capitaine Raymond.

— Tenez, dit-il, voici d'abord une dépêche arrivée par une ordonnance à cheval.

— Bon! reprit l'officier; un ordre de l'état-major pour demain. Ils veulent absolument que je leur aille montrer mon visage tous les jours. Ils ont une peine effroyable à s'habituer à ma physionomie. Voyons, Bernard, ai-je l'air d'un conspirateur, d'un gredin de royaliste?...

— Chut! chut! capitaine, dit Bernard; vous avez l'air d'un honnête homme, et voilà pourquoi...

— Ah! tu as peut-être raison; cela leur fait peur. Tu es méchant, Bernard!

— Voici, capitaine, qui n'est ni méchant, ni laid. Le *poulet* a été apporté par une belle dame elle-même. Sa voiture s'est arrêtée devant notre porte. On m'a fait appeler et l'on m'a dit en penchant un peu la tête hors de la portière : « Ce billet est pour le capitaine Raymond; » oui, mais on m'a chanté ces paroles-là d'un son de voix si flûté et on m'a tendu le *poulet* d'une si blanche main,que j'en suis resté tout ébahi et tout enchanté. La voiture était déjà loin que je ne pouvais bouger de place, flairant le billet dont le parfum m'enivrait comme un vin capiteux...

— Tu es vraiment trop sensible, Bernard, reprit le capitaine. Dame Marguerite, prenez garde, l'époux est furieusement enclin à la tentation!

Tout en causant ainsi, Raymond avait ouvert le billet. Il lut ces mots :

« Vous êtes un méchant homme, un Turc, un mameluk, un Bédouin, un ennemi impitoyable. Vous m'avez quittée!... j'avais fait cependant un bel acte de dévouement en vous enlevant du piége où vous

étiez tombé au Luxembourg. Je devrais vous livrer à votre sort... mais je suis généreuse. On vous surveille; on saura votre nom véritable; on est certain que vous conspirez et on vous surprendra en flagrant délit de conjuration. La police se charge de vous trouver des *crimes*. Veillez sur vous. Barras est furieux; l'abbé Sieyès vous redoute et veut vous voir; Fouché se méfie de vous et suit vos pas par ses agents; Talleyrand ne dit rien, mais il écoute ceux qui parlent de vous, ferme les yeux, a l'air de sommeiller et réfléchit. Si vous pouvez être compromis, partez de Paris... je vous offre un asile dans mon ermitage de Montmorency.

« Adieu, ingrat, Turc et mameluk.

» CORALY. »

— C'est une bonne fille! dit Raymond en brûlant le billet à la lampe.

— Vous en parlez à votre aise, reprit le bon Bernard, je la crois une grande dame.

— Très-grande dame, mon ami, et qui même tient une cour.

— Ah! dit Marguerite en servant un potage aux petits pois, quelque reine de théâtre? Depuis la révolution, nous n'avons plus que des princesses de cette espèce. Mais allez, allez, M. le comte, il en viendra d'autres...

— Marguerite, ma chère, reprit le capitaine, ménagez-moi; je suis républicain.

— Vous! à peu près comme moi, M. le comte.

— Marguerite, vos principes sont dangereux et vos propos subversifs, mais votre soupe au lard est excellente.

L'officier soupa de grand appétit. Quand on lui eut servi du café, se trouvant tête à tête avec Bernard, il devint plus sérieux et il amena par degrés la conversation sur le terrain des intérêts de famille. L'honnête concierge, en sa qualité d'ancien régisseur, lui donnait tous les renseignements que sa mémoire et ses notes pouvaient lui fournir.

— Enfin, dit Raymond, à la mort de mon pauvre père, il ne nous restait donc plus en propriété que cet hôtel et la terre de Vandore en Bourgogne?

— Absolument, M. le comte. Vandore avant la révolution valait bien six cent mille francs. Aujourd'hui on n'en trouverait pas trois cent mille. L'hôtel, estimé alors cent mille écus, ne serait pas vendu aujourd'hui plus de cent vingt à cent trente mille francs.

— Décidément, c'est tout ce qui nous reste, n'est-ce pas, Bernard?

— Hélas! oui, M. le comte, votre père vendit deux fermes magnifiques en Berry, un mois après votre départ pour l'étranger. S'il ne se fût hâté, ces fermes seraient aujourd'hui sous séquestre et déclarées biens nationaux comme le reste.

— Et le prix de ces deux fermes, mon cher Bernard? demanda Raymond fort soucieux sans en avoir l'air.

— M. le comte toucha des capitaux considérables... dit Bernard.

— Allons, mon ami, tu es discret autant que loyal. Veux-tu à mon tour que je te donne des nouvelles de ces capitaux?

Le concierge regarda son maître avec une expression de finesse et de joie fort significative.

— Mon cher maître, reprit-il, le paquet cacheté

vous est donc parvenu en Allemagne ?... Que Dieu soit loué ! Nous l'avions confié à un digne domestique qui allait rejoindre des émigrés.

— Voici la lettre contenue dans le paquet, Bernard, dit Raymond.

Et il lui serra la main avec une touchante vivacité.

— Le paquet renfermait six mille francs en or qui n'ont pas peu contribué à me sauver la vie cinq ou six fois, je t'assure. Quant à la lettre de mon père, la lettre à deux cachets noirs, je ne l'ai ouverte qu'hier, à quarante lieues d'ici. Tu sais ce qui est écrit sur l'adresse ?

— Oui, dit Bernard les larmes aux yeux, je vois encore mon vieux maître cachetant cette lettre et écrivant dessus... Mais laissez, laissez-moi regarder encore cette chère écriture...

Raymond était fort ému. Il se promenait dans sa chambre par manière de distraction. Le bon Bernard prit la lettre que l'officier lui avait confiée, il coiffa son nez d'une grosse paire de lunettes à pince, et il lut ces mots d'une voix suffoquée :

« *A Raymond.*

« Raymond n'ouvrira cette lettre qu'à son retour en France, et dans l'une ou l'autre circonstance que je vais mentionner : 1° dans le cas où, par suite de l'amélioration des affaires publiques, il rentrerait paisiblement dans la propriété de ses biens ; 2° dans le cas où il se verrait à la veille d'être exproprié par la vente de ses biens au nom de la nation.

» Bernard, qui connaît le contenu de cette lettre

est chargé de veiller aux intérêts de Raymond et de le prévenir à temps, s'il est possible de le faire. »

— Oui, oui, mon cher maître! s'écria l'excellent concierge, dont les larmes coulaient abondantes ; oui, j'ai veillé ; oui, j'ai gardé... oui, j'aurais prévenu... ou plutôt je serais parti moi-même emportant le dépôt, le trésor, pour le rendre à celui... Ah ! j'aurais bien fini par vous découvrir quelque part, mon capitaine, ajouta-t-il; j'aurais fouillé tous les coins et recoins de l'Europe.

— Viens, Bernard, viens ! dit le capitaine.

Et il le serra dans ses bras, contre sa poitrine, avec une tendresse d'une vivacité charmante. Le bon concierge pleurait de joie comme un père qui retrouve un enfant.

— Or çà, capitaine, reprit-il tout à coup, puisque vous avez ouvert la lettre, il y a donc quelque chose d'extraordinaire ? Nos biens, qui sont à vendre depuis longtemps et qui sont restés sans être vendus faute d'acheteurs... nos biens, l'hôtel de Paris et la terre de Vandore, sont donc menacés aujourd'hui?... Vous savez donc quelque chose, puisque vous avez brisé les deux cachets noirs... car sans cela, je vous connais...

—Oui, oui, Bernard, se hâta de répondre l'officier. Il y a quelque chose. Il faut nous hâter et enlever d'ici le dépôt, le trésor, comme tu l'appelles. La lettre dit qu'il est caché...

— Dans la cave du bâtiment où nous sommes, sous ma loge, à l'angle au fond, à droite, enterré sous une dalle couverte d'une auge de pierre.

— Bien! c'est cela, reprit Raymond. Le dépôt est en or et contenu...

— Dans un coffret de fer dont j'ai la clé...

— Très-bien ! dit l'officier. Il doit être furieusement rouillé, le coffret. Allons, Bernard, alors, prends une lanterne et ce qu'il faut pour déterrer l'illustre coffret, et bénie soit la mémoire de mon excellent père !

Le capitaine et Bernard descendirent dans la cave. L'opération de l'exhumation du trésor fut exécutée avec toute la promptitude et toutes les précautions possibles. Dame Marguerite elle-même, qui sommeillait dans un grand fauteuil près du cordon de la loge, ne s'aperçut de rien. Une demi-heure après, Raymond et le fidèle concierge déposaient sur une table de l'appartement de l'officier le vieux coffret de fer dont la serrure rouillée hésita et grinça quelque temps sous la rotation de la clé. La boîte était profonde; elle contenait quatre cent soixante rouleaux d'or en louis et doubles louis.

— Quatre cent soixante mille francs, dit le capitaine; est-ce bien cela?

— Comme vous le dites et comme l'atteste la déclaration du comte, votre père, répondit Bernard. La somme est intacte; vous pouvez vous en assurer, capitaine.

— Moi! dit l'officier. Me crois-tu capable de te faire cette injure, mon digne Bernard? Allons, ajouta-t-il avec une force de volonté dont la cause échappait au concierge, allons, il faut que ce coffre reste là enfermé à double clé dans cette armoire, de manière à l'avoir sous la main au premier signal...

— Hélas! dit Bernard, notre hôtel et notre terre de Vandore sont donc au moment d'être vendus? Mais, patience, reprit-il, nous avons de l'or et je saurai

bien, moi, me porter pour acquéreur, vous servir de prête-nom, entendez-vous, mon capitaine? Ce sera plus sûr... et dans quelque temps nous levons l'*incognito,* vous reprenez votre bien au grand jour, et moi... dame! moi... je reste votre fidèle serviteur. Nous aurons ainsi pleinement satisfait aux injonctions de la lettre de feu M. le comte, votre père et mon excellent maître, car cette lettre est une sorte de testament...

A ces dernières paroles, Raymond avait tressailli. Bernard prit ce mouvement pour une émotion trop vivement contenue et qui éclatait. Il n'ajouta plus rien à ses réflexions, et il aida le capitaine à placer au fond d'une armoire, dans un cabinet sombre, le bienheureux coffre, la seule, la dernière espérance de fortune qui restait à Raymond de Vitry.

Le capitaine remercia de nouveau Bernard en termes chaleureux, en lui jurant qu'il assurerait le bien-être de sa vieillesse et de celle de Marguerite.

— C'est bon! c'est bon! reprit l'excellent homme. Commencez par mettre vos biens à l'abri... et nous savons bien qu'avec vous, capitaine, les deux vieux serviteurs de votre père ne mourront pas de faim.

Ils se séparèrent. La nuit était avancée. Raymond écrivit jusqu'à quatre heures du matin. Au premier rayon du jour il se jeta sur un lit de repos, brisé de fatigue et surtout brisé d'émotions, qui, pour avoir été contenues avec énergie, n'en étaient que plus violentes.

Entre un abbé et un évêque.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'exhumation du coffret de fer. Le bon capitaine avait repris sa belle humeur, domptant, à force de caractère, les sérieuses préoccupations qui étaient venues l'assaillir. Dans la soirée du second jour, il revint plus tôt qu'à l'ordinaire au logis, et s'informa de Bernard si un citoyen du nom de Clément n'était pas venu le demander Le concierge lui remit une lettre; elle contenait ces mots :

« Je suis arrivé à Paris depuis deux heures, apportant les *papiers en règle,* que M. le capitaine m'avait demandés avant son départ de Rencey. Je suis aux ordres de M. le capitaine.

« *Signé* Clément. »

— Cet homme reviendra dans la soirée, dit Raymond au concierge. Tu le feras monter chez moi.

— Encore un agent de police, dit Bernard. Depuis l'arrivée de mon *neveu*, ils ne cessent de venir flairer notre porte. Mais enfin, capitaine, que veut-on de vous?

— Ma foi! je l'ignore, répondit l'officier.

— Si nous refusions la porte à l'agent de ce soir?

— Dieu t'en garde! reprit le capitaine. Ce serait une détestable diplomatie. Apprends, Bernard, que plus on éblouit la police du grand jour de la publicité

et moins elle y voit clair. La police est un chat très-clairvoyant dans l'ombre, et qui ne *griffe* jamais si cruellement que lorsqu'on se cache.

— C'est juste, dit Bernard. Où diable avez-vous appris tout ce que vous savez ?

— Tu feras monter chez moi le citoyen Clément; c'est un homme de mœurs très-douces...

— Comme le chat, capitaine. Si je m'écoutais, je prendrais de grand cœur la mesure de son échine avec un jonc que j'ai dans ma loge.

— Pas de ces fantaisies-là, Bernard. J'ai le plus grand intérêt à causer avec ce citoyen.

Une heure après, l'homme attendu entrait dans la chambre du capitaine. L'honnête régisseur du domaine de Rencey ne se doutait certainement pas des terribles préventions qu'il avait inspirées au concierge du logis, bien que certainement Bernard ne l'eût pas reçu à bras ouverts.

Raymond ferma à clé la porte de sa chambre, ce qui redoubla la colère de son fidèle gardien. Mais il s'agissait d'une affaire des plus sérieuses, et Raymond tenait au secret avant tout. On causa pendant une demi-heure à voix couverte et avec des précautions oratoires infinies.

— C'est à merveille, M Clément, dit le capitaine en finissant. Les deux actes me paraissent parfaitement en règle : l'un constate que vous me donnez procuration et établit que c'est vous qui achetez les biens de M. de Rencey, car ne suis-je pas encore sur la liste des émigrés? et ce que j'ai n'est-il pas saisissable? ... L'autre est une déclaration en bonne forme par laquelle vous reconnaissez n'avoir acquis les biens qu'avec les deniers de mademoiselle de Rencey,

et par laquelle vous vous obligez à tout restituer entre ses mains quand le moment sera venu. Très-bien! Le premier acte seul sera produit devant la commission des ventes. Je garderai l'autre par devers moi. Ainsi, M. Clément, demain, vers les dix heures, vous vous trouverez à l'hôtel des ventes et criées et nous verserons les fonds...

M. Clément levait au plafond des yeux mouillés de larmes. L'admiration et la reconnaissance étouffaient sa voix. Avant de quitter le capitaine, il lui demanda la permission de baiser la main du bienfaiteur de la famille de Rencey; à quoi l'officier répondit en lui tendant les bras :

— Embrassons-nous, mon cher Clément! je ne suis qu'un soldat et non une jolie femme.

Tant de bonté et de rondeur, tant de simplicité et d'élévation d'âme pouvaient bien étonner l'honnête Clément, qui avait fort peu couru le monde; mais cette alliance de qualités extrêmes ne surprendra pas notre lecteur, puisqu il sait aussi bien que nous probablement que le type véritable du militaire supérieur, et surtout le type du militaire français par excellence, est dans les conditions dont nous parlons ici : grandeur sans ostentation; héroïsme souvent rempli de gaieté; énergie et bravoure portées au sublime, mais avec une incroyable insouciance de la *pose* et du relief. Belle nature! généreuse nature! et bien étrangère, on en conviendra, à tant de charlatans qui, de nos jours, n'agissent et ne parlent qu'avec accompagnement de grosse caisse et de cymbales.

M. Clément sortit de chez le capitaine, qui voulut l'accompagner jusqu'à la porte d'entrée, au grand étonnement du concierge.

— Vous lui faites bien de l'honneur! dit Bernard après avoir refermé la porte. Ne dirait-on pas qu'il a la peau d'un honnête homme?

— Bernard! Bernard! répliqua Raymond, tu t'es trompé de siècle, mon ami. Avec une vertu rigide comme la tienne, tu aurais damé le pion à Cincinnatus ou à Caton.

Le capitaine passa encore une partie de la nuit à écrire. A six heures du matin, il était sur pied. A neuf heures et demie, une voiture vint le prendre. Il y monta en toute hâte, ayant eu soin d'éloigner de la maison, sous divers prétextes, l'inflexible Bernard dont l'œil, à travers les verres d'une paire de lunettes à pince, était aussi clairvoyant que sa vertu était farouche.

Or, midi sonnait à l'horloge des Feuillants, lorsque notre officier, en petite tenue, entrait dans le jardin des Tuileries, les yeux brillants de joie, le visage calme et la démarche assurée. Raymond aspirait avec volupté la brise fraîche qui riait sous les ombrages des marronniers et des grands ormes; il allait et venait d'une allée à l'autre à pas lents, la tête haute, le chapeau à la main, causant sans doute avec les tourterelles qui voletaient de branche en branche, ou avec un beau sylphe invisible, sa joie et son espoir. Après s'être saturé à loisir de grand air et de suave émotion, le capitaine prit le chemin de la porte donnant près du Pont-Tournant, dans le voisinage de la rue Saint-Florentin. Il avait affaire ce jour-là chez le citoyen Talleyrand, et ce fut avec beaucoup d'aisance et de sérénité qu'il franchit le seuil de la porte cochère de l'hôtel où logeait le ministre des relations extérieures.

Nous ne chercherons pas à suivre notre officier jusqu'à l'appartement de M. de Talleyrand, car il est probable qu'un huissier nous engagerait poliment à reprendre le chemin de l'escalier. Nous nous dirigerons d'un côté opposé, et, longeant le boulevard désert de la Madeleine ou plutôt des Capucines, nous remonterons à l'ombre des vieux ormeaux jusqu'au pavillon de Hanovre, de si galante mémoire, et nous prendrons la rue de la *Chaussée* pour nous arrêter devant une fort jolie grille servant de barrière à l'avant-cour d'une maison *à l'italienne*, comme on disait dans ce temps-là.

Cette maison élégante, située entre cour et jardin, était habitée par une jeune femme dont nous avons eu occasion déjà d'admirer la beauté. Coraly avait choisi sa résidence non loin de ce charmant hôtel où mademoiselle Guimard, à l'âge de trente-six ans alors, recevait, non plus la cour et la ville, hélas! mais des illustrations de fraîche date et qui, pour cela, ne manquaient ni de belles manières, ni d'agrément, ni de fortune, ni de talent. La rue de la *Chaussée*, après les épouvantements révolutionnaires, reprenait peu à peu son lustre et son luxueux bonheur. Coraly, en personne distinguée, s'était logée là, puisque la tradition assignait ce coin du monde à la haute galanterie.

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Un dîner charmant avait eu lieu chez Coraly, qui, entre autres grands mérites, avait celui de posséder un excellent cuisinier. Ce sera une gloire éternelle pour le régime du Directoire, sinon un honneur, d'avoir réhabilité en France ce dieu sensuel et délicat, l'épicurisme, que l'austère révolution avait si rudement

fustigé jusqu'à cette époque. Les conventionnels s'étaient trompés complétement sur la nature de la nation française : elle n'était et ne sera jamais spartiate, mais bien athénienne dans le sens le plus exquis de cette qualification.

Coraly, ce jour-là, avait donné à dîner aux Périclès et aux Alcibiades du jour, usage renouvelé des Grecs et qui n'en était pas moins français pour cela. Dans un beau salon du rez-de-chaussée, sur des fauteuils ornés de figurines doriques et sur un canapé qui rappelait assez bien le *triclinium* antique, quelques illustrations du pouvoir *savouraîent* les délices d'une digestion facile aux mélodies de la harpe de Coraly. Barras, l'un des convives, se piquait de connaître et d'aimer les arts; ses collègues, Gohier et Moulins, natures moins délicates, voulaient aussi passer pour des protecteurs éclairés de ces beaux-arts revenus à la mode; quant à Ouvrard, le Lucullus des ordonnateurs généraux de l'armée, il les soutenait richement de sa bourse; Larévellière-Lépaux tenait à honneur de passer pour un Athénien, et le citoyen Roger-Ducos, en sa qualité d'ami intime de l'abbé Sieyès, ne voulait pas non plus passer pour un barbare, tout en affectant une prédilection fort comique pour les sciences métaphysiques et d'économie politique. D'ailleurs, comment résister ce jour-là aux séductions de l'harmonie, puisque Coraly accompagnait sur la harpe le chanteur le plus applaudi et le plus irrésistible, Garat?

Oui, Garat venait de chanter, et de chanter avec autant de perfection et d'aisance que s'il n'eût pas dîné avec les princes de l'épicurisme gastronomique que nous venons de citer. Nos pères raffolaient de

Garat, dont la fortune artistique datait des soirées de la reine Marie-Antoinette, et qui avait traversé la terreur avec une lyre à la main, bien plus préoccupé des soins de son gosier et de la perfectibilité de sa méthode, que des bouleversements de la société.

Quant aux grands hommes du Directoire, ils partageaient pour lui l'engouement de leurs maîtresses. Garat, avec sa mise excentrique, son habit à *col de poule*, sa coiffure extravagante, poudrée à frimas, ses jambes zébrées de bas de soie roses et blancs, sa haute cravate aux coins brodés d'or, était certainement un des muscadins les plus impertinents; il était laid assez bien *bâti*, d'une insuffisance fabuleuse, d'une vanité de paon : oui, sans doute, mais lorsque Garat chantait, il se transfigurait, et tous les cœurs étaient à lui. Qui pouvait résister, par exemple, à cet Orphée, quand il disait, en *ré* mineur, aux divinités infernales :

Ah! laissez-vous attendrir par mes pleurs!...

Personne assurément, et encore moins les belles Eurydices de l'époque.

On avait dit, avec accompagnement de harpe, plusieurs thèmes de Gluck, de Piccini et de Mozart, devenu à la mode enfin, lorsqu'un domestique entra et remit une lettre au citoyen Gohier, qui la lut discrètement, et se leva ensuite pour la communiquer à Barras.

— Que diable nous veut-il donc? dit le sensualiste directeur dont on troublait les béatitudes harmoniques et digestives. Est-ce donc le lieu et le moment de parler d'affaires?

— Mais, citoyen, reprit Gohier, la police n'a ni heure ni rendez-vous fixés ; elle parle et agit selon l'occasion et à l'imprévu.

Moulins et Larévellière-Lépaux approchèrent leurs fauteuils à un signe de Gohier. Barras se trouva au centre de ses collègues, et comme pris au piége d'une séance dont il devenait le président. Roger-Ducos se réunit à eux.

— Ah! ah! dit Garat en se penchant vers Coraly, voilà le conseil qui s'assemble, charmante déesse. Je vais profiter de l'occasion pour me rendre à Feydeau. Nous avons répétition ce soir et *concert* demain. Mademoiselle Saint-Aubin m'attend, ainsi qu Elleviou. Quant à Martin, il me boude... Adieu. Viendrez-vous ?

— A la répétition? Peut-être, reprit Coraly. J'ai grande envie de les laisser ici décider du sort de l'Etat. Regardez Barras; il sommeille et il est furieux.

— Emmenons avec nous le citoyen Ouvrard, dit Garat.

— Oui, enlevons-le dans sa propre voiture qui attend dans la cour, ajouta Coraly en se levant.

L'ordonnateur général, qui se voyait de trop dans le concert, suivit avec joie les deux mélomanes; et, quelques minutes après, un carrosse les emportait tous trois au pays des féeries, à ce Feydeau d'immortelle et charmante mémoire.

Barras seul s'était aperçu que Coraly n'était plus là.

— Bon! dit-il; Fouché n'en fait pas d'autres; si on s'amuse quelque part, il vient souffler sur la fête, et adieu.

— Citoyen président, reprit Moulins, le fait est grave. Voilà un émissaire de Bonaparte qui vient

s'entendre à Paris avec les royalistes. L'or ne lui manque pas, vous le voyez; il a versé ce matin quatre cent dix mille francs en beaux louis à la caisse des ventes des domaines nationaux pour une terre qu'il vient d'acheter.

— Un homme qui achète une terre ne conspire pas, citoyen, ajouta Barras

— Ordinairement non, reprit Gohier; mais qui nous dit que cette terre n'est pas le prix des services qu'il rend aux ennemis de la république?

— Ainsi donc, vous croyez, dit Larévellière, que Bonaparte s'entend bonnement avec les royalistes et qu'il fait leurs affaires et qu'il va revenir pour se mettre à leurs ordres? Vous connaissez peu le petit général. Croyez-moi, s'il agit, c'est pour lui!...

— Je suis de l'avis de Larévellière, reprit Barras.

— Soit, dit Gohier. Mais enfin tout cet or de l'officier, d'où vient-il?

— Oh! pardieu, je vous jure, répondit Barras, qu'il ne vient pas de la poche de Bonaparte. Le pauvre homme crie assez misère depuis son départ de Toulon; il nous a écrit dix dépêches auxquelles, par parenthèse, nous n'avons pas jugé à propos de répondre.

— C'est vrai, dit Moulins. En résumé, cet officier dispose de sommes considérables... Qui les lui fournit? première question. Conspire-t-il? deuxième question. Avec qui et pourquoi conspire-t-il? troisième question.

— Eh bien! reprit Barras, c'est l'affaire du ministre de la police. Pourquoi, en nous prévenant, est-il si sobre de renseignements?

Le domestique entra de nouveau dans le salon et vint remettre au citoyen Roger-Ducos, qui n'avait

pas dit un mot jusque-là, une lettre venant du citoyen Sieyès.

— Tenez, tenez, dit Barras, voici Roger qui nous expliquera bien des choses. Son abbé lui écrit.

— Citoyens collègues, répliqua Roger-Ducos, l'abbé en sait peut-être plus long que nous à l'heure qu'il est; le capitaine, officier de Bonaparte, a passé deux heures dans le cabinet de Talleyrand; Sieyès s'y trouvait aussi.

— Ah! pour le coup il est pris! s'écria Barras. Entre un abbé et un évêque, le pauve garçon doit avoir fait une confession générale.

Un éclat de rire unanime succéda à ces paroles. L'officier mis à la *question ecclésiastique* amusa beaucoup les directeurs de la république. Ils trouvaient la plaisanterie bonne et se proposaient de la faire exploiter par leurs journaux au détriment de Bonaparte ou des royalistes.

Mais Roger-Ducos lut un *post-scriptum* de la lettre ainsi conçu :

« J'ajoute qu'en résumé le drôle est impénétrable; il a parlé tant que nous avons eu la patience et la curiosité de l'entendre, mais pour ne rien dire du tout. »

Cette fois ce fut Barras qui lança tout seul une longue fusée de rire. Le conseil improvisé se leva et chacun regagna la porte du logis de Coraly. Le citoyen Barras crut devoir rester dans son fauteuil, ayant quelque arriéré à payer à cette bonne divinité nommée la somnolence, douce compagne et bienfaisante amie de la digestion.

Une haute cour de justice improvisée.

La chaleur du jour avait été accablante. Le soir arrivant avec ses brises sereines fut le bien-venu. Dans aucun pays du monde on n'apprécie le beau temps comme à Paris; dans aucun pays les influences atmosphériques n'ont autant d'influence sur le moral de la population. Qu'une soirée de fraîcheur succède à la canicule de la journée, et toute la ville est dehors, respirant l'air à pleine poitrine et reprenant les riantes distractions du plaisir. A la campagne, on vit trop près de la nature, et par conséquent on ne lui sait gré de rien; l'habitude finit par produire l'ingratitude ou tout au moins l'indifférence. Dans une grande ville, le moindre sourire de cette belle et bonne nature est un bienfait; on lui tient compte de tout, d'un arbre qui reverdit, d'un oiseau qui chante, d'un souffle de vent frais qui traverse la rue.

Il était environ six heures du soir lorsque le citoyen Botot, secrétaire du président du Directoire, vint s'informer de son maître chez Coraly; Barras lui fit répondre qu'il comptait sur lui vers les sept heures. Botot se retira avec le mot d'ordre.

Or, dans le salon du rez-de-chaussée où le citoyen directeur avait passé son après-midi à lire les feuilles publiques, quelques dépêches, et à sommeiller, une assez vive conversation venait de s'engager entre deux interlocuteurs. Coraly, de retour de la répétition à Feydeau, avait retrouvé *Périclès* d'assez mauvaise

humeur. Elle n'était pas femme à s'effaroucher de ces petites boutades qui ne sont que des nuages errants dans l'atmosphère des hautes régions de la galanterie. Si le nuage passait, Coraly n'en tenait compte; si le nuage trop chargé d'électricité se déchirait et tombait en averse, Coraly tenait tête bravement à l'orage, redoutant fort peu l'éclair et ne croyant pas à la foudre. Sa témérité était son courage à elle, et il est beaucoup de courages de cette sorte, n'en doutons pas.

— Mais enfin, mademoiselle, reprenait Barras pour la troisième fois, depuis quand et comment cet officier vous inspire-t-il un si grand intérêt?

— Depuis que j'ai vu, citoyen directeur, qu'il était tyrannisé par votre police, répondit Coraly.

— Vous avez un cœur sensible à l'excès, il faut en convenir, ajouta le directeur. Eh bien! moi, je crois, au contraire, que les prétendues persécutions de la police ne sont pour rien dans la cause de votre sympathie.

— Vraiment, grand citoyen !

— Comme toutes les femmes à imagination exaltée; comme toutes les femmes aux fantaisies inflammables...

— Le mot est choisi, illustre directeur, répliqua Coraly.

— Oui, je maintiens *inflammable*, dit Barras, et je poursuis. Comme toutes ces femmes-là, vous vous êtes éprise subitement d'une *belle* passion pour le *bel* inconnu. Un jeune officier revenant d'Egypte, ayant assisté à dix combats, ayant reçu quelques blessures, du reste assez beau, passablement dédaigneux, n'ayant jamais aimé peut-être, brave, ardent, mauvaise tête, insensible et libertin même...

— Avez-vous fini, sublime philosophe? répliqua Coraly.

— Pas encore, mademoiselle. Oh! une conquête pareille a quelque chose de piquant. C'est l'inconnu que l'on tente, et pour la plupart des femmes la curiosité a des amorces irrésistibles.

— Voyez donc comme le directeur de la France connaît le cœur humain et le cœur féminin surtout! ajoutait Coraly.

— Dites que je me trompe, mademoiselle?

— Au contraire ; j'admire votre perspicacité, grand homme!

— Ah! vous l'avouez! vous avez un goût très-prononcé pour l'Égyptien?

— Un goût? Dites une passion, s'il vous plaît.

Coraly dit ces derniers mots en souriant, mais ses yeux démentaient l'ironie affectée de sa bouche. Le directeur s'en aperçut. Prenant alors une plume et du papier qui se trouvaient sur une table près de lui, il écrivit deux lignes.

— Peut-on vous demander, sans indiscrétion, ce que vous écrivez là? dit Coraly d'un ton malicieux.

— Vous le pouvez, mademoiselle. Voici ma réponse : Mes collègues et moi ayant reconnu que cet officier est suspect et même coupable, j'adresse à la police l'ordre de l'arrêter.

Coraly contint un violent mouvement de colère.

— L'arrêter? reprit-elle avec un inexprimable dédain. Savez-vous, M. le vicomte, que vous rappelez fort joliment les habitudes de cet abominable régime du bon plaisir?

— Non, mademoiselle. J'use de mon droit.

— Ceci ressemble furieusement à une lettre de cachet, monseigneur.

— Vous vous trompez grossièrement.

— Eh! eh! reprit Coraly, s'il n'y a parenté, il y a similitude, ou je n'y vois goutte. Dans tous les cas, c'est de l'arbitraire à un degré superfin, pour ne pas dire plus.

— Vous êtes folle, mademoiselle; je devrais me fâcher

— Diable! comment entendez-vous donc la colère? ajouta Coraly. Ce que vous écrivez là n'est-il pas un acte de fureur?

— Ah! c'en est trop, dit Barras d'une voix sévère; voulez-vous qu'à mon tour je vous prouve que vous avez le délire?

— Prouvez; j'écoute.

— Vous le voulez?

— Je le demande. Parlez.

— Si je parle, je serai cruel, prenez-y garde, mademoiselle.

— A tous les coups du sort le sage est preparé!

dit Coraly, qui commençait à pâlir malgré elle.

— Toujours de l'ironie! Eh bien, soit. Au fait, c'est peut-être vous rendre service, ajouta Barras. Apprenez donc, mademoiselle, que vous êtes en cette occasion une extravagante, dans toute l'acception du mot. Votre tête s'est montée au diapason de la passion... vous vous êtes rendue folle, je ne sais comment... enfin, mademoiselle, voici le fait. Que vous aimiez sérieusement (ce qui serait assez curieux) cet officier que vous ne connaissez que depuis quelques jours, et grâce à moi, ou que vous n'ayez pour lui qu'une belle fantaisie, il importe peu : dans les deux cas, vous êtes sa dupe.

— Moi! s'écria Coraly, dont le teint se colora tout à coup.

— Vous! Voyez-vous, avec la police il n'y a pas d'illusion possible. Nous savons positivement que le bel Africain est revenu en France avec une bonne passion dans le cœur. Vous soupirez pour lui... Monsieur se laisse adorer, et il est amoureux fou, lui, d'une personne qui n'est pas vous, ma charmante. C'est cruel à entendre, n'est-ce pas? vous m'y avez forcé.

Coraly fixa sur le directeur deux grands yeux étincelants. Il y avait, dans ce regard, de la colère, de la défiance et de la douleur.

— Vous doutez de mes paroles, mademoiselle? dit Barras.

— Je ne doute de rien quand j'ai des preuves, répondit Coraly.

— Des preuves! reprit le directeur; eh pardieu! elles ne manquent pas. Ce n'est ni d'une sultane, ni d'une almée que le capitaine est amoureux. Non, non, il n'est pas homme à fuir ses amours. Le seigneur Lovelace est revenu au contraire retrouver la belle Clarisse qu'il avait laissée dans sa patrie :

On revient toujours
A ses premiers amours.

Vous savez la chanson, n'est-ce pas, divine Coraly? Eh bien! vous ne seriez donc, dans tous les cas, que le numéro deux, c'est-à-dire le passe-temps, la fantaisie; car le numéro premier existe dans toute sa gloire. Je porte la pointe d'un poignard dans votre pauvre petit cœur, mademoiselle, j'en suis désolé, mais...

— Savez-vous le nom de cette femme? demanda Coraly en affectant un calme sublime.

— La police n'ignore rien. Cette femme est une jeune personne de la plus haute distinction, une aristocrate; elle se nomme...

— Arrêtez-vous là, citoyen Barras, dit Coraly. Je ne veux plus rien savoir. Au fait, que m'importe à moi? Est-ce que cet officier peut être de quelque importance à mes yeux? Un capitaine de cavalerie comme on en trouve mille dans l'armée! Un officier d'ordonnance, dont le plus beau fait d'armes est peut-être la mission qu'il remplit en ce moment : une mission de porte-drapeau...

— Bravo! s'écria Barras; je reconnais là notre ravissante Coraly.

— Quel titre à la gloire! reprit-elle avec une mordante ironie : admirez donc le héros! Tandis que tant d'autres restent en Égypte à se battre chaque jour contre les Turcs et les Arabes, ce brave capitaine accepte de son général le superbe mandat de porte-queues! car, enfin, ce sont les *trois queues* de Mourad-Bey et les deux queues d'Ibrahim-Bey qu'il est venu vous remettre, m'avez-vous dit, n'est-ce pas?

— Oui, admirable Coraly.

— Beau fait d'armes! reprit-elle avec une expression étrange, mais belle plus que jamais; glorieux fait d'armes! Traverser la mer sur un bon navire, se mettre en route de Toulon à Paris, escorté de deux dragons armés jusqu'aux dents, arriver ici après un charmant voyage, et déposer aux pieds du Directoire deux étendards pris sur l'ennemi, j'en conviens, mais pris par ses compagnons d'armes, probablement. C'est ravissant! c'est superbe! la postérité en parlera!

— Tout ce que vous dites est plein d'esprit, de tact et de logique, reprit Barras en cachetant sa lettre. J'ajoute, moi, que cet officier étant l'agent secret d'un parti que nous découvrirons, je dois le faire arrêter. Sonnez vos gens, je vous prie, mademoiselle. Cette lettre est pour le ministre de la police.

Coraly restait immobile sur son fauteuil, le front pris dans la main et l'esprit perdu dans un orage de tumultueuses pensées. Elle n'entendait plus Barras, lorsque celui-ci se leva et se dirigea vers un cordon de sonnette près de la cheminée. Mais au même moment un domestique entra et dit à haute voix à la maîtresse du logis :

— Mademoiselle veut-elle faire l'honneur au capitaine Raymond de le recevoir?

Ce nom frappa Coraly comme l'électricité. Elle tressaillit, releva la tête avec fierté, et ne répondit au domestique que par un regard de colère.

Le directeur se chargea de répondre. Déposant sa lettre cachetée sur le marbre de la cheminée, il dit au domestique :

— Mademoiselle est chez elle, faites entrer.

Une minute après, le capitaine passait le seuil de la porte du salon, et saluait Coraly et le directeur qu'il ne s'était pas attendu à trouver là, chez la charmante personne.

— Approchez, capitaine, dit le directeur. Il était question de vous; mademoiselle se plaignait tout à l'heure de votre oubli.

Coraly lança à Barras un regard de *vendetta* et à la fois de dédain.

— Mademoiselle me fait beaucoup d'honneur, répondit Raymond; il est beau de sa part de porter de

l'intérêt à un pauvre soldat. Il est vrai que personne, plus que ce soldat, n'est l'admirateur de mademoiselle.

Un silence glacial succéda à ces paroles. Le capitaine comprit qu'on venait de le desservir cruellement auprès de la maîtresse de la maison.

— Comment, mademoiselle, reprit le directeur, vous n'êtes pas très-heureuse de la visite de reconnaissance que le capitaine vous fait aujourd'hui?

— Permettez, citoyen directeur, répliqua vivement l'officier, de la reconnaissance suppose toujours un bienfait, des grâces accordées; or, je serais d'une grande fatuité si j'adressais à mademoiselle le moindre remercîment; ses bontés pour moi se bornent à un intérêt très-franc, très-loyal, j'en suis convaincu, mais à de l'intérêt purement et simplement, je le répète; et comme d'un instant à l'autre je puis être rappelé en Égypte, je venais aujourd'hui prendre les ordres de mademoiselle pour un pays où elle compte bien des admirateurs, ainsi que vous m'avez fait l'honneur de me le dire, citoyen directeur.

Coraly s'obstinait à garder un silence absolu. Pour se donner une contenance, elle se mit à jouer avec un beau chien danois qui venait d'entrer au salon, et s'était empressé de se placer sous la belle main de sa maîtresse. Raymond allait abréger la visite, il relevait déjà son sabre et boutonnait son gant comme un homme prêt à se retirer, lorsque Barras, devinant son intention, rendit la position plus sérieuse par ces mots :

— Le hasard me sert bien, capitaine; j'avais à causer avec vous.

Raymond reprit une attitude plus posée sur son fauteuil.

— Je suis à vos ordres, répliqua-t-il.

— Voulez-vous répondre à mes questions, capitaine?

— Je suis prêt à répondre à tout, dit l'officier. Seulement le citoyen directeur me permettra-t-il de lui demander, avant toute explication, à qui je vais avoir l'honneur de parler?

— Pardieu, dit *Périclès*, à moi.

— Au citoyen Barras, ou au président du Directoire? ajouta Raymond.

— Eh mais! dit le directeur, à l'un et à l'autre. Cependant, ajouta-t-il, admettons d'abord que vous répondiez au président.

L'officier se leva, et passant la main droite dans le pli de sa veste, le chapeau militaire sous le bras gauche, il se tint debout devant le directeur, la tête haute, le regard assuré, mais sans la moindre forfanterie. Barras se prit à sourire du bout des lèvres; il était au fond très-sérieux, on le voyait.

— Capitaine, dit le directeur, vous arrivez de l'armée d'Égypte, et, dès les premiers jours de votre séjour en France, vous achetez un riche domaine que vous payez comptant et en or. Le gouvernement que vous servez a le droit de vous demander d'où peut provenir la fortune que vous possédez tout à coup; car jusqu'ici on ne vous connaissait aucune fortune. Tout cet or, d'où vient-il?

—Je suis arrivé d'Égypte, répondit Raymond d'une voix calme et sonore, avec vingt-cinq louis dans mon portemanteau. Quant au domaine que je suis sensé avoir acheté, il appartient à M. Clément, ancien régisseur du domaine et qui s'est rendu acquéreur. J'ai été le prête-nom de ce M. Clément par des raisons qu'on me permettra de taire ici.

— Pas mal ! dit Barras en secouant la tête.

Dans ce moment entra le domestique qui annonça le citoyen directeur Sieyès. Barras se leva, et faisant quelques pas au-devant de l'abbé, son ennemi intime, mais son cher collègue :

— Vous arrivez au mieux, lui dit-il avec un sourire. Botot vous a prévenu que j'étais ici. Je vous sais gré d'être venu me trouver.

Le citoyen Sieyès, vêtu d'un large habit noir et poudré à blanc comme un prélat, répondit qu'il avait saisi avec empressement l'occasion de voir son collègue sans délai, car il s'agissait d'aviser à quelques embarras survenus dans la journée. Reconnaissant l'officier qu'il avait rencontré le matin chez Talleyrand :

— Parbleu! capitaine, lui dit-il, si vous n'étiez ici, j'aurais proposé à mon collègue de vous envoyer chercher.

Évidemment l'officier était sous le coup d'une grave suspicion. Raymond comprit tout le sérieux de la situation. Il la regarda en face comme un ennemi dangereux, mais un ennemi dont on pourrait avoir raison.

— J'ai rencontré Fouché, reprit Sieyès en s'adressant au collègue. Je l'ai prévenu que vous étiez ici ; il va venir.

— Eh! mais, je ne me trompe pas, dit Barras en allant à la fenêtre donnant sur la cour, ce sont nos collègues Gohier, Moulins et Ducos qui reviennent. Botot n'en fait jamais d'autres; il est toujours en quête de la formation d'un conseil; il sera allé prévenir nos collègues, réunis chez Larévellière, que nous étions ici, vous et moi. Allons, puisque la for-

tune le veut ainsi, nous tiendrons séance dans cette charmante maison.

— Mademoiselle nous présidera, ajouta Sieyès en adressant à Coraly un regard qui voulait dire: Vous seriez bien aimable de nous quitter.

Mais Coraly, dans ses vives préoccupations, ne comprit pas encore que sa présence au salon devenait embarrassante pour des hommes d'État réunis en conseil. Elle voyait la position critique du capitaine; elle prévoyait des rigueurs extrêmes; en partie et fatalement provoquées par elle; tout sentiment de colère ou de vengeance s'évanouissait, et la pauvre belle commençait à avoir peur sérieusement pour celui qu'elle aimait plus qu'elle ne pensait.

Les trois directeurs annoncés entrèrent au salon. Gohier dit qu'il y avait urgence, et approuva le premier le lieu de la séance.

— Nous serons d'autant mieux ici, ajouta Moulins, que personne ne soupçonnera ce conseil tenu à l'improviste.

Roger-Ducos consulta du regard son oracle Sieyès, dont il était le Memnon. L'abbé souriait et approuvait. Roger-Ducos approuva et sourit.

Cependant le ministre de la police arriva. Barras fit allumer vingt bougies et fermer les persiennes des fenêtres. Fouché tenait à la main un paquet de journaux, des placards et des affiches. Sa physionomie était sombre; cette grande figure pâle, laide et dure, cet œil scrutateur et ardent, cette haute taille, ce corps grêle et anguleux, ce costume officiel et coupé à la hanche par une ceinture tricolore, cette parole brève et sèche, tout en lui inspirait un sentiment d'effroi dont un autre que le capitaine Raymond

eût été atteint peut-être. Assurément, à l'aspect de Fouché, ce soir-là, un coupable se fût troublé, car l'homme était dur et le ministre impitoyable.

— Citoyens, dit-il, il est fort heureux que nous nous trouvions réunis à point nommé. La situation est grave; veuillez m'écouter.

Chacun s'assit sur un fauteuil. Barras était au centre. On avait approché une grande table sur laquelle on posa deux candelabres. Le capitaine avait reçu l'invitation de s'asseoir: il était seul en face du demi-cercle des membres du Directoire. Coraly s'était réfugiée à l'angle de la cheminée; le regard inquiet du ministre de la police se dirigeait vers elle.

— Mais, dit Barras, il me semble que nous sommes ici un peu usurpateurs. La pauvre enfant doit-elle être congédiée de chez elle? D'ailleurs, citoyens, vous connaissez tous la parfaite discrétion de mademoiselle.

Le ministre n'insista plus, car le conseil pria Coraly à l'unanimité de se regarder toujours comme la maîtresse de la maison. Elle resta par fierté peut-être, par prévoyance pour quelqu'un probablement, sauf à se retirer de son plein gré, selon l'occasion.

— Citoyens directeurs, dit le ministre, depuis plusieurs jours il y a de la fermentation dans la population de Paris. Les nouvelles de l'Italie, qui continuent à être désastreuses, servent de prétexte aux agitateurs. On exploite nos revers au profit de certains noms qui rappellent des victoires. On veut avilir le gouvernement dans l'opinion. Deux partis violents sont en action : les royalistes soudoyés par l'Angleterre et par le duc de Brunswick, et les jacobins. Ceux-ci et ceux-là sont prêts à s'unir contre vous.

Le parti jacobin, cette queue de Robespierre, ferait bon marché des royalistes, mais il n'a pas un sou vaillant, et les aristocrates le font mouvoir par leur argent. Lisez le *Journal du Peuple*, et vous verrez que Gracchus Babœuf n'est pas mort. Seulement aujourd'hui, au lieu de jeter sa colère sur les traîtres, les monarchistes, les prêtres et les nobles, c'est contre nous qu'il tonne. Mes agents ont arrêté plusieurs *sans-culottes* de bas étage qui criaient dans les rues: « Du pain et la paix! » Autrefois c'était la guerre que l'on criait. On veut éteindre la haine publique contre l'étranger, et allumer la haine contre le gouvernement du Directoire. Voici des placards qu'on a affichés au Palais-National et dans quelques principales rues de Paris; on ose y rappeler les heureux temps de la monarchie. Les agents de police ne sont parvenus à les arracher qu'en engageant une lutte vigoureuse avec des groupes. Il est prouvé qu'une main occulte a répandu beaucoup d'or depuis quelques jours à Paris; et vous savez mieux que personne ce que peut l'or en ce moment, mis en balance avec les assignats... Je propose au Directoire exécutif de m'autoriser à des perquisitions domiciliaires *extraordinaires:* les pouvoirs dont je dispose sont insuffisants...

— Citoyen ministre, reprit Gohier, vous parlez beaucoup, et avec raison, des royalistes et des jacobins; mais il est un troisième parti, tout nouveau sans doute, mais qui est d'autant plus dangereux : je veux parler de ce parti d'enthousiastes pour les jeunes gloires militaires. Il exploite un nom célèbre, il nous menace d'une réaction militaire.

— Tranchons le mot, dit Moulins, le parti de Bonaparte.

— Il est vrai, répliqua Fouché, que les partisans du général augmentent en nombre chaque jour.

— Et qu'ils deviennent d'une insolence intolérable, ajouta Sieyès fort hostile encore aux hommes d'épée.

— Citoyen ministre, reprit Gohier, qu'avez-vous appris au sujet du rassemblement qui a eu lieu, il y a deux heures, au Palais-National?

Le ministre jeta un coup d'œil sur le capitaine Raymond fort tranquillement assis dans son fauteuil et jouant avec les glands de sa dragonne.

— Eh! mais, dit-il, voici un officier qui pourrait vous donner les meilleurs renseignements à ce sujet.

— Comment! ajouta Moulins, c'est le capitaine qui, tantôt, avait ameuté la foule autour de lui?

— Capitaine, dit Gohier, c'était presque une émeute, et une émeute en votre faveur.

— Expliquez-vous sur ce fait, capitaine Raymond, dit Barras. Levez-vous.

Le capitaine obéit. Le chapeau passé sous le bras gauche, la main droite appuyée sur le dossier d'un fauteuil, debout et la tête haute comme s'il était à une tribune, il s'exprima en ces termes :

— Citoyens directeurs, me permettrez-vous, avant toute explication, de vous exprimer l'étonnement que j'éprouve en me trouvant ainsi à l'improviste traduit devant une haute cour de justice? Je viens dans cette maison pour y rendre visite à une personne charmante et qui avait bien voulu m'autoriser à venir la voir; j'arrive sans la moindre arrière-pensée, sans la moindre prévision de l'accusation qui pèse sur moi, et avant même de connaître ma position, mon délit, avant d'avoir pu réfléchir aux plus simples moyens

de défense, je me trouve tout à coup sur un banc d'accusé, en face certainement du plus redoutable tribunal. Une commission militaire accorde du moins à un prévenu quelques heures de réflexion et un défenseur...

— Capitaine, dit Barras, vous n'êtes ni prévenu, ni accusé. On vous demande de vous expliquer sur votre conduite qui, volontairement ou non, est cause de beaucoup d'agitation dans le public aujourd'hui.

— Ma conduite, citoyens directeurs, reprit Raymond, est celle d'un officier agissant au grand jour et en toute loyauté. J'ai rempli auprès de vous une mission honorable; je vous ai apporté d'Égypte, par ordre de mon général en chef, des drapeaux pris sur l'ennemi à la dernière affaire, et des dépêches officielles concernant la situation de l'armée. Cette mission remplie, mes papiers étant mis en règle, selon les formalités militaires de rigueur, j'ai cru devoir donner mon temps à des loisirs fort honorables; j'ai cru, entre autres, qu'il m'était permis de remplir diverses commissions d'intérêt intime concernant mon général et d'autres officiers de l'armée d'Égypte. J'ai fait des visites, cela est vrai; j'ai même eu l'honneur d'être reçu par des personnages importants...

— Vous avez été reçu deux ou trois fois par madame Bonaparte, dit une voix.

— Une fois, citoyens directeurs, répondit le capitaine; je n'ai eu cet honneur qu'une seule fois.

— Et vous lui avez apporté des nouvelles de l'armée que nous ne pouvons connaître?

— Des lettres du général Bonaparte, oui, citoyens; quant à ces lettres, j'espère que vous ne me demanderez pas si connaissais leur contenu.

Vous avez vu plusieurs fois Lucien et Joseph Bonaparte?

— Rien de plus vrai, citoyens directeurs.

— Des généraux parmi lesquels on peut citer des mécontents?

— Un capitaine de cavalerie, citoyens directeurs, est-il en position de s'informer des griefs justes ou injustes que des officiers généraux peuvent avoir contre le gouvernement?

— Votre arrivée à Paris a été la nouvelle du jour; votre présence à Paris dans les rues et dans les lieux publics, en uniforme, est continuellement un sujet d'attention et d'émotion.

— J'ai sur moi un ordre du commandant de place de ne sortir qu'en uniforme.

— Par vos propos, il est impossible que vous n'ayez pas cherché à exciter et à exploiter l'enthousiasme du public en faveur de certains noms militaires.

— Presque toujours questionné sur les événements de la guerre, j'ai donné franchement les détails les plus sincères et qui, d'ailleurs, sont rapportés dans les feuilles publiques.

— Aujourd'hui même, au Palais-National, un rassemblement tumultueux s'est formé autour de vous. Des cris très-significatifs et hostiles au gouvernement ont été poussés dans des groupes.

— En traversant le Palais-National pour me rendre ici, j'ai été reconnu et entouré. Plusieurs officiers de l'armée d'Italie m'ont abordé. Nous échangions des compliments de bonne camaraderie, lorsque nous avons été entourés par la foule. On me désignait comme attaché à l'état-major du général Bonaparte.

Chacun voulait me voir et beaucoup de gens me prenaient la main. Le rassemblement s'est grossi; l'émotion de la foule s'est électrisée; on a crié : Vive l'armée! vive le général Bonaparte! vivent les vainqueurs de l'Italie et de l'Égypte! .. Mes camarades et moi avons répondu : Vive la France!

— C'est fort bien! reprit le même directeur, et vive la république française! pas une seule fois. Maintenant, capitaine, comment êtes-vous possesseur de tout l'or dont vous disposez?

— J'ai répondu sur ce qui concerne ma conduite comme officier de l'armée, reprit Raymond; quant à mes affaires privées, si l'on a découvert en elles quelque chose qui puisse être soupçonné d'improbité, je demande à être cité devant un tribunal compétent, où, aux termes de la loi, je puisse plaider ma cause par l'organe d'un conseil ou par moi-même.

— Ainsi donc, capitaine, vous possédez des sommes considérables sans vouloir en indiquer la source?

—Absolument, quel que soit mon respect et quelle que soit mon obéissance pour les membres du Directoire.

— N'en parlons plus. Vous êtes, dit-on, en correspondance avec Carnot et quelques proscrits?

— Je ne connais pas le citoyen Carnot; je n'ai aucune correspondance à l étranger.

— Vous voyez des royalistes?

— Publiquement et par l'effet d'une rencontre fortuite, oui, citoyens directeurs.

— Vous avez des rapports avec des chefs de partis, des jacobins?

— Je les rencontre dans les rues; ils reconnaissent mon uniforme; ils m'adressent la parole, et je réponds.

— Vous sympathisez avec les deux partis extrêmes et conspirateurs, les jacobins et les royalistes; vous conspirez...

Raymond eut un mouvement d'indignation qu'il chercha cependant à réprimer.

— Citoyens directeurs, reprit-il d'une voix plus accentuée, un soldat qui, depuis huit ans, verse son sang pour la république sur tous les champs de bataille, ne conspire pas contre elle. J'ai fait les campagnes d'Italie avec honneur, j'ai partagé tous les périls des expéditions d'Égypte et de Syrie; j'ai gagné mon grade l'épée à la main; j'ai reçu cinq blessures; le général en chef Bonaparte m'honore de sa confiance; les généraux Desaix, Berthier, Lannes et tant d'autres m'accordent de l'estime et de l'amitié.. Je ne conspire pas, ou si de tels hommes, l'honneur de la France, conspirent, je conspire avec eux.

— Capitaine, dit sévèrement un des juges, vous n'avez pas des sentiments républicains. Si vos chefs conspiraient, votre patriotisme vous ordonnerait de les dénoncer.

— Citoyens directeurs, s'écria le capitaine emporté par son indignation, mon patriotisme à moi est de me battre jusqu'au dernier soupir contre les ennemis de la France partout où je les rencontrerai. Je suis soldat de l'armée qui se bat et non un sbire de la milice qui dénonce.

Le silence succéda à ces vives paroles. Les membres du Directoire échangèrent entre eux quelques regards. L'un d'eux chercha des papiers dans un portefeuille et les passa à ses collègues. Le conseil parut s'interrompre un moment. Chacun causait à-demi-voix avec son voisin, ou se levait pour aller échanger

quelques mots avec Fouché qui, assis au bout de la table, répondit par monosyllabes.

Profitant de ce moment d'interruption et même de confusion, Coraly s'était levée. Elle était pâle, mais son regard brillait d'un éclat surprenant. Passant derrière le capitaine, elle lui glissa dans la main un mot écrit au crayon, serra cette main, sourit avec une expression attendrie, se dirigea vers la porte et quitta le salon.

Le capitaine, sans éveiller l'attention du conseil, glissa dans son chapeau le billet reçu et lut ces mots à la faveur de cet abri.

« Vous serez arrêté en sortant d'ici probablement. Ils ont peur. Du courage et surtout *confiance.* »

Ce dernier mot était souligné. Le conseil reprit son attitude magistrale. Barras parla de la sorte :

— Capitaine, nous sommes loin d'être satisfaits de vos explications. Nous avons à délibérer sur une décision à prendre. Veuillez vous retirer dans le cabinet qui est là à l'angle du salon. Je vous ferai prévenir quand il faudra rentrer.

Raymond entra seul dans le cabinet indiqué, qui était un ravissant boudoir tendu de rose et dont l'ameublement doré étincelait à la lumière des bougies. Les persiennes étaient fermées, mais il était facile de reconnaître que la maison était cernée par la force armée, au bruit de pas réguliers qu'on entendait dans le jardin et sous les fenêtres mêmes du cabinet. Raymond ferma la porte qui donnait dans le salon, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Il s'assit sur un canapé de satin broché en face d'un tableau ravissant : *Diane et Vénus,* et là, dans ce délicieux cabanon parfumé d'ambre et d'iris, le prévenu attendit fort héroïque-

ment l'arrêt que l'on prononçait sur son sort dans la pièce voisine.

Une porte secrète.

Depuis dix minutes le prisonnier, pour charmer ses loisirs, lisait un livre qu'il avait trouvé sur un guéridon; ce livre, magnifiquement relié, était précisément l'histoire de la conjuration de Venise, par l'abbé Raynal. Il se prit à réfléchir sur la singularité du rapprochement du sujet de cet ouvrage et de sa situation, prévoyant, en quelque sorte, pour lui-même un dénoûment qui pourrait bien avoir aussi quelque analogie avec ces terribles plombs de la république vénitienne, dernier asile des condamnés. Mais, brisant avec énergie tout pressentiment sinistre, Raymond reprenait bravement sa lecture lorsqu'un bruit sourd se fit entendre derrière lui. Il se leva assez vivement, et vit une petite porte, à demi cachée par une tapisserie rose, qui roulait doucement sur ses gonds. Une femme belle et jeune pénétrait dans le boudoir avec précaution. C'était Coraly; elle portait sous le bras un lourd paquet enveloppé d'un madras.

— Capitaine, dit-elle à demi-voix, les moments sont précieux. Vous allez être arrêté et emmené à l'Abbaye. Que vous conspiriez ou non, vous êtes soupçonné; vous êtes attaché à l'illustre général dont on redoute le retour, cela suffit. Voici des habits... quittez votre uniforme; remettez-moi votre sabre avant qu'on ne vous le demande comme prisonnier.

—Coraly, dit le capitaine en lui pressant les mains, charmante et généreuse Coraly !

— Généreuse, peut-être, ajouta-t-elle; car, enfin... jusqu'ici ce sont des dédains que j'ai obtenus en échange... Hâtez-vous, capitaine.

Raymond se dépouilla de son habit militaire et passa en toute hâte une redingote brune, que sa libératrice lui avait apportée. Décrochant le ceinturon de son sabre, il remit cette arme entre les mains les plus blanches et les plus belles du monde :

— Oui, dit-il, oui, c'est à vous seule que je remets cette arme, à vous, noble femme, dont je reconnais aujourd'hui toute l'élévation d'âme, toute la bonté...

— Hâtons-nous, capitaine, reprit Coraly, et soyez bien sûr que je ne rendrai qu'à vous ce sabre qui m'est confié. Venez, suivez-moi. Vous gagnerez la rue de Provence par les jardins, vous quitterez Paris, vous passerez la frontière et vous reprendrez le chemin de l'Égypte. Voici une bourse bien garnie; acceptez.

— Mademoiselle, reprit Raymond en suivant son guide charmant, un homme qui est accusé de posséder des millions doit avoir de l'argent dans ses poches. Ma bourse est assez riche. Merci mille et mille fois.

La porte donnait dans un couloir sombre qui passait derrière les appartements. On arriva par ce corridor à une office, et de là dans une petite cour fermée. Une porte fut ouverte. On était à l'abri des gens de police, qui stationnaient dans la grande cour et dans le jardin.

Là, Raymond prit encore les mains de sa libératrice et les baisa avec une tendresse enthousiaste.

— Hélas! dit Coraly, comme la reconnaissance ressemble quelquefois à un autre sentiment! Mais, je suis une folle... me devez-vous autre chose qu'un peu de reconnaissance? Adieu. Écrivez-moi quand vous serez en sûreté. Votre caractère et vos malheurs m'ont entraînée vers vous... trop peut-être. C'est de la folie... oui, mais c'est de l'attachement cependant, et une folie de cœur est aussi pardonnable qu'une démence d'esprit, n'est-ce pas, capitaine, n'est-ce pas, M. le comte de Vitry?

— Grand Dieu! vous savez?... dit Raymond.

— Eh! mon Dieu, oui. J'aurais deviné que vous étiez un *aristocrate* lors même que, par mes rapports avec certains personnages, je ne l'aurais pas appris. Mais un aristocrate qui aime la France comme vous l'aimez n'est pas criminel à mes yeux... Partez, Raymond, adieu.

— Adieu, adorable Coraly, reprit le capitaine en la pressant, cette fois, très-tendrement sur son cœur.

Il passa le seuil de la petite porte qui donnait sur des jardins sans clôture et disparut. La porte se referma.

Cependant la délibération du conseil se prolongeait encore. Chose étrange! le ministre de la police, vivement sollicité pour émettre un avis, s'y refusait absolument. Fouché déclarait au Directoire assemblé qu'il était venu pour prendre ses ordres et pour les faire exécuter; qu'il avait signalé des dangers, qu'il croyait à des conspirations royalistes et jacobines, mais qu'il ne pouvait impliquer jusque-là, dans ces conspirations, les partisans enthousiastes du général Bonaparte; que, pour ce qui concernait l'officier d'ordonnance arrivé d'Égypte, le faire arrêter sans cause

légitime, c'était une faute impardonnable et qui soulèverait l'opinion contre la police et le gouvernement; faute, ajoutait-il, qui serait peut-être expiée cruellement, le cas échéant.

Ces dernières paroles, loin d'éclairer et de calmer le conseil, irritèrent les esprits. La vanité et l'animosité étaient en jeu. Elles triomphèrent de la prudence.

— Bonaparte, s'écria un directeur, veut jouer à la dictature... il se brisera; nous lui donnerons une leçon sévère. Je suis d'avis de faire arrêter l'officier qu'il nous a expédié et qui n'est qu'un émissaire, un agent secret de sa politique, déguisé en envoyé officiel.

Le ministre de la police se prit à sourire et n'ajouta plus un mot. Le conseil émit un avis unanime pour l'arrestation. Un des directeurs se leva et se dirigea vers la porte du cabinet voisin; il l'ouvrit brusquement en disant :

— Revenez, capitaine.

Alors parut sur le seuil de la porte du boudoir une jeune et majestueuse personne, tenant à la main un sabre dans son fourreau, et ayant son ceinturon enroulé.

Un cri d'indignation et de colère s'éleva contre elle. Le ministre de la police lui-même ne put se défendre de la regarder sévèrement.

— Citoyens directeurs, dit Coraly, dont le beau visage se colora d'un vif carmin, ici, dans ma propre maison, je ne reconnais à personne le droit de violer l'hospitalité que je donne. C'est à moi que le capitaine Raymond rendait visite; je l'ai reçu sous mon toit, et l'on m'aurait tuée avant qu'on eût attenté à sa

liberté. Eh quoi! vous vouliez donc me flétrir par une apparence de lâcheté! Si cet officier avait été pris par la police dans ma maison, demain tout Paris n'aurait-il pas dit que je l'avais attiré dans un piége infâme, que je vous l'avais vendu?... Citoyens, vous gouvernez la France, mais, moi, je gouverne mon honneur et ma réputation. Je vous ai cédé de grand cœur cet appartement pour tenir un conseil sur les affaires d'État, et non pas pour en faire une geôle et un tribunal occulte. Je suis désolée, citoyens directeurs, de vous déplaire... Je professe pour vous le plus grand respect, mais je suis bonne Française et loyale républicaine, entendez-vous?

En achevant de prononcer ces paroles, elle traversa le salon d'un air si triomphal et avec une si gracieuse dignité, que le conseil céda à l'enchantement de cette femme et sentit toute indignation s'évanouir. Barras, malgré ses soupçons jaloux et peut-être même par l'effet de ces soupçons, éprouva un redoublement de passion pour l'infidèle mais *divine* Coraly. Il proposa de lever la séance, et comme tous les membres présents devaient ce soir-là même souper chez Larévellière-Lépaux, chacun partagea l'avis du président, et chacun le suivit dans la cour de la maison où trois voitures attendaient les citoyens directeurs.

On dit qu'avant de se retirer, Fouché laissa sur la table, pour la maîtresse du logis, un mot écrit rapidement au crayon, et ainsi conçu :

« Merci, vous m'avez tiré d'un fier embarras. »

Le fugitif, à la faveur d'une redingote et d'un chapeau rond, regagna sans danger le faubourg Saint-Honoré. Arrivé à son logement, il dit en toute hâte au concierge Bernard :

— Vite, mon ami, selle et bride mon cheval. Mes pistolets dans mes fontes. Demain tu auras de mes nouvelles. Je t'expliquerai tout.

Puis il escalada quatre par quatre l'escalier qui menait à son appartement, prit des papiers, et enleva du coffret de fer cinquante rouleaux d'or qui restaient. Ce fut l'affaire de dix minutes. Descendu dans la cour, il acheva de sangler la selle de *Sultan*. Puis, se tournant vers Bernard :

— Tiens, dit-il, peut-être ne nous reverrons-nous jamais; tiens, et reçois de ma part, comme l'expression de ma reconnaissance, et pour mettre ta vieillesse à l'abri du besoin, cette somme que je te destinais. Ne refuse pas et laisse-moi partir au galop.

Le vieux Bernard, immobile d'étonnement, l'esprit perdu dans un monde de conjectures, reçut dans ses mains vingt-cinq rouleaux de mille livres tournois chacun. Quand le sentiment de la réalité lui revint, il courut de son mieux à la porte d'entrée que son maître venait de franchir à cheval, mais là Bernard comprit très-judicieusement qu'il aurait beaucoup de peine à atteindre Sultan dont il entendait le galop. Peu à peu le tintement des pas de l'Arabe s'affaiblit et s'effaça dans le lointain.

Le capitaine Raymond, monté sur le cheval le plus vigoureux et le plus rapide qui fût certainement en France à cette époque, dépassa la barrière de Paris et s'élança en pleine campagne avec la vitesse du tourbillon. La nuit était magnifique; une jeune lune au croissant éclairait l'espace.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ol.

vol.
ol.
ol.

Nouvelles Publications :

SAINT-FÉLIX.	—	Les Soupers du Directoire.
DE FOUDRAS.	—	Un Capitaine de Beauvoisis.
EUGÈNE SUE.	—	Les Mystères du Peuple.
PAUL FÉVAL.	—	Le Jeu de la mort.
»	—	Les Belles de Nuit, 1 à 3.
»	—	Une Pécheresse, 2 vol.
»	—	Mademoiselle de Presmes, 1 vol.
»	—	Un Drôle de Corps, 2 vol.
DUMAS FILS.	—	Trois Hommes forts, 2 vol.
»	—	Antonine, 2 vol.
L. JACOB.	—	La Dette de jeu, 2 vol.
M. MASSON.	—	Raphaël et Lucien, 2 vol.
PAUL DE KOCK.	—	Une Gaillarde, 1 à 3.
»	—	Taquinet le Bossu, 2 vol.
A. DUMAS.	—	Louis Quinze.
»	—	La Régence, 2 vol.
»	—	Le Vicomte de Bragelonne, 18 vol.
»	—	Les Mille et un Fantômes, 6 vol.
»	—	Les Mémoires d'un Médecin, 9 vol.
»	—	Le Collier de la Reine, 1 à 3 (2e partie).
	—	L'Espagne, le Maroc et l'Algérie, 4 vol
	—	Le Véloce, 1 et 2 (suite.)
	—	La Comtesse de Salisbury, 2 vol.
»	—	Edouard III, 2 vol.
E. GONZALES.	—	Esaü le Lépreux, 1 à 3.
DE FOUDRAS.	—	Jacques de Brancion, 3 vol.
É. SOUVESTRE.	—	Les Péchés de jeunesse, 1 vol.
EUGÈNE SUE.	—	Les sept péchés capitaux (l'Orgueil), 3 vol.
»	—	» » (l'Envie), 3 vol.
»	—	» » (la Colère), 2 vol.
»	—	» » (la Luxure), 2 vol.
»	—	» » (la Paresse), 1 vol.
L. GOZLAN.	—	Le Marchepied, 2 vol.
GEORGE SAND.	—	La petite Fadette, 1 vol.
DE MONTÉPIN.	—	Pivoine, 2 vol.
»	—	Les Amours d'un fou, 2 vol.
LAMARTINE.	—	La Révolution de 1848, 4 vol.
»	—	Les Confidences, 2 vol.
L. REYBAUD.	—	Jérôme Paturot (République), 6 vol.
C. RABOU.	—	Le Cabinet Noir, 5 vol.
A. THIERS.	—	Le Consulat et l'Empire, 1 à 24.